

88 C5

# PARABOLES ou FABLES

*Et autres petites Narrations*

D'un Citoyen de la République Chrétienne  
du dix-huitième Siècle :

PAR CÉSAR DE-MISSY.

---

TROISIÈME ÉDITION:

Revue et corrigée par l'Auteur.

---



*2. Fonds No. 1773.*

---

*Imprimé à Londres en 1776*

Par GALABIN et BAKER, dans CULLUM-STREET.

*Et se vend chez MM.*

SEWELL, vis-à-vis la Bourse :

Et P. ELMSLY, vis-à-vis Southampton-street (Chez qui se trouve aussi

l'Épître Latine de l'Auteur sur les *Prolégomènes* du P. Hardouin.)

Item, à la SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE, dans St. James's-street.

---



C  
pas  
me  
est  
en-  
per  
con  
ave  
la

DE  
et  
B.

-m  
tel  
mi  
en  
pa  
qu  
Lo

ter  
av  
-m  
-la  
de  
po  
dé

à  
et  
an  
de  
gl  
fa  
to

m  
p  
fi  
fo  
je  
et  
ri  
m  
n



# AVERTISSEMENT

sur cette nouvelle Edition.

CELUI de la première, et, qui-plus-est, celui de la seconde, disoient quelque-chose d'une Préface dans-les-formes, qui n'étant pas encore en état de paroître avec le corps de l'Ouvrage, pouroit augmenter quelque-jour le nombre des Préfaces publiées après-coup. Il est heureux pour moi, de ne l'avoir pas promise d'un-ton positif : Car en-un-mot je la supprime. Cette déclaration me met à mon aise, et peut-être aussi mes Lecteurs. Je ferois dans cette Préface bien des façons, qui dumoins aujourd'hui me semblent peu-nécessaires : et j'en avois peut-être déjà trop fait dès le Titre, et surtout qu'il se lisoit à la tête de la première édition.

Ce Titre anonçoit les *Paraboles ou Fables du Sieur ISSIMEDRASEC DE SERDNOL, Citoyen de la République Chrétienne du dixhuitième Siècle* : et les représentoit come mises en vers par César De-Missy, C. D. S. M. B. P. L. C. R. D. L. S. E. D. S. J. Ces Initiales, disois-je en moi-même, dégagent un Titre déjà trop plein, et seront toujours assez intelligibles pour nos François de Londres ; les seuls ou dumoins les premiers à l'usage desquels mon Livre se publioit. D'ailleurs les mots entiers se trouvoient (me sembloient-même mieux placés) quelques pages plus-bas, dans le titre original imprimé longtems d'avance. Et quant à l'anagramme *Iffimedrassec de Sernol*, mis pour *César De-Missy de Londres*, je le croyois si peu difficile, qu'il m'étoit bien permis de compter sur un bon nombre de devineurs, qui fourrant à leur découverte avec un peu de complaisance pour eux-mêmes, n'en seroient pas plus-mal-disposés à quelque complaisance pour l'Anagrammatiste, et par-là peut-être pour son ouvrage. Aussi n'ai-je pas tout-à-fait manqué de pareils Œdipes. Et si d'autres-gens ont pris *Iffimedrassec de Sernol* pour un nom bien-réel, pour le vrai nom de quelque Auteur étranger déjà traduit en prose ; ils n'ont fait que répondre d'une autre manière à mes discrètes intentions. Leur méprise ne pouvoit nuire à personne, et pouvoit m'être de quelque usage. Aumoins me flatois-je avec mes amis, qu'à l'ombre d'un nom différent du mien, je ferois passer plus doucement ce rôle de *Citoyen de la République Chrétienne*, dont une Eglise Chrétienne m'avoit si bien puni, pour avoir osé le soutenir en sa sainte présence tout-uniment ; avec le sérieux tout-simple qu'exige le ton naturel de la Chaire. On m'avoit défié d'oser rendre mes sentimens publics. Obligé de hazarder quelque chose en ce genre, j'ai pris le parti le-plus-doux : je les ai publiés sous l'enveloppe d'un tas de fictions, qui sembloient avoir été faites exprès pour ce besoin, et qui forment le corps de mon ouvrage. On m'avoit prédit que si j'écrivois, je me verrois bientôt réfuté. La prédiction ne s'est point accomplie : et les critiques même les plus sévères que j'ai pu recueillir, ne m'offrent rien qui porte le-moins-du-monde contre mes sentimens. De sorte que mes fictions paroissent, aumoins jusques-là, m'avoir-mieux réussi, que n'eussent pu faire des Sermons, ou quelque Traité scientifique, dont on

auroit, pour le lire à son aise, remis la lecture, jusqu'à-ce qu'il fût-ques-  
tion d'autre-chose : Et qui fait, si la fiction de l'anagramme à la tête des  
autres fictions, n'en a pas un-peu préparé le succès ? Au-pis-aler ce  
n'étoit qu'une fiction de plus. . . Mais abrégeons. Car si je pouffois  
ma pointe, j'aurois un air de vouloir plaider tout-de-bon pour des ba-  
gatelles, qui, malgré toutes mes raisons en leur faveur, sont les mêmes  
pourtant auxquelles j'en voulois en disant, que j'avois peut-être fait  
trop de façons dès le frontispice ; et qui, non-seulement y sont omises  
dans cette troisième édition, mais que j'en avois déjà bannies dans la  
seconde en 1771 ; par un juste motif de déférence pour l'avis de Mes-  
sieurs les Auteurs du *Monthly Review*, dans un Extrait dont ils avoient  
honoré la première, en 1769. La seconde au moins n'avoit plus, ce  
qui sembloit proprement avoir paru de mauvais augure à ces Messieurs,  
mon Anagramme et ma ligne de lettres initiales. Il n'y restoit de mys-  
térieux, que deux articles : le *Mises en vers*, qui laissoit croire à qui le  
voudroit, que j'avois simplement rimé les inventions d'un autre : et  
-puis l'annonce d'un Appendice contenant deux Lettres d'une Dame  
anonyme, avec deux Fables surnuméraires. Mais ces articles même  
n'avoient-ils rien de propre à-blesser la visière des Génies impatiens,  
qui se plaisent à juger d'un livre sur l'étiquette ? Quoiqu'il-en-soit, les  
voilà (ces articles) non-moins retranchés de mon frontispice que les  
précédens. Je n'ai balancé sur le dernier, qu'à cause de l'inscription  
déjà toute imprimée de l'Appendice, où les quatre Pièces qu'il contient  
sont désignées comme ayant été *promises dans le Titre* : Mais si le Lec-  
teur veut bien l'entendre du Titre *intérieur*, où j'ai fait insérer l'annonce  
abrégée de l'Appendice, il verra que cet inconvénient n'étoit pas assez  
considérable pour m'arrêter longtems. J'étois en train d'élarguer : j'y  
repugnois si peu, que j'ai vu le moment où de tous ces mots, *Paraboles*  
*ou Fables et autres petites Narrations*, j'allois ne sauver que celui de *Fa-*  
*bles*. Mais j'ose espérer, qu'on me pardonnera sans peine, d'avoir été  
retenu par les anciennes craintes que même ce mot a réveillées.

Qu'un homme hazarde de tems en tems une Fable ou deux ; à la  
bone-heure. Il peut-même impunément en glisser quelques-unes (les  
rassembler s'il veut) dans un mélange de Poésies. L'Abbé Régnier  
Desmarais et le Père Du-Cerceau nous en fournissent des exemples à  
citer. Mais un Recueil isolé de *FABLES* ! c'est autre chose. On vous  
regarde aussi-tôt come un Prétendant au nom de *Fabuliste* : et tout-dé-  
-suite, plus ou moins finement, on vous parle de *LA-FONTAINE*.  
Voilà le danger dont la crainte m'avoit à-peine permis d'aventurer le  
mot de *Fables* parmi les autres, bien-qu'il me semblât à-peu-près né-  
cessaire ; soit pour ne pas rebuter les gens gais par le titre tout-nud de  
*Paraboles* ; soit pour prévenir les gens graves sur quelques morceaux en-  
joués, qu'il falloit ne pas trop confondre avec ceux dont le but au moins  
leur méritoit un nom si grave ; soit pour ne pas confondre, non-plus,  
des Pièces du genre qu'on nomme *Fables*, avec la foule de celles qu'in-  
dique le nom si vague de *Narrations*. Et vainement me diriez-vous que  
déformais le danger n'est plus : que les heureux succès d'un *Aubert*,  
d'un *Le-Monnier*, d'un *Dorat*, d'un *Imbert*, de quelques autres, en sont  
des preuves assez brillantes. Autant vaudroit me dire, qu'au lieu d'un  
*La-Fontaine* en voilà plusieurs. Dès les premières apparences de cette  
nouvelle constellation, je m'étois rapelé, j'avois adopté, pensant à l'u-  
nique *La-Fontaine*, le prompt murmure de ses *Citoyennes des Etangs* sur  
l'hymen du Soleil :

(AVERTISSEMENT.)

*Que ferons-nous s'il lui vient des Enfans ?*

*Un seul Soleil à peine*

*Se peut souffrir. Une demi-douzaine*

*Mettra la Mer à sec, et tous ses habitans.*

Non, Messieurs. Je ne veux absolument pas courir les risques de la comparaison. Je ne veux pas-même qu'on m'en soupçonne. J'aurois plutôt effacé de mon titre ce nom de *Fables* : tant je suis éloigné d'avoir des prétentions, que ma position seule, défavorable comme elle est, rendroit ridicules à mes propres yeux, quand-même j'aurois oublié la faiblesse de mes talens. Si parmi-d'autres bagatelles, que j'ai rimées par boutade ou par occasion, de loin à loin, et presque toujours trop-à-la-hâte, dans les momens perdus d'un espace de cinquante ans, il s'est trouvé par cas fortuit une quarantaine de pièces auxquelles le nom de *Fables* appartenait ; et si diverses raisons de convenance me les ont fait répandre dans un Recueil formé pour des raisons d'un ordre supérieur ; tout cela n'approche certainement pas du caractère d'un Brave qui tel que La-Motte auroit dit : " Allons ! je m'en vais faire un juste volume de *Fables*, et le Public verra si La-Fontaine étoit notre seul Fabuliste." Il est vrai que dans le *Prologue* je semble promettre uniquement des *Fables*. Mais outre que c'est un simple badinage en vers, qui n'est même donné que comme une espèce de traduction ; la manière dont la promesse y vient, fait assez entendre qu'elle devoit annoncer des *Fables* et rien de plus. Ou si l'on pouvoit s'y méprendre, mon Titre pouvoit aussi prévenir la méprise. Nouveau motif pour moi de n'y montrer des *Fables* qu'en sous-ordre, mêlées avec des *Paraboles* et d'autres petites *Narrations*. D'ailleurs, (et riez, si vous voulez, de mon scrupule,) j'ai craint que le mot de *Fables*, s'il restoit seul, ne figurât un-peu-mal avec la suite. J'ai craint que l'ensemble de ces paroles, *FABLES d'un Citoyen de la République CHRETIENNE*, ne divertît un-peu-trop nos Polissons philosophes, au grand scandale des bonnes Ames.

J'étois allé jusqu'à me dire là-dessus : Eh-bien ! retranchons les dernières paroles, et gardons seulement, *Fables d'un Citoyen* : Mais sans compter que l'emploi du nom de *FABLES*, pour toute indication du genre des Pièces, ramèneroit le danger de la comparaison contre laquelle j'ai protesté : Mais sans compter-même que par ce titre de *Citoyen*, vu l'emphase qu'il a d'ordinaire parmi les gens d'esprit, je risquois de leur sembler promettre des *Fables* beaucoup-plus *citoyennes* à bien des égards que ne sont les miennes, où mon respect (tout sincère qu'il est) pour le titre honorable de Citoyen, n'éclate certainement pas de manière à le rendre suspect d'adulation : Mais sans compter (qui plus est) combien ce titre d'honneur, équivoque en lui-même aux yeux de quiconque y regarde de-près, et doublement équivoque dans les acclamations du stupide Vulgaire, nous laisse de choses à désirer pour en faire un titre d'honneur bien-digne des vœux d'un vrai Sage : Qu'est-il ce beau titre dans le sens-même de ces Oracles trop-écoutés, qui non-content de mettre à-part tout Christianisme pour établir ce qu'ils appellent les vertus du Citoyen, décident par des airs et par des mensonges, qu'un Chrétien ne peut être bon Citoyen ? Ou qu'est-ce qu'un *Citoyénisme*, qui se confond tous-les-jours avec . . . ce que tant de milliers d'honnêtes Brouillons ont coutume d'entendre par *Patriotisme* ? Et qu'est-ce, bon-Dieu ! qu'un *Patriotisme*, qui non-seulement déchire autant-qu'il



(AVERTISSEMENT.)

-peut le sein de chaque Patrie, par des cabales et contre-cabales patriotiques, mais y fomente toujours, souvent-même avec la plus choquante impudence, toutes les viles et téméraires jalousies nationales, d'où naissent les fureurs sanguinaires, incendiaires, dévastatrices; source féconde de haines et de guerres nouvelles; source féconde de Paix traitresses; source féconde de famines, de brigandages, de scandaleuses fortunes et de misères affreuses, dans ce qu'on ôse nomer la Paix! . . . Il faloit en-un-mot que la qualité de *Citoyen*, qui n'est dans mon cœur et qui ne se montre dans mon livre, que sous les plus grandes restrictions, ne fût pas affichée sans quelque décent correctif, à la tête-même du livre.

Un frontispice où vous eussiez lu, *Fables d'un Citoyen du Monde*, auroit été bien-plus de mon goût. Jamais homme peut-être n'a prononcé, *Citoyen du Monde*, ou le synonyme *Cosmopolite*, avec une plus vive sensibilité que moi. J'entendois par ces termes, un homme qui fait aimer la comune Patrie des hommes, aussi tendrement qu'un vrai Citoyen fait aimer sa patrie particulière: Un homme assez sensible aux intérêts particuliers de la sienne, pour être incapable de les trahir, pour leur immoler-même de-bonne-grace, en-tems-et-lieu, de grands intérêts domestiques ou personnels, mais qui n'en est pas-moins l'antipode du fanatisme patriotique: Un homme assez fidelle ami de sa patrie particulière pour lui souhaiter (partial jusques-là) l'honneur de doner, si la chose est possible, l'exemple d'un Peuple entier qui dise, Tout l'Univers est notre Patrie: Un homme enfin, dont l'Ame ainsi bienveillante se livre, du-mieux-qu'elle peut, à d'honnêtes efforts pour mettre en vogue son goût de Cosmopolitisme, malgré les obstacles dont il sent-bien qu'il aura toujours plus-ou-moins à gémir. Et cette idée me plaisoit tant, que si j'eusse trouvé l'Evangile incompatible avec elle, ce même Evangile (tout vénérable qu'il est d'ailleurs) n'eût jamais eu pour moi le charme attachant, le charme vraiment suprême, d'une Parole divine également pleine de Grace et de Vérité; qui ne laisse ni doutes ni craintes, ni vuide ni languissante sécheresse; et dont le goût banit tôt-ou-tard, ou gouverne, tous nos autres goûts. Heureusement, mon idée d'un Citoyen du Monde et celle que j'ai du Christianisme, loin d'être incompatibles, me semblent inséparables. Ceux qui me connoissent n'ignorent pas, et ce n'est pas-même un mystère pour ceux qui seulement ont suivi mes Sermons, Que le Christianisme est à mes yeux un Cosmopolitisme honête mis-à-l'aise au milieu des obstacles, et consolé-même de l'impuissance-naturelle de ses efforts: poursuivant gaîment son objet sur la foi des paroles de la Sagesse éternelle, et dirigé dans sa course par la même Sagesse qui l'ordona; pour l'usage sans-doute de tous les hommes, à commencer par les premiers qui la reconnurent parlant elle-même en la personne du Fils de Marie. Aussi me plaîs-je quelquefois à définir le Christianisme, *Un modèle de Cosmopolitisme apporté du Ciel par le Christ fait homme*: et les Chrétiens, *Un Peuple originaiement formé d'après ce divin modèle, par le vrai Roi de tous les Peuples, afin de répandre en son nom par ce Peuple chez tous les autres, le même Cosmopolitisme*. J'oserais-même aller plus-loin. J'oserais m'engager de soutenir, suivant mes principes cent fois déclarés: Que les termes de ces définitions n'indiquent pas-mal à-leur-manière l'objet propre, le but prochain, de la mission de Jésus-Christ: et que par cela-même ils nous indiquent assez-bien l'essence, l'esprit, le premier mobile, ou la Vertu fondamentale du Christianisme; le Point qui bien

-saifi



..... (AVERTISSEMENT.) .....

-saisi peut suffire, et sans lequel rien ne suffit pour nous rendre bien-dignes du nom de Chrétien ; la pierre de touche en-un-mot, par laquelle on doit juger du plus ou moins d'importance de tous les autres points ; c'est-à-dire un zèle chrétien pour les progrès du Règne de Dieu sur la terre ; ou ce qui revient au même, pour les progrès du Règne de Jésus Christ ; qui n'exige au-reste ce zèle, que comme le seul témoignage incontestable d'une sincère Charité ; laquelle évidemment doit être tout-flamme pour de tels objets ; pour un plan d'amour où son œil voit d'âge en âge, au-dessus de l'affreux chaos des affaires humaines, l'Esprit-Divin, couvant (si j'ose ainsi dire) sous ses ailes fécondes, les germes divins de ce Règne universel de paix, le triomphe anticipé des bons cœurs, la ressource peut-être des méchans-mêmes, s'ils ne s'obstinent à l'être toujours. Il me semble en-vérité qu'un semblable Cosmopolitisme vaut bien celui dont Socrate et Cicéron ne se contentoient que faute-de-mieux, s'il m'est permis d'en juger par d'autres traits louables de leur caractère. Et le Mieux en ce genre, parlons franchement, où le trouverons nous ? Ce n'est certainement pas dans la très-impure Philosophie du Théodore surnommé l'Athée, qui même paroît beaucoup-trop n'avoir dit *Ma patrie est le Monde* ; qu'en dérision de l'héroïsme qu'exige, au-moins quelquefois, ce qui certes n'est pas toujours appelé sans cause, Un noble amour de la Patrie. — Ce n'est certainement pas dans les graces maussades de Diogène le Chien, soi-disant *Cosmopolite*, à l'instar de Socrate, mais dont l'impudence canine (n'en déplaise à son plaisant Panégyriste le grave Epistète) décele bien-moins un *Citoyen* qu'un *habitant* tel-quel du Monde, pour qui le Monde étoit ce qu'est pour des Chiens sans Maître une grande Cité, Chiens encore, et bien francs de tout Citoyenisme lors-même qu'ils ont trouvé Maître, passables valets sans-mœurs de quiconque se les attache ainsi par le ventre, et dès-lors aussi d'autant moins attachés à la Ville qu'ils peuvent se passer d'elle ; plus mordans-même, et plus insolens que jamais si le Maître ne les retient ; et qui peut-être, à la figure près, seroient tous de parfaits Diogènes, s'ils eussent reçu come lui de la nature le don de la parole. L'Antiquité fit d'eux un emblème bien-noble de quelques vertus réelles : on est fâché que Diogène, en prenant leur nom, les deshonne à ce point. Il donoit à ses licences même les plus revoltantes un air de sagesse : et s'il foudroyoit de ces sottises qu'on nomme des préjugés utiles, c'étoit sans souci de les remplacer par des utilités plus solides. Comment un tel homme pouvoit-il se vanter de Cosmopolitisme ? Que son histoire nous en instruisse. Obligé de fuir sa Patrie pour un manège que toute *Police* punit, et doit punir sévèrement, il vient jouer dans Athènes un rôle nouveau que les mœurs publiques apparemment lui rendoient moins dangereux.

— — — — —  
— — — — —  
— — — — —



Jusqu'ici l'Auteur avoit préparé lui-même l'Avertissement de cette troisième Edition, qui, l'Avertissement excepté, étoit prête à paroître il y a plus de deux ans. Il importe peu au Public de savoir les raisons qui en retardèrent alors la publication ; qu'il fût de dire, qu'après s'être remis à cet ouvrage l'Auteur le suspendit de-nouveau, pour rendre

(Avertissement.)

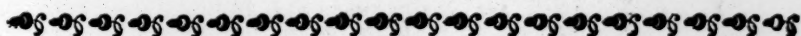
rendre à un savant et ancien ami, dans un Païs voisin, un service littéraire, qui demandoit quelques recherches assez minutieuses, au milieu desquelles la mort l'arrêta, sans qu'on puisse dire qu'elle le surprit. Depuis quelques années il étoit dans l'habitude de considérer chaque jour, qui se renouvelloit pour lui, comme un jour-de-plus ajouté par la Bonté divine, à une vie qui avoit déjà atteint les bornes les plus ordinaires de la vie humaine; et cela sans que l'égalité de son humeur, sans que sa gaieté naturelle en fussent le moins du monde altérées. Soutenu dans les chagrins et les embarras qu'il trouvoit sur sa route, par une conviction raisonnée des grandes Vérités qu'il a prêchées jusques à la fin, avec un zèle qui naissoit de cette conviction, il n'avoit, à proprement parler, d'autre désir, d'autre objet, dans toutes ses actions, dans ses amusemens même, que la propagation de la connoissance de ces Vérités. Rempli de la bienveillance la plus sincère, de la charité la plus cordiale, pour le Genre-humain, il ne voyoit que le Christianisme bien-entendu qui pût rendre le Genre-humain heureux, et il mettoit son propre bonheur à répandre, autant qu'en lui étoit, cette connoissance.

On espère que le Lecteur le moins indulgent voudra-bien pardonner à l'Editeur ces lignes, malgré tous leurs défauts, quand il sçaura que cet Editeur tenoit à l'Auteur, non-seulement par l'estime et la vénération les mieux méritées, mais aussi par le plus tendre et le plus respectable de tous les liens. Qu'il soit seulement permis d'ajouter, que les pièces, qui se trouvent à la suite de cet Avertissement, étoient destinées par l'Auteur à y entrer, s'il avoit eu le tems de l'achever, afin de réunir dans ce Volume tout ce qu'il avoit jamais fait qui pût être appelé Cantate. La Fable du Loup et du Chien se trouve dans le Recueil au N<sup>o</sup>. 82. Mais, après l'impression du corps de l'ouvrage, l'Auteur ayant retouché cette petite pièce, il vouloit la faire insérer telle qu'on la voit ici, afin que le Lecteur en pût juger par la comparaison.

Si quelqu'un demande, comment le *Ton badin* de plusieurs Pièces de ce Recueil, comment ces badinages fondés sur les Fables prophanes de la Mythologie payenne, s'accordent avec les vues sérieuses et Chrétiennes, données ci-dessus à l'Auteur, et qu'il indique lui-même dans ce commencement d'Avertissement; on peut répondre, en ses propres termes, qu'il faut se souvenir, non-seulement qu'il étoit *citoyen de la République Chrétienne*, mais encore, qu'il étoit *citoyen de cette République*, telle qu'elle est au dix-huitième Siècle.

N. B. C'est par les soins de quelques Amis que se trouve, dans le Frontispice, le portrait de l'Auteur, qui n'a voulu souffrir qu'il y parût qu'après y avoir fait graver l'inscription qui s'y voit.





LE LOUP ET LE CHIEN.

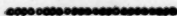
*À QUI fait son devoir ne cherchons point querelle :*  
C'est ce qu'à sa façon va chanter le récit  
Que celui qui précède à-propos me rappelle :  
Il est court ; c'est tant-mieux, quand cela me suffit.  
Un vieux Loup, contre un Chien jeune encore et petit,  
Mais toujours contre lui vigilant et fidelle,  
Entendoit que le Ciel épousât sa querelle.  
Il promit à ses Dieux plus d'un jeune Cabrit,  
Et l'offrande surtout d'un cœur humble et contrit ;  
Si jamais, dans son Bois, leur Bonté paternelle  
Envoyoit, sans Second, ce Doguin tant-maudit.  
D'une Cour qu'il gardoit la porte un-jour s'ouvrit :  
Le Doguin voit un Bois ! scène pour lui nouvelle :  
Il y court, il y jappe, et le Loup l'entendit.  
Abregeons. Aveuglé par sa haine mortelle,  
A-travers porte et cour Sire Loup poursuivit  
Cette aboyante Sentinelle.  
Mais qu'il fut sot quand il se vit  
Moins-à-l'aise en ce lieu qu'un Oiseau dans sa cage !  
*O Ciel ! on a sur moi refermé le passage :*  
*Maître et Valets unis ! quel acord si subit,*  
*Quel Démon, contre moi, vient d'armer votre rage ?*  
En-un-mot, Sire Loup sentit,  
Mais un-peu-tard pour son dommage,  
(Ce qui pour d'autres Loups, sans-rancune soit dit)  
*Que tel croit se venger qui par-là se punit.*



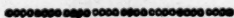
E P I G R A P H E

pour cette troisième Edition,

La dernière probablement que l'Auteur donera, s'il vit assez pour  
la finir.



EXEGI MONUMENTUM.



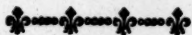
**P**OUR divers Papillons une haute Charmille  
Etoit un lieu de rendez-vous.  
Ils y virent un-jour une pauvre Chenille :

Et



(AVERTISSEMENT.)

Et l'un d'eux aussi-tôt en-colère pour tous,  
*Vil insecte*, dit-il, *que fais-tu parmi nous ?*  
*Te croirois-tu de la famille ?*  
Hélas ! ce que je fais ! (dit-elle d'un ton doux,  
Qui pourtant n'étoit pas timide)  
Vous le voyez, Messieurs ; je fesois mon tombeau :  
Et soumise sans peine à la Loi qui me guide,  
J'allois y dépouiller ce corps de vermineau :  
Contente d'être Chrysalide  
En attendant un sort plus beau.  
Or venons à la clé de ce Conte nouveau.  
Qui sont les *Papillons* ? C'est un point que je livre,  
Lecteur habile, à ton discernement.  
La *Chenille* est l'Auteur : Et je crois que mon Livre  
Peut s'appeler le Monument,  
Où Chrysalide au moins elle espère de vivre,  
Et d'attendre l'heureux moment,  
Qui sous une forme nouvelle  
Aux regards du Soleil *pourra* la rendre un jour —  
Délices désormais de la Troupe mortelle,  
Spectacle voltigeant d'innocence-et-d'amour,  
Et d'umoins en-petit image naturelle  
Des Messagers ailés du céleste Séjour —  
Surtout si quelque Ami curieux et fidelle  
Pour elle obtient à-tems le suffrage plus sur  
D'un Juge expert, d'un nouveau *Réaumur*,  
Qui dise en la voyant, *Tout n'est pas mort en elle :*  
*Elle a sûrement tressailli,*  
*Et l'espèce n'est pas commune ;*  
*Fiez à mes soins sa fortune,*  
*Je veux la sauver de l'oubli.*  
Mais de quelque façon que ce point se décide ;  
Moi la *Chenille* du Tableau,  
Je réponds qu'elle a fait de grand cœur son Tombeau ;  
Contente d'être Chrysalide  
En attendant un sort plus-beau,  
Dont la seule espérance est un Bien plus solide  
Que tout ce qui repaît la vanité stupide  
De tel brillant Papilloneau ;  
Qui pensant à son âme en Insecte intrépide,  
A trouvé, dans un coin de son lesté cerveau,  
Qu'il doit n'être plus rien que carcasse putride  
Quand il sera dans son Caveau.



*Non omnis moriar. — Scio enim cui credidi.*





C A N T A T E

*Sur la Naissance du Duc de Bourgogne :*

*Faite pour être chantée par une Dame Françoisse, et pour être accompagnée  
(aux endroits convenables) par un Chœur mêlé d'Angloises et  
d'Italiennes, à la Fête que devoit donner, pour cette Naissance,  
Mr. le Duc de MIREPOIX, Ambassadeur de France  
en Angleterre, le . . . Décembre, 1751.*

QUAND le courroux céleste aux Peuples de la Terre  
Veut présager les horreurs de la guerre,  
Il frappe le sang de leurs Rois :  
France, bénis le Ciel : c'est son amour qui donne  
'A l'héritier de ta Couronne  
Un fils, héritier de ses droits.

O Ciel ! achève ton ouvrage,  
Conserve nous ce tendre gage  
De ton amour pour les humains.  
Que tout réponde au doux présage  
Qui nous anonce d'âge en âge  
Des jours tranquilles et sereins.  
O Ciel, achève ton ouvrage,  
Conserve nous ce tendre gage  
De ton amour pour les humains.

Et vous, Peuples amis du bonheur de la France,  
Arouvez, partagez, ses plaisirs, ses souhaits ;  
Célébrez avec Elle une heureuse naissance  
Qui de l'Europe entière intéresse la paix.

La Discorde confuse aux Enfers se retire,  
Que dans ce beau jour  
Tout ici respire  
La Paix et l'Amour.  
Dieux charmans ! en tous lieux étendez votre Empire,  
Que dans ce beau jour,  
L'Univers respire  
La Paix et l'Amour.

Déjà de trois climats divers  
Quelques Muses ici par leur zèle appelées,

..... (AVERTISSEMENT.) .....

S'unissent pour chanter les graces signalées  
Qu'un jour si glorieux promet à l'Univers.  
Imitez, Nations par la Paix rassemblées,  
Le doux acord de leurs concerts.

*Règnez, Harmonie adorable,  
Règnez en tous lieux sur les cœurs :  
Qu'au nom seul de ce jour aimable,  
Tout cède à vos charmes vainqueurs.  
Sans vos charmes la Terre et l'Onde,  
Le Ciel, tout retourne au cabos.  
Vous avez doné l'être au Monde,  
Assurez encor son repos.  
Règnez, Harmonie adorable,  
Règnez en tous lieux sur les cœurs :  
Qu'au nom seul de ce jour aimable,  
Tout cède à vos charmes vainqueurs.*

~~~~~  
*Autre CANTATE sur le même sujet.*

~~~~~  
*CÉLEBREZ en tous lieux les plus brillantes fêtes,  
Triomphez, Sujets de Louis !  
Le Ciel vous fait des dons plus doux que les conquêtes  
Dont les yeux des humains sont le plus éblouis :  
Le Ciel vous a doné, touché de vos requêtes,  
Un second héritier de l'Empire des Lis :  
Célébrez en tous lieux les plus brillantes fêtes,  
Triomphez, Sujets de Louis.*

Sur un char éclatant que guidait la Victoire  
La PAIX a paru dans les Cieux :  
Près d'elle s'offroit à nos yeux  
Un berceau couronné dans un cercle de gloire.  
Mortels ! a-t-elle dit, cet Enfant glorieux,  
C'est pour vous, c'est pour moi, qu'il est un don des Dieux.  
Du bonheur de la France et du bonheur du Monde  
Bénissez ce gage nouveau :  
Je triomphe, honorez un triomphe si beau,  
Et qu'aux vœux de la PAIX tout l'Univers réponde !

~~~~~  
*Peuples que l'Immortelle unit dans ses souhaits,  
Méritez sa tendresse :  
Unissez vos esprits, Peuples que la Déesse  
Unit par ses bienfaits.*

*Princes,*

..... (Avertissement.) .....

*Princes, pour accomplir ses aimables projets  
Soyez d'intelligence :  
Peuples, soyons unis, dans la douce espérance  
De l'être pour jamais.*

Le Dieu terrible des alarmes,  
Mars même, ô douce Paix ! rend hommage à vos charmes,  
Il veut ne plus troubler vos utiles loirs.  
Il ne veut, sur la terre et sur l'humide plaine,  
Eclater désormais qu'au gré de vos desirs,  
Pour tenir en respect la Discorde inhumaine,  
Ou pour mêler sa voix au chant de vos plaisirs.  
Qu'entends-je ? quel fracas soudain nous environne ?  
Vierges qui frémissiez, retenez vos soupirs,  
Connoissez tout le prix du bruit qui vous étonne.

.....  
*C'est Mars, c'est son foudre qui tonne,  
Mais Mars amené par l'Amour.  
C'est Mars, c'est son foudre qui tonne,  
C'est son haut-bois, c'est son tambour,  
C'est sa trompette qui résonne,  
Pour mieux célébrer ce grand jour.  
C'est Mars, c'est son foudre qui tonne,  
Mais Mars amené par l'Amour.*

Redouble tes éclats, éfrayante Harmonie !  
Tonnerres qui semblez ébranler l'Univers,  
Redoublez vos éclats ! Nous aimons le Génie  
Qui dans ce jour préside à vos bruyans concerts.

.....  
*O ! les instrumens de la guerre  
Puisseut-ils ainsi désormais,  
Souvent importuner la terre  
Des doux triomphes de la PAIX !  
O ! les instrumens de la guerre  
Puisseut-ils ainsi désormais,  
Ne plus importuner la terre  
Que des triomphes de la PAIX !*

Fille aimable du Ciel, délices du Ciel même,  
Sur vos pas parmi nous retenez pour toujours,  
Les Royales Vertus dont le charme suprême  
Peut seul de vos faveurs éterniser le cours :  
Et vous, Vertus des Rois, répandez sur vos traces  
L'Abondance et les Arts, doux enfans des beaux jours :  
Avec eux en tous lieux, sous l'escorte des Graces,  
Faites voler les Ris, les Jeux, et les Amours !

.....  
*Venez, volez, troupe galante,  
Venez, courez nos destins :*

..... (AVERTISSEMENT.) .....

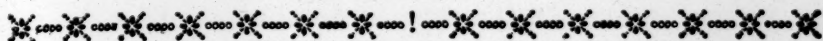
*Ecartez la foule acablante  
Des soins, des soucis, des chagrins :  
Venez, volez, troupe galante,  
Venez, égayez nos festins.*

*Faites sentir votre présence,  
Folâtres Amours, tendres Feux :  
Dans la Pompe mêlez l'aisance,  
Rendez les Plaisirs plus joyeux :  
Et du sein de la Complaisance  
Faites naître les plus doux nœuds.*

*Venez, volez, troupe charmante,  
Règlez jusqu'aux pas des Danceurs :  
Vous rendrez la danse touchante,  
Du bal vous ferez les honneurs :  
Venez, volez, troupe charmante,  
Charmez, unissez tous les cœurs !*







LE SOMMEIL DU SEIGNEUR.

QUE VOIS-JE ! Sur ce Lac dont les Ondes heureuses  
Ont l'honneur de porter le Sauveur des Humains,  
Quels Démons, artisans de tempêtes fougueuses,  
Soulèvent contre lui ces vagues furieuses ?  
Excitent dans les airs ces ouragans foudains ?  
Couvrent tout d'un Chaos de vapeurs nebuleuses ;  
Mêlent à ces noirceurs ces clartés plus affreuses,  
Roulent ces bruits tonnans — dont les accens hautains  
Semblent de l'Univers menacer les destins !  
Fils de Dieu ! tu tiens tout, par des loix merveilleuses,  
Par d'éternels decrets, sous tes puissantes mains :  
Si tu n'eusses permis ces fureurs orgueilleuses,  
Les Vents contre toi déchainés  
Murmureroient emprisonés  
Dans leurs Cavernes ténébreuses,  
Le Calme règneroit sur ces Flots mutinés :  
Nos yeux tristement étonés,  
N'eussent vu que de loin ces Ombres orageuses  
Dont nous sommes environés.

Qu'une Nuit plus féconde  
En troubles, en terreurs,  
Qu'une Nuit plus profonde  
Rassemble ses horreurs,  
Sur la Nef vagabonde  
Jouët de ces fureurs !  
Que les Vents et que l'Onde  
Hurlent dans leurs combats :  
Que la Foudre y réponde  
Par de plus fiers éclats !  
Pour l'Ange du Salut, et pour qui fuit ses pas,  
Qu'êtes-vous, vain fracas ?

Que le Ciel étincelle  
D'éclairs plus furieux !  
Dans la sainte Nacelle  
Ils montrent à mes yeux  
Le Sauveur du Fidelle  
Le Créateur des Cieux.  
Sombre Roi des abymes,  
Forge pour nous des fers !  
Portez lui ses victimes,  
Gouffres cent-fois r'ouverts !

Je

..... (Avertissement.) .....

Je vois, dans la Nacelle, au fond-même des Mers,  
Le Vainqueur des Enfers.



Le Seigneur qui des Siens éprouve la constance,  
Sommeille au bruit de l'Onde et des Vents en couroux :  
La Foudre et les Eclairs, qui redoublent leurs coups,  
Semblent de son repos redoubler l'indolence.

Des autres nefs qu'en sa présence  
Inonde à chaque flot un déluge nouveau,  
Cent voix en-vain crioient, Il-n'est-plus d'espérance !  
'A l'effrayant roulis de son propre Vaisseau

Il dort . . . oh sublime tableau  
Du paisible sommeil de la pure innocence . . .  
Il dort comme eût dormi son adorable Enfance  
Au doux balancement de son sacré berceau.

Ah ! falloit-il qu'il ne pût dans l'Orage,  
Par sa seule tranquillité,  
De ses chers Compagnons animer le courage  
'A vaincre leur timidité !

Vous Ames vulgaires,  
Troupeaux égarés,  
Qu'en-vain ses lumières  
Avoient éclairés ;  
Sentez vos misères,  
Soyez éplorés :

Les tranfes, les larmes,  
Les cris douloureux,  
Pour vous ont leurs charmes,  
Esprits ténébreux !  
Aimez vos alarmes,  
Soyez malheureux !

Mais vous, d'un tel Maître  
Sacrés favoris ;  
Deviez-vous conoître,  
Disciples chéris !  
Ces peurs qui font naître  
Les pleurs et les cris ?



Plus émus que les Flots, plus légers, plus stupides,  
L'esprit plus agité que l'air des tourbillons,  
Bientôt aux siffemens des fongueux Aquilons

Ils unissent leurs voix timides :  
La Barque retentit de ces lugubres sons,  
*Tu dors ! réveille-toi ! Seigneur, nous périssons !*

Pardonne,

\*\*\*\*\* (AVERTISSEMENT.) \*\*\*\*\*

Pardonne, ô mon Dieu ! des foiblesses  
 Où tombent tant d'aùtres Mortels !  
 Hélas ! dans de moindres détresses  
 Combien de soupçons criminels ;  
 Combien de profanes tristesses,  
 Jusques au pié de tes Autels ;  
 Démentent les vœux solemnels  
 De notre Foi pour tes promesses !  
 Pardonne, ô mon Dieu ! des foiblesses  
 Comunes à tant de Mortels.

\*\*\*\*\*

Et vous qu'agite encore une crainte cruelle !  
 Eprouvez, admirez, faites conoître à tous,  
 Come éclate en son Fils sa Bonté paternelle.  
 Pendant que vous doutez, sa Clémence éternelle,  
 Incrédules enfans, plaide déjà pour vous.  
 Au moment où sa Voix, ne servant que son zèle,  
 Aloit rendre des sons dignes d'un Dieu jaloux,  
 Sa douceur les retient pour les momens plus doux  
 Qui vont être le fruit d'une grace nouvelle.  
 C'est pour encourager par un plus prompt secours  
     Votre Foi qui chancelle,  
 C'est pour former des sons plus consolans pour elle  
 Qu'il a de son sommeil interrompu le cours.

Ah Fils de Dieu ! vrai portrait du vrai Père !  
 Que ta tendresse à tes chers Nourissons  
 Doit de ta Voix faire aimer tous les sons !  
 Tu leur devois un reproche sévère ;  
 Mais la pitié balança la colère,  
 Mais le bienfait prépara les leçons.

Ah digne objet de nos chants, de nos fêtes !  
 Que ton secours à tes foibles enfans  
 Malgré la Nuit et la Foudre et les Vents ;  
 Malgré l'orgueil de tant d'aùtres Tempêtes  
 Doit de ton Règne assurer les conquêtes,  
 Et de leur Foi les succès triomphans !



Le feu brille en ses yeux et vers le Ciel s'élance,  
     Les Ombres ne règnent plus :  
 Il a levé le bras, la Foudre a fait silence,  
 Ses ordres dans les airs vont être répandus :  
 Et pour eux, Vents et Flots ! serez-vous insensibles ?  
*Vous Vents, retirez-vous ! Vous Flots, soyez paisibles !*  
     Les Flots et les Vents à ces mots,  
 Reconnoissent la voix qui donna l'être au Monde :  
 Les Vents en murmurant s'envolent loin de l'Onde,

L'Onde

lonne,

..... (Avertissement.) .....

L'Onde devant son Maître abat ses humbles flots ;  
Et doucement suivi de l'aimable Zéphire,  
Que n'intimident plus d'insolentes fureurs,  
Le Calme de retour reprend un doux empire  
Et sur les Flots et sur les Cœurs,

Le Seigneur jamais ne s'endort,  
Bien-qu'il nous semble s'endormir :  
Sans peine d'ailleurs il s'éveille  
Pour qui fait l'art de l'éveiller.  
Qu'une Foi ferme et vigilante  
Se fonde sur lui nuit et jour.  
Une Foi même chancelante  
Réveille pour nous son amour.

Ta Vertu fait-elle naufrage,  
Mon cœur, n'en accuse que toi :  
Ton Dieu t'aideroit dans l'orage,  
Si tu l'invoquais avec foi.  
Mais hélas ! de son secours-même  
Souvent on s'alarme en secret :  
Ah contre un danger que l'on aime,  
Seigneur ! qu'on t'invoque à regret !

De nos sens la douce imposture  
Séduit toujours nos sentimens :  
Corrige, ô Grand-Dieu, la Nature,  
Dissipe ses enchantemens !  
Source du Vrai, divine Grâce,  
Si pleine d'attraits ravissans ;  
Oh ! qu'à-jamais ton charme efface  
Le charme imposteur de nos sens !





LES  
P A R A B O L E S  
O U  
F A B L E S  
E T  
AUTRES PETITES NARRATIONS  
DU SIEUR

**Alimédrafec de Serdnol,**

Citoyen de la République Chrétienne du dix-huitième  
Siècle :

*Mises en vers par*

**C É S A R D E M I S S Y,**

Chapelain de S. M. Britannique pour les Chapelles  
Françoises de la Savoie et de St. James.

---

*Avec un APPENDICE contenant*

Deux Lettres et deux Fables (publiées en 1750) qui ne pouvoient  
pas bien se placer dans le corps de l'Ouvrage.

.....  
*Parve, (nec invideo) sine me liber ibis in urbem,  
Ex Ponto.*  
.....

Imprimé premièrement à Londres,  
Pour Chrétien d'Autremonde et Compagnie,  
l'An de grace, 1768:

---

Et publié pour la première fois  
le 2 de Mars 1769.

---



PLINIUS

N. H. lib. xi. cap. 37. p. m. 789.

UNI animalium homini, depravantur [oculi]: unde cognomina STRABONUM et PAETORUM.



HORATIUS

1 Serm. iii. v. 43-45.

*At, pater ut gnati, sic nos debemus, amici  
Si quid sit vitium, non fastidire. Strabonem,  
Adpellat Paetum pater.*



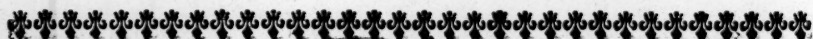
O dñæ PAETO cuivis

S. P. D.

et quæ Paeto suo scribebat olim Tullius

Fam. ix. 24.

*Cave (si me amas) existimes me, quod jocosus scribam, abjecisse curam  
reipublicæ. Sic tibi, mi Paete, persuade, me dies et noctes nihil aliud  
agere, nihil curare, nisi ut mei cives salvi liberique sint. Nullum locum  
prætermitto monendi, agendi, providendi. Hoc denique animo sum, ut, si  
in hac cura atque administratione vita mihi ponenda sit, præclare actum  
mecum putem. Etiam atque etiam vale.*



# LE PROLOGUE,

Traduit de l'Original Grec et Latin du *Ciryce*  
*Cathimène*, autrement dit, *le Tapinumène*.

*Qui quaerit Fabios veteres, durosque Sabinos,  
Hic posuit nostra nuper in urbe pedem.  
Prop. ii. 32: 47.*

Θαυμασὸν ἄγαν τὲτ' ἔστιν ἀνδρώπων γένος.  
Mirabile nimis illud est hominum genus !  
Ὅμιλίας δώσουσι θεῖος εἰς λόγους,  
Homilias dum promo dios in libris,  
Δὸς μᾶλλον, εἴποι, Ἀνακρέοντι· ἄσματα,  
Da potius, aiunt, Anacreontia carmina,  
Ἡ καὶ γε μὴδὲς, ἦν δέληος, Αἰσωπικῆς.  
Quin fabulasque, si voles, Aesopicas.  
Καλῶς. Γένοιτο δ' ὥς φιλεῖτε δὴ, φίλοι !  
Belle ! Stet autem quod jubetis, amici !  
Κἄν μοι γὰρ ἔδεν ἦσι, κ' Ἀνακρεοντικοῖς,  
Ut mī nihil enim fit cum Anacreonticis,  
Ἄλλ' ἔν γε μῦθοι χ' ὥς πάρεισ' Αἰσωπικοί,  
At fabulae vel hic aderunt Aesopicae,  
Καὶ τὸς μὲν ὑμῖν ἄσμενος χαρίζομαι.  
Et haec vobis perlubens donavero.  
Τὰς δ' εὖ νοήσας τις, τάχα περ χῶμιλίας  
Sed qui has bene norit, forsan ille et homilias  
Πρῆλοιτ' ἂν αὖτις, θεῖον ἐκδείσας νόμον.  
Mage volet exin, diam aperientes graphen.  
Ἕμεῖς μὲν ἔν, γελῶτε νῦν, ὧ φίλτατοι !  
Vos ergo jam ridere licet, amici !  
Χ' ἡμεῖς γὰρ αὖ, τάχ' ἔσθ' ὅταν γελάσομεν.  
Nam nos quoque mox, reor esse quum ridebimus.

**C**'EST CERTAINES gens sont admirables !  
 'A qui leur offre des Sermons,  
*Donnez nous, disent-ils, des Fables,*  
*Ou si vous voulez, des Chançons.*  
 Ne soyons pas sur le Qui-vive :  
 Ces agréables Polissons  
 Nous laissent une alternative :  
 Le choix est libre : choisissons.  
 Messieurs, on fera votre affaire,  
 Du-mieux aumoins que nous pourons :  
 Ma Muse n'est pas chansonnière,  
 Mais des Fables ! nous en avons.  
 S'il ne faut qu'en donner pour plaire,

..... (Prologue.) .....

Messieurs, nous vous en donnerons ;  
Et peut-être un-jour nous rirons —  
De vous voir, devenus par elles  
Moins antipodes des Catons  
Qui dédaignent ces bagatelles,  
Faire si bien que nous dirons :  
Ces gens toujours sont admirables !  
Au-lieu de Chançons et de Fables  
Ils veulent avoir des Sermons.



*Mille doli restant. cli-vo sudamus in imo :  
Ardor inexpertum nil sinet esse meus.  
Sit dubium possisne capi, captabere certe.  
Exitus in Dis est.*

Ovid. Her. xx. 41.

*Magnum opus omnino et arduum, Brute, conamur ; sed nihil difficile amanti  
puto. Amo autem et semper amavi.*

Cic. Orat. n. 33.

*Ut quimus, aiunt, quando ut volumus non licet.*

Ter. Andr. iv. 5. v. 10.

*Utrumque est ventus, exin velum vortitur.*

Plaut. Poen. 111. 5. v. 9.

*Est quadam prodire tenus, si non datur ultra.*

Hor. 1 Epist. I. v. 32.

*Avia Pieridum peragro loca, nullius ante  
Trita solo, magnis doceo de rebus : et artis  
Πρωτοπλάνα vinculis animos exsolvere pergo.  
Sed veluti pueris absinthia tetra medentes  
Cum dare conantur, prius oras pocula circum  
Contingunt mellis flavo dulcique liquore :  
Sic ego nunc (quoniam haec Ratio plerumque videtur  
Tristior esse, quibus non est tractata, retroque  
Volgus abhorret ab hac) volui tibi suaviloquenti  
Carminе Pierio Rationem exponere nostram,  
Et quasi μυθολόγῳ dolci contingere melle,  
Si tibi forte animum tali ratione tenere  
Versibus in nostris possem, dum perspicis omnem  
Naturam rerum, in quam sit vitiata figuram.*

Παρωδόμενος Lucretius :

lib. I. v. 925-949.





I

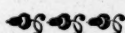
LA MOUCHE ET LE VIEUX PELE'.

*Calvi momordit musca nudatum caput,  
Quam opprimere captans, alapam sibi duxit gravem;  
Tunc illa irridens : punctum volucris parvulae  
Voluisti morte ulisci : quid facies tibi  
Injuriae qui addideris contumeliam ?  
Respondit ; Mecum facile redeo in gratiam,  
Quia non fuisse mentem laedendi scio.  
Sed te, contemti generis animal improbum,  
Quae delectaris bibere humanum sanguinem,  
Optem necare, vel majore incommodo.  
Hoc argumentum veniam mage dari docet,  
Qui casu peccat, quam qui consilio est nocens.  
Illum esse quavis poena dignum judico.  
Phaedr. lib. 5. fab. 3.*

oXoXoXoXoXoXo

UN vieux pécheur, que la nature  
Et mainte galante aventure  
Avoient bien-dûment dépilé,  
Tenoit sa tête chauve au soleil. — Une Mouche,  
Maligne en finge enforcélé,  
(Telle aumoins à l'avis du vieux écervelé :)  
Etoit sur ce théâtre un petit Scaramouche,  
Qui pour tenir l'homme éveillé  
Tout en batifolant lui donoit mainte touche ;  
Ou même en bourdonnant lui disoit, *Vieux-pelé,*  
*Hé ris-donc quand on te chatouille :*  
Et lui, maudissant-bien le Scaramouche ailé,  
Secouoit en-tout-sens sa mobile citronille  
Sans qu'il en fût moins harcelé :  
Quand à-la-fin, tout-désolé,  
*Tu me la payeras, dit-il, méchante bête !*  
Et foudain —  
Du plat bien-tendu de sa main,  
Sur l'endroit où ce diable importune sa tête  
Il se donne à lui-même un coup si furieux,  
Qu'il en coûta quelque larme à ses yeux.  
Vieillard ! (lui dit la Mouche à-propos échapée)  
Reviens un-peu de ton emportement :  
Et pour t'indemniser, reçois docilement  
L'avis que te donne une Fée,  
Qui vient de t'éprouver sous un déguisement  
Dont l'ésot ne l'a pas trompée.  
Je t'ai pris sur le fait : tu dois présentement  
Reconnoître (ou jamais) cette injustice extrême,  
Qui, de tes passions faisant ta loi suprême,

Pour toi-seul dans ton cœur laissa du sentiment ;  
 Et qui toujours enfin, depuis tes classes même  
     Jusqu'à ce beau moment,  
 De ta vilaine vie ordona le système.  
 Tu m'écrasais tout-net pour un chatouillement ;  
     Belle justice en-conscience,  
 Quand de toi-même ainsi, pour toi ~~plus~~ indulgent,  
 Tu reçois sans le rendre un soufflet outrageant !  
     Confesse au moins, que ta sotte vengeance  
 Etoit une sottise. Et si l'impertinence  
     D'un pauvre petit animal  
 Peut paroître à tes yeux un délit capital ;  
 Souviens-toi que le Ciel avec-plus de clémence  
     T'a pardonné plus d'une fois  
     Une bien plus-grande insolence,  
     Quand tu te moquais de ses loix.  
 Contre une simple Mouche ici tu fais l'Hercule ?  
 Toi, vis-à-vis des Dieux bien moindre animalcule  
 (Que tes témérités ont seules signalé)  
 Béni les de n'avoir, d'un Béjaune endiable  
     Qui les tournoit en ridicule,  
 Rien fait de pis qu'un vieux-pelé.



Phèdre avoit autrefois abrégé ce vieux conte,  
 Pour l'allonger d'un supplément,  
 Que je mets d'ailleurs sur son compte  
 Et lui laisse facilement :  
 Ainsi que sa morale, aujourd'hui *bien-comune*,  
 Ou qui même vient-là sans trop savoir comment.  
 La mienne, s'il m'en falloit une,  
 Auroit-elle plus d'agrément ?  
 Hazardons au-lieu d'elle un avertissement.  
 Peut-être, ami lecteur, que la mouche importune,  
 En parcourant mes vers tu diras que c'est moi ?  
     Mais s'il se trouvoit de-fortune  
     Que l'homme pelé ce fût toi ?  
 Je te prie en ce cas de vouloir, sans rancune,  
 Dans ton esprit ému r'apeler ces deux mots ;  
 Qu'un sot un-peu piqué, qui dès-qu'il sent la touche,  
     Se hâte de *prendre la mouche*,  
 Par-là se met lui-même au rang des doubles sots.



*Geminat peccatum quem delicti non pudet.*  
 Sen. ac P. Syri sent.

*Bis ille demens est, retectae qui suae  
 Patrocinari nititur dementiae.*

*O deiva.*



## LE VIEUX ONCLE ET LE JEUNE NEVEU.

*Mox juvenes agitare jocos, et pollice honesto**Egregios luffisse senes. — Perf. fat. 6. y. 5.*

Τὸ ζῆν γὰρ ἐδίδεξ' ὡς ὁ γυναικῶν ἐξ αἵ. CRATES: p.m. 499. Poët. min. Gr.

C'EST un étrange amour que l'amour de la vie !  
 Une femme à son terme, en danger d'y périr,  
 D'un ton ferme et naïf bien-franc de raillerie,  
 Disoit à l'accoucheur qui la venoit servir :  
*Aumoins pour moi, Monsieur, je n'en veux pas mourir. . .*  
 Bon ! me chante un bourru, pareil-trait de folie,  
 Digne du sexe féminin,  
 N'est-il pas bien-choisi pour nous faire comprendre  
 'A quel excès la vie est chère au Genre-humain. . .  
 Le sexe a bonne langue, il faudra se défendre,  
 Et moi j'y perdrois mon Latin.  
 Mon bourru vous diroit, sans attendre la fin,  
 Que pour en bien parler j'ai l'ame un-peu trop tendre ;  
 Ou que je fais le patelin.  
 J'y vois d'ailleurs un champ trop ample,  
 L'écart seroit trop long : Je rentre en mon chemin :  
 Et pour clorre le bec à mon censeur mutin,  
 Je vais tout-simplement vous produire un exemple  
 Tiré du sexe masculin.

On avoit d'un Vieillard prononcé la sentence,  
 Sur quelques signes décevans  
 On avoit osé dire, en sa propre présence,  
*Nous ne le comptons plus au nombre des Vivans :*  
 Et lui dès-lors, soit pure enfance,  
 Ou frayeur et dépit mêlés d'espérance,  
 Ou confus souvenir du conseil des prudens  
 Qui de compter nos jours nous parlent en tout tems ;  
 S'étoit mis tout-de-bon, dans un morne silence,  
 'A compter de ses jours jusqu'aux moindres instans.  
 Son cœur en avoit-il prévu la conséquence ?  
 Dans cette arithmétique, où s'égarer ses sens,  
 Sa Montre, heureux secours, le guidant à-pas-lents,  
 Devint à ses regards un meuble d'importance.  
 'A-pas-lents toutefois quels progrès étonans !  
 Iroit-elle trop vite ? Un moment il y pense :  
 Et Clepsydres bientôt, Sabliers et Cadrans,  
 Deviennent à-leur-tour des meubles importans.  
 Juger d'elle par eux pour prouver qu'elle avance,  
 Ou par elle ajuster leurs petits différends ;  
 La monter, l'écouter, l'épier par-dedans,  
 Jurer-même contre elle, et d'un-air d'home-habile  
 Régler sans-fin ses mouvemens ;  
 C'étoit vivre et jouir, come font mille et mille  
 Par d'aûtres divertissemens.  
 Un seul point gatoit tout : Il-venoit des momens  
 Où le charme bientôt se trouvoit inutile,

Contre le Ver rongeant qui sembloit pululer  
 Dans le cœur d'un vieux imbécile,  
 Qui ne digéroit pas qu'il fût dévaler  
 Dans les ténébreuses demeures  
 Où Lachésis pour lui ne vouloit-plus filer :  
 Et s'il voyoit ainsi ses tristes jours couler,  
 Qui ne sent que ses nuits n'étoient pas des meilleures ?  
 Un-beau-matin pourtant, qu'ayant à lui parler,  
 Trois fois on l'avoit vu, sur son doux oreiller,  
 Avec son Rosaire et ses Heures,  
 Ainsi qu'un Bienheureux dormir ou sommeiller ;  
 Ce ne fut qu'à midi qu'on ôsa l'éveiller.  
 Mais aussi, come alors, en lui montrant *douze heures*,  
 Sa Montre le fit gromeler !  
*Douze heures ! c'en est trop, misérable machine !  
 Tout un Matin perdu ! ce coup-là m'assassine !  
 Hélas ! peut-être aussi que l'on t'accuse à-tort :  
 Et quand la-nuit ton Maître dort,  
 Quelque traître sans-doute à son lit s'achemine,  
 De qui le faux-cœur s'imagine  
 Qu'en avançant ta marche il avance ma mort.*  
 Ce trait-là valoit bien celui de l'Héroïne  
 'A qui j'ai, galamment, doné le pas d'honneur :  
 Mais celui-ci fit rire, et rien-plus par-bonheur :  
 L'autre, j'en suis fâché, causa trouble et domage.  
 Un Neveu favori du plaignif personnage,  
 Joli garçon d'ailleurs, qui pouvoit de-beau-jeu  
 Se permettre l'espoir d'un lot de l'héritage ;  
 Lui dit étourdiment, sur son vain gromelage,  
*Vous nous régalez-là d'un joli conte-bleu !*  
 Tira sa propre Montre ; et foutint avec-feu  
*Que celle du cher Oncle, en horloge bien sage,  
 Bien-loin de galloper retardoit-même un-peu.*  
 Un Sage eût censuré ce ton de persiflage :  
 L'Oncle ne sonna-mot ; mais changea de visage ;  
 Revit son testament, et raya son Neveu.  
 Profitons de l'exemple, imprudente Jeunesse,  
 Et laissons, en-repos, radoter de vieux fous :  
 Ou s'il faut les instruire, usons avec souplesse  
 Des tours et des tons les plus doux :  
 Mais sujets ainsi qu'eux à l'humaine foiblesse,  
 Songeons surtout, à nous bien prémunir  
 D'une habitude de sagesse ;  
 Qui nous épargne à nous, même avant de vieillir,  
 La honte et les chagrins d'une folle vieillesse.

Μὴ νοθεύει γέρονθ' ἀμαρτανολά τι. PHILEMONIS Rel. ex inc. §. 76.  
 Προσβυτίῳ μὴ ἐπιπλήξῃς, ἀλλὰ παρακάλει ὡς πατέρα. 1 Tim. V. 5. 1.

*Petite hinc juvenesque senesque*

*Finem animo certum, miserisque viatica canis.*

*Helleborum frustra, cum jam cutis aegra tumebit,*

*Poscentes videas : venienti occurrere morbo.*

*Udum et molle lutum es : nunc, nunc properandus, et acri*

*Fingendus sine fine rota. Persius, III. 23-63. & V. 64.*

\*\*\*\*\*



## LE VAURIËN ET LE BÂTARD.

*Eunuchus litigabat cum quodam improbo,  
 Qui super obſcoena dicta et petulans jurgium,  
 Damnum infectatus eſt amiſſi corporis :  
 En, ait, hoc unum eſt cur laborem validius ;  
 Integritatis teſtes quia deſunt tibi . . . .  
 Integritatis teſtes quia deſunt mihi !  
 Sed quid id ? fortunæ, ſulte, delictum arguis :  
 1 ! damnum eſt homini id turpe, quod meruit pati.  
 Phædrus, libri iii. fabula xi.  
 ut mihi quidem legenda nunc ſaltem videtur.*

\*\*\*\*\*

**L**E moqueur Camillus à trente ans eſt un fat,  
 Uſé par les plaiſirs de la Vénus immonde :  
 Brouillé depuis long-tems avec le Magiſtrat,  
 Oprobre de l'Egliſe, et vil jouet du Monde :  
 Loué par trois Amis, dans leur platte faconde,  
 D'avoir en galant-homme aſſis à rendre plat  
 Le ventre de ſa Bourse autrefois toute-ronde ;  
 Et par vingt Créanciers menacé d'un éclat,  
 Qui ſans le corriger de ſa fière bêtife,  
 La puniroit aumoins par ces lois qu'il mépriſe.

Dorilas au-contraire eſt un homme-de-bien,  
 Reſpecté dans le Monde et chéri dans l'Egliſe,  
 Sage ſans faſte, et gaîment bon Chrétien ;  
 Sociable avec choix, facile ſans ſotiſe,  
 Et quoique libéral, ne devant jamais rien.  
 Son unique malheur, c'eſt (dit-on) que ſa mère  
 N'étoit que devant Dieu l'épouſe de ſon père.

Or un-jour Camillus, acoſtant Dorilas,  
 Lui dit en plein marché, d'un grand air d'inſolence,  
 De-grace, mon ami, tire moi d'embaras :  
 Eſt-il vrai qu'avant ta naiſſance,  
 Ce Prêtre dont nos bonnes-gens  
 T'appellent la vrai'-reſſemblance,  
 Sur la brune de-tems-en-tems  
 Chez ta mère en-ſecrèt aloit faire viſite ?  
 Je ſai ce que je ſuis, dit-l'autre, mais aprens  
 Qu'il n'eſt de maux honteux que ceux que l'on mérite.

\*\*\*\*\*

Οὐδὲν γένος γένος γὰρ οἶμαι διαφέρειν,  
 Ἄλλ' εἰ δικαίως ἐξετάσεις, καὶ γνήσιος  
 Ὁ χερσὶς ἐστίν, ὃ δὲ πονηρὸς καὶ νόθος.  
*Legitimus eſt frugi omnis, et nequam nothus.*  
 Stobaei Grot. Flor. Tit. LXXXVI.

\*\*\*\*\*

## LE LION ET LE LEVREAU.

Mart. I. 52.

*Non facit ad saevos cervix, nisi prima, leones :  
 Quid fugis bos dentes, ambitiose lepus ?  
 Scilicet a magnis ad te descendere tauris,  
 Et quae non cernunt, frangere colla velint !  
 Desperanda tibi est ingentis gloria fati :  
 Non potes hoc, tenuis praeda, sub hoste mori.*

**L'**AUTRE-JOUR en sortant tout-à-coup de mon gîte,  
 Disoit un jeune Lièvre à son meilleur ami,  
 J'ai fait peur au Lion : car il passa si vite,  
 Qu'à-présent-même encor j'en suis-tout .. ébaubi !  
 Et malgré ce qu'on dit de ma courte mémoire  
 Ne puis, ni ne pourai, jamais-mettre en oubli  
 Cet article de mon histoire.  
 Crois-tu qu'il n'en ait pas dans son âme rougi ?  
 Le voila qui revient : et franchement je compte,  
 Que le dépit joint à la honte  
 M'en aura fait un Ennemi.  
 Ecoute ! . . . Comme il a rugi ! . . .  
 Vois-tu, comme il trépigne, et fait voler la terre ?  
 Je gage que pour se vanger,  
 Il vient me déclarer la guerre ;  
 Et voudroit déjà me manger . . .  
 Je vois, Seigneur Lion, quel dessein vous amène,  
 Mais si vous voulez-bien, nous parlerons de paix. . .  
 Le Lion à-ces-mots s'arétant tout-exprès,  
 Par ceux-ci termina la scène :  
 Où vous emporte ainsi, pauvre petit levreau,  
 Votre frayeur ambitieuse ?  
 Vous prenez-vous pour un taureau ?  
 Tête de lièvre glorieuse,  
 C'est bien à vous de craindre un illustre trépas  
 Sous la dent d'un lion qui ne vous voyoit pas !  
 Cet exemple est utile, ou dumoins devoit l'être.  
 Sur l'apparent succès de quelque vain talent,  
 Sur une ombre d'honneur qu'un pur hazard fait naître,  
 Souvent un pauvre hère, à ses yeux excellent,  
 S' imagine avoir vu son rival dans son maître :  
 Puis sur un grand théâtre avide de paroître,  
 Se flatte d'être un grand objet,  
 Pour tels Grands-seigneurs qu'en éfet  
 Il eût dû prier Dieu de ne jamais conoître,  
 Que comme en certains lieux nous pouvons tous-les-jours  
 Conoître à-juste-prix des lions et des ours.

*Obscuro positus loco || Nullis nota Quiritibus  
 Leni perfruar otio. || Aetas per tacitum fluat.*  
 Sen. Thyest. v. 394.

## LE CHAT ET L'HUÎTRE.

Ἀντιφίλυ.

Παμφάγος ἔρπυστος κατὰ δώματα λυχνοβόρος μῦς,  
 Ὄφρεον ἀδρήσας χεῖλεσι πειπταμένον,  
 Πώγωνος διεροῖο νόδην ὠδάξατο σάρκα.  
 Αὐτίκα δ' ὀσσεακόεις ἐπ' αὐτὰρά γησε δόμος.  
 Ἀγρόσθη δ' ὀδυνάσιν· ὁ δ' ἐν κλείδουσι νύκτι τοῖς  
 Ληφθεῖς, αὐτοφόνον πτότμον ἐπισπάσατο.  
*Anthol. lib. I. cap. 33.*

UN Souriceau  
 Mit son museau

Dans une belle Huître entr'ouverte :  
 Mais au moment  
 Que sous la dent  
 Il croit tenir la barbe verte,  
 Certain ressort,  
 Si prompt, si fort,  
 Si bien rejoignit les écailles  
 Sur le furet,  
 Que le pauvret  
 Rencontra-là ses funérailles.

Pour les enfans escamoteurs  
 Antiphile autrefois a conté cette fable :  
 J'en conte une aûtre assez semblable  
 Pour de plus grands garçons qui ne sont pas meilleurs.

UNE Huître d'un contour et d'une masse énorme,  
 Monstre que pour sa taille et même pour sa forme  
 Un Voisin Philosophe avoit fort admiré ;  
 Mise (dans un dessert) sur un plat séparé,  
 Fut cause d'un malheur, excita des alarmes,  
 Qu'on peut pourtant, je crois, conter sans fondre en larmes.  
 Le fils de la maison tenoit un beau Chat gris  
 Dînant sur ses genoux . . . N'en foyez-pas surpris :  
 Ce Chat étoit l'amour de toute la famille :  
 Le Père et la Maman, le cher fils et la fille,  
 Tous, avoient sur ce point quelque-chose de fou.  
 Le Rominagrobis, en allongeant son cou,  
 Met un pied sur la table, et puis l'aûtre ; et s'arête,  
 Pour admirer le monstre : *Oh la plaisante bête !*  
*Voyez come elle baïlle, et se mouille en baïllant,*  
*Penche de droit à gauche, et se va travaillant !*  
*Pauvre animal, qui n'as, ni bec, ni nez, ni patte,*  
*Que tu me sembles sot ! Vive l'espèce chatte !*  
*Il faudroit par-plaisir que Rominagrobis*  
*Vût un-peu si ta chair vaut celle des Souris.*  
 Ainsi dit, ainsi fait. Aidé du Maître même,



Il paroît sur la table, et là se place à-même;  
 Rêvant pourtant encor; tournant autour du plat. . .  
 Mais sur son ventre enfin se couchant tout-à-plat,  
 Il vous risque une grife au sein de deux écailles  
 Qui tout-à-coup, vraiment, furent pour lui tenailles :  
 Tenailles sans merci, qui le serrent si bien,  
 Qu'il traîne hors du plat cet étrange lien.  
 Il a beau se voûter, s'aplatir, se contordre,  
 La Pince qui le mord pour-rien n'en veut démordre.  
 Come il renifle alors ! et bientôt, furieux,  
 Renverse ou brise tout ! On pense voir les lieux  
 Le tapage et la table où le prince d'Ithaque  
 Vengea sa Pénélope et leur bon Télémaque.  
 Maint aître Chat souffrit en combattant les Rats,  
 Il faisoit son métier, je n'en raillerai pas ;  
 Mais un Chat contre une Huître ! et vaincu ? j'en veux rire,  
 Dussé-je un-peu choquer quelque orgueilleux Messire,  
 Qui sans se nommer Chat, trop vain de ses talens,  
 Tous-les-jours en abuse à ses propres dépens.  
*Denys* turlupina qui n'osoit lui répondre :  
 Cent traits mieux-mérités sur *Denys* vinrent fondre.  
*Diane* aux jeux de l'arc voulut vaincre *Apollon* ;  
 Elle y perdit sa gloire et son cher *Orion*.  
 Tel *Brave* qui se fait tout blanc de son épée,  
 Bourré par un Manant maudit son équipée :  
*Tilly* qui du *Lang-Fritz* a la crosse à son dos,  
 Sent qu'il est des bourreurs même pour les Héros.  
 Et nos gens à-bons-tours ? Ils sont fins, oui-sans-doute,  
 Mais ils ne nomment pas quiconque les dérouté ;  
 Et souvent par un Sot les plus fins seront pris.  
 Plus d'une Huître a pincé son *Rominagrobis*,  
 Règlons nous là-dessus : et comme gens bien-sages,  
 Faisons discrètement valoir nos avantages.



*In maxuma fortuna, minima licentia est.*  
 Sallust. Catil. n. 51.

*Cui plus licet quam par est, plus vult quam licet.*  
 P. Syrus.

Ἡ δὲ κακὴ βουλὴ τῷ βουλευσαντι κακίστη.  
 Hesiod. *ēgy.* v. 264.

*Hortulanus* . . . ubi nullis precibus mitigari militem, magisque in suam perniciem advertit efferari, . . . currit ad extrema subsidia: simulansque, ad commovendam miserationem, genua ejus velle contingere, . . . arreptis ejus pedibus utrisque sublimem elatum, terrae graviter applodit: et statim, quae pugnīs, quae cubitis, quae moribus, etiam de via lapide correpto, totam faciem, manusque ejus et latera converberat: — eripit ei spatham: eaque longissime abjecta, rursus saevioribus eum plagis aggreditur . . . Ille, — quod solum restabat, simulat sese mortuum. Tunc spatham illam secum asportans *Hortulanus* — recta festinat ad civitatem. APULEIUS, *Metamorphos.* libro ix. Editionis Pricaeanae pp. 205 & 206.





## L'AUTRUCHE ET LE PÉLICAN.

*Malus bonum ad se nunquam consilium refert.*  
Sen. & P. Syri Sentent. §. 389.

CERTAINTE Altesse *Autruche*, après avoir pondu,  
S'en-aloit, sautilloit ; et d'un-air-entendu  
Dédaignant un instinct qui sent trop la roture,  
En noble et haute Dame erroit à-l'aventure  
Sans craindre que son œuf ne fût un œuf perdu.  
Un tendre *Pélican*, qui du sang de ses veines  
Aimoit beaucoup à nourrir ses Petits,  
Prenant d'ailleurs pour eux mille soins, mille peines ;  
Un-jour qu'avec l'*Autruche* il étoit en devis,  
Crut-bien pouvoir un-peu lui donner ses avis :  
Et pourquoi pas, s'ils étoient bons-et-sages ?  
Le port de Son-Altesse, et d'autres gens pareils,  
Les met-il de-plein-droit au-dessus des conseils ?  
D'ailleurs, mesurant-même ici les personnages,  
Nul ne dira que c'est la Géante et le Nain :  
Le *Pélican* n'a pas un des moindres corsages ?  
Mais tous-les-jours on voit de minces avantages  
Gonfler d'orgueil un Esprit vain :  
La honte et la rage dans l'ame,  
Il vous sied-bien (dit-elle) orgueilleux Oïselet,  
'A vous qui près de moi n'êtes qu'un Roitelet,  
De vous donner ces airs ! allez, changez de game . . .  
Et vous, sachez (dit-il haussant la voix d'un ton)  
*Que l'honneur d'être-grand, Madame,*  
*Vaut moins que l'honneur d'être-bon.*

*Suadere benevoli est primum, dein corrigit :*  
Sen. & P. Syri Sentent. §. 725.  
*nisi quod ibi pro corrigit habes corrigere.*

*Non est quod existimes verum esse, quod apud disertissimum virum Livium dicitur, Vir ingenii magni magis quam boni. Non potest illud separari : aut et bonum erit, aut nec magnum. — Aut si videtur alicui magnum . . . Videatur et luxuria . . . videatur et avaritia, magni animi. . . . Videatur et libido . . . videatur et ambitio magni animi. — Omnia ista non refert, in quantum procedant, extendantque se : angusta sunt, misera, depressa. Sola sublimis et excelsa virtus est : nec quicquam magnum est, nisi quod simul et placidum. SEN. de Ira, lib. 1. extremo.*

## LA RICHESSE ET LA LIBÉRALITÉ.

*Pecuniae oportet imperes, non servias.*  
Ex Sen. ac P. Syri Sententiis.

Σπείρειν τε καρπὸν Χάριτος, ἡδίστης θεῶν.  
Ex Antiphane, p. m. 483. Poët. min.

DAME Richesse et Libéralité  
Eurent jadis une grande querelle :  
Vous me ruinez, Econome infidelle,  
Ce disoit-l'une avec vivacité :  
Je vous banis, le sort en est jeté,  
Alez ailleurs, ma petite Donzelle,  
Porter vos airs de générosité :  
Quand vous ferez à la mendicité,  
Peut-être alors votre folle cervelle  
Mieux qu'à présent vous rappellera-t-elle  
Qu'onques sans moi vous n'eussiez rien été.  
*Il est bon-là ! disoit-l'autre : et mon zèle  
Méritoit bien cette brutalité !*  
*Moi rien sans vous ! Et vous donc, Perronelle,  
Et vous sans moi (poussons le parallèle)*  
*Que seriez-vous ? qu'auriez-vous mérité,  
Que les careaux de la Divinité,  
Et les fiflets de la troupe mortelle ?*  
Le résultat fut que chaque femelle  
Après grand bruit tira de son côté,  
Jurant à l'autre une haine éternelle.  
Le mal est fait ! Mais la Paix est si belle ?  
Et lorsqu'on s'est follement emporté,  
L'on devroit bien revenir, ce me semble ?  
N'en parlons plus : ce seroit vanité . . .  
Pour moi d'ailleurs, car franchement je tremble  
Qu'on ne m'objecte avec impunité  
Ce qu'avant moi tant d'autres ont tenté ;  
Sans qu'on ait pu, ni dans l'antiquité,  
Ni de nos jours, remettre bien ensemble  
Dame Richesse et Libéralité.

Ἄλλ' ἴσος γὰρ ὁ μόχθος, ἐπ' ἄνι κύματα μέλειν . . .  
Ἡ ὕδατι νίξιν θολερὰν ἰοιδεῖ πλίνθον,  
Καὶ φιλοκερδεῖν βεβλαμμένον ἄνδρα παρειδεῖν.  
THEOCRITUS, *Idyll.* XVI. γ. 60.

L'ALLEMAND AVEC LE FRANÇOIS:  
ET  
LE FRANÇOIS AVEC L'ALLEMAND.

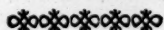
Σὺ τὴν σιαυτὴ πατρίδα μὴ συγκρίνῃς, ἱππὶ  
Ἐχθρὰς ποιῶσι τὰς φίλας αἱ συγκρίσεις.  
*Philemon, §. 314. Emendat. Bentleyi.*

TOUT pays a du bon, et du mauvais aussi :  
Messieurs les Gausseurs, pensez y,  
Quand vous voudrez railler les gens sur leur patrie.  
Et par les deux faits que voici  
Comprenez que la gausserie,  
Peut au railleur en pareil cas  
Valoir par contre-coup quelque aître raillerie ;  
Que nous aprouverons ou n'aprouverons pas,  
Mais qui toujours aumoins punira sa folie.

Maître Jean, bon François, et Fritz, bon Allemand,  
Se trouvèrent en Flandre à battre la campagne :  
Et voulurent dîner chez un pauvre Manant,  
Où vous eussiez en-vain demandé du Champagne.  
*Quel vin, bon-homme as-tu ? réponds-nous franchement.*  
Bone bière ou bone eau (répondit le Flamand)  
Voilà le vin, Messieurs, qu'on boit dans ma chaumière.  
Jean qui buvoit de l'eau quand le vin lui manquoit,  
En avale une cruche entière ;  
Tandis-que Fritz plus brave à-son-aise trinquoit  
Sa chopine de bonne bière.  
Que n'en restoit-il-là, sans trancher du Plaisant ?  
Que les François sont sots ! disoit-il en gausfant,  
Tu deviendras Grenouille avec ta belle eau-claire ?  
*Ha ! ce seroit bien-pis vraiment,*  
*(Lui dit l'aître) si pour te plaire*  
*J'allois devenir Allemand !*

Trouvez-vous qu'aux François je suis trop favorable ?  
Et-bien donc, pour prouver que je suis équitable,  
Ecoutez. Un Héros que la France admira  
Malgré le sang Germain qui couloit dans ses veines,  
*Schomberg*, dont à-regret Louis se sépara  
Quand pour se l'attacher ses offres furent vaines,  
*Schomberg* en Allemagne avoit parmi ses gens  
Quelqu'un de ces François de qui l'étourderie  
Va dans tout l'Univers décrier leur Patrie  
Par mille tours impertinens.

Notre homme un-jour, tout hors d'haleine,  
En arrivant, n'importe d'où,  
Dit à son Maître d'un-air-fou :  
Monseigneur, j'ai perdu ma peine,  
Ces gens m'ont répondu si ridiculement  
Avec tant-d'assurance,  
Que je pense  
Qu'ils m'ont pris pour un Allemand.  
Le Héros d'un léger fourire  
Payant d'abord ce méchant-mot,  
Sans se fâcher daigna lui dire,  
*Ils ont tort ; ils devoient vous prendre pour un Sot.*



Ἀπολῆ μὲ τὸ γένος . . . . .  
. . . . . ὁ δ' Ἀνάχασις ἐ Σκύθης ;  
Menandri Fragm. p. 240.

*Nemo it inficias. attamen meliusculum est monere.*  
Plaut. Curc. IV. 2. γ. 3.

9

LA FORTUNE, LA MORT, ET  
MAÎTRE GUI.



*Modo pueros, modo adulescentis in cursu a tergo insequens  
Nec opinantis [Mors] adsecuta est.*  
Cic. Tusc. l. 39. p. 94. Ed. Davis. 1738.  
*nisi quod ibi deest Mors, et subsequitur Senectus,*



**G**UI couroit après la Fortune,  
Et la Mort couroit après Gui ;  
Mais il courut moins bien que l'une,  
Et l'autre courut mieux que lui.  
De pareilles déconvenues  
Le Sage fait se garantir.  
La Fortune et la Mort veulent être atendues ;  
Ce n'est pas, mes amis, la peine de courir.



*Nec mortem nec opes quaerat quis, ni male sanus,  
Expete virtutem : Expecta caetera quaevis :  
Sponteque ni veniat, vel famam temnere discas.  
Hanc meruisse sat est : pudor est tenuisse rogatam,*  
Τὸ Δείμα.





LES MOINEAUX ET LA CIGOGNE.

*Numquam est fidelis cum potente societas :  
Testatur haec fabella propositum meum.  
Phaedr. I. 5. v. 1 & 2.*

**D**Eux Moineaux de grand apétit  
Bèquetoient un-jour un fromage,  
Lorsque l'un d'eux à l'autre dit :  
Il est bon, et c'est-bien domage,  
Non que ce soit de l'interdit  
(Il ne m'en plaît que d'avantage)  
Mais qu'on ne puisse le manger  
Tout-à-son-aise et sans danger.  
Car si l'on nous aloit surprendre ?  
D'ailleurs ceux qui l'ont mis ici  
Ne sont pas gens à nous attendre :  
Et nous avons à craindre aussi,  
'A tous les instans, la visite  
De plus d'un ami parasite:  
Pour garder-tout plus sûrement,  
Puis le gruger tranquillement,  
Sais-tu ce qu'il nous faudroit faire ?  
Emportons-le dans quelque coin,  
La diligence est nécessaire :  
Je vois là-bas un tas de foin  
Qui fera, je crois, notre affaire :  
Dépêchons nous. L'autre trouva  
Que l'avis étoit salutaire :  
Et vite ensemble les voila  
Qui font un essai de leurs forces,  
Se cramponant, se trémoussant,  
Leur plumage se hérissant,  
Leur bec ou col souffrant entorses,  
Et le fromage n'y laissant  
Que quelques légères écorces.  
Après bien des travaux perdus,  
Tous deux enfin, n'en pouvant plus,  
Convinrent que telle besogne  
N'étoit pour de tels Oisillons.  
Allons au nid de la Cigogne,  
Dit-l'un des deux, et la prions  
De nous doner son assistance :  
Le bec d'un tel Oiseau, je pense,  
Enlève bien de tels morceaux ?  
Réponds : qu'en dis-tu, Camarade ?

N'aprouves-tu pas mon propos ?  
Charge toi donc de l'ambassade,  
Dit-l'autre, car pour moi je suis  
De ma fatigue tout-malade :  
Tout ce qu'en cet état je puis,  
C'est d'avoir au guet la prunelle,  
En faisant ici sentinelle.  
Et certes l'Oiseau paresseux,  
Ne fut pas le plus sot des deux.  
Il eut au-moins pour son partage  
Quelque morcelet de fromage,  
Autant de pris sur l'ennemi,  
Et doux soutien de son courage,  
Dans l'intervalle du voyage  
Qu'il laissoit faire à son ami.  
Celui-ci vole à son message ;  
Il fesoit tout avec ardeur ;  
Et mieux que tel Ambassadeur  
Étoit alerte de la langue.  
Dame Cigogne sans hauteur  
Prête l'oreille à la harangue  
Qu'il fait aux pieds de sa Grandeur.  
Sa Grandeur avoit l'ame bonne ;  
Soudain elle vole en-personne  
Où son secours est attendu.  
Oh, n'est-ce que cela (dit-elle  
Quand au fromage on fut venu)  
C'est une belle bagatelle !  
Mon bec parfois en a tenu  
Bien-d'autres de plus belle taille :  
Vous verrez : ce n'est qu'une paille :  
Il a pourtant bonne-façon,  
Goutons-y : C'est une trouvaille :  
Foi de Cigogne, il est fort-bon :  
Et je crois que tel fromageon  
Ne fut point fait pour la canaille ;  
Mais gouvernons nos appétits ;  
Il faut être sobre et modeste.  
Adieu, Messieurs : à mes petits  
Je m'en-vais porter ce qui reste,

*Dulcis inexpertis cultura potentis amici :  
Expertus timuit. Hor. I. Ep. xviii. 85.*

*Batavi . . nec . . societate validiorum attriti. Tacit. Histor. iv. 12,*

LE LAQUAIS BATTU PAR SON MAÎTRE.

Κὰν δῶλος ἦν τις, εἰδὲν ἥτιον, δέσποια,  
 "Ἀνδρωπος ἑτός ἐστιν, ἀν' ἀνδρωπος ἦ.  
 vel quomodo legendum videtur :

Κὰν δῶλος ἦ τις, εἰδὲν ἥτιον, δέσποτα,  
 "Ἀνδρωπος ἑτός ἐστιν" εἰὰν ἀνδρωπος εἶ.  
 sensus ut sit :

*At servus etsi quis fuerit, bone domine,  
 Homo tamen ille, tu quidem si sis homo.*

Cet homme est votre esclave : il est homme pourtant,  
 Et doit l'être à vos yeux, si vous l'êtes vous-même.

*Pbilem. Fragm. 29. ex inc.*

UN Domestique est un mal nécessaire :

Je fus, enfant, bercé de tels discours,  
 Et je consens qu'ils aient un libre cours.  
 Mais en voici, je pense, un Commentaire  
 Qui les vaut bien, s'il peut ne pas déplaire :  
 Ou même encor s'il déplaît ; car j'ai vu  
 Certaines gens, de plus d'un caractère,  
 'A qui c'étoit honneur d'avoir déplu.  
 Quoiqu'il en soit, j'avois un conte à faire  
 Qui vient ici de-beau-jeu, selon moi :  
 Il sera fait : et puis chacun pour soi  
 Poura juger, come c'est l'ordinaire,  
 Suivant son goût. Mon humble ministère  
 N'aspire point à vous doner la loi :  
 Conter le fait, voila tout mon emploi,  
 Et peu de mots y suffiront, j'espère.

CERTAIN Laquais (on ignore pourquoi ;  
 Lui-même aussi n'en savoit-rien peut-être ;)  
 Fut l'autre-jour par son aimable Maître  
 Si-bien batu, qu'il partit tout-de-bon ;  
 Non sans avoir exhalé sa furie  
 Par des sermens de n'entrer de sa vie  
 Comme laquais dans nulle autre maison ;  
 Et quels sermens ! de quel air, de quel ton,  
 Formule étoit de formule suivie !  
 Quelle vigueur dans le moindre juron !  
 Et-puis quel art ! ou plutôt quelle aisance  
 Ornoit le tout de nouveaux agrémens  
 Dont j'admirois l'énergique élégance !  
 Bref, de son Maître en ses beaux juremens  
 Il éclipsoit l'inférieure éloquence :  
 Et sa promesse, après de tels sermens,  
 Me sembloit être au Ciel enrégistrée :  
 Quand ce-matin, sur le seuil d'un Palais,  
 Je l'apperçois avec d'autres laquais  
 Se pavanant en nouvelle livrée.

Ho ho !

Ho ho ! (lui dis-je en tombant de mon haut)  
 Un Maître donc fait encor ton afaire ?  
*Hélas, Monsieur, repliqua le maraut,*  
*Je vois qu'un Maître est un mal nécessaire.*

Κολάσαντος δὲ τινος ἀκόλουθον . . . ἔφη [Σωκράτης]. πότερος πλείονων πληγῶν  
 δεῖται, σὺ, ἢ ὁ θεράπων; XENOPH. ἀπομν. Γ. γ'. πημ. 4.



## LES DEUX CHIENS.

Ἔμοι μὲν δοκεῖ, ——— ἐλευθέρῳ μὲν ἀνδρὶ εὐκλὸν εἶναι, μὴ τυχεῖν δάλα  
 τοῖσθε [τῇ ταῖς ἡδοαῖς δαλείοντος]· δαλείοντα δὲ — ἰκέλευεν [δεῖν] τὰς θιὰς,  
 δεσποτῶν ἀγαθῶν τυχεῖν. ἔγω γὰρ ἂν μόνον ὁ τοιοῦτος σωθείη.  
 Socr. ap. Xenoph. Mem. I. 5. n. 5.

TOUT le monde n'a pas même genre de vie.  
 Mais le plus-doux est-il toujours le plus-heureux ?  
 Deux Chiens, du même Maître aimés à-la-folie,  
 Sembloient, au même sort prédestinés tous-deux ;  
 Qui virent toutefois, par son vouloir quinteux,  
 Si disparatement leur fortune établie,  
 Que toute égalité fut entr'eux abolie.  
 L'un tristement logé dans le coin d'une cour  
 Après d'une pauvre écurie,  
 Y passoit à-la-chaîne et la nuit et le jour.  
 L'autre aloit et venoit au gré de son envie ;  
 Madame en minaudant l'apeloit *Mon-Mignon* ;  
 Avec elle, avec sa mégnie,  
 Il vivoit, come on dit, de-pair-à-compagnon ;  
 Quelquefois par-plaisir mordoit à son quignon,  
 Houspilloit ses mouchoirs ou sa tapisserie ;  
 Dormoit le-jour sur son giron,  
 Et la-nuit dans son lit lui tenoit compagnie ;  
 Malgré son cher Epoux, qui pestoit bien, dit-on.  
 Toujours de quelque orgueil la faveur est suivie,  
 Mignon ne voyoit plus son confrère en prison,  
 Que parfois en passant pour quelque aître raison,  
 Ou-bien par pure fantaisie :  
 S'en mocquoit-même à sa façon,  
 Par des mines de fou, qu'il imitoit peut-être  
 D'un jeune et joli Petit-maitre  
 Qui fréquentoit dans la maison.  
 Un-jour, come il fesoit devant son Camarade  
 Mainte impertinente gambade ;  
 Soudain, sans dire adieu, sans faire un serviteur,  
 Le voila qui décampe, aléché par l'odeur  
 D'un bon morceau dont la servante,  
 Nouvelle Cuisinière en son art très-savante,  
 Comptoit de régaler tout-au-mieux son Seigneur.  
 Il va flairant autour . . . il avance . . . il recule . . .  
 Lorgnant, montrant les dents . . un pied toujours en l'air . .  
 Grognant, contre Margot qui le tient en scrupule . .

Elle



Elle tourne la tête, et zeste; comme un éclair,  
 Adieu le bon morceau de chair :  
 Mignon qui l'a hapé s'en fait la gorge chaude,  
 Et voila Margot bien penaudé !  
 Elle crie, et Monsieur vient au même moment.  
 Or c'étoit-un Monsieur qui pour la friandise  
 Encor-plus que son Chien s'échauffoit aisément :  
 Et dans la première surprise  
 Tel fut de son couroux le vif emportement,  
 Que pour-le-coup Mignon paya bien-chèrement  
 Sa pétulante gourmandise.  
 Madame aux cris du cher *Mignon*  
 Eut-beau, toute-allarmée, acourir sans-remise :  
 Au-moment qu'elle acourt, le beau petit Glouton  
 Expiroit sous les coups d'un énorme bâton.  
 On veut un train de vie exempt de toute gêne,  
 Mais avouons la vérité :  
 Mieux vaut encor porter la chaîne,  
 Qu'employer-mal sa liberté.

*Libertas* . . . . .  
*Libertate perit; cujus servaveris umbram*  
*Si, quicquid jubeare, velis. . .* LUCANUS, iii. 7. 145.

I 3

LA TOURTERELLE ET L'OISELEUR.

. . . . . non rete Accipitri tenditur, neque Miluo,  
 Qui male faciunt nobis: illis[que] qui nil faciunt tenditur.  
 T. ERENT. Phorm. II. 2. 7. 16 & 17.

UNE plaintive Tourterelle  
 En quête de son Pair fidelle,  
 Fut prise aux rets de l'Oiseleur.  
 Homme barbare, lui dit-elle,  
 N'as-tu point de pitié de ma tendre douleur ?  
 Sous quelle honorable couleur,  
 Dans cette trompeuse ficelle  
 Prends-tu des Oiseaux innocens,  
 Tandis que ta ruse cruelle  
 Par-choix semble épargner ces Oiseaux désolans,  
 Les Eperviers et les Milans ?  
 Que veux-tu que l'on te réponde ?  
 Dit-il, en lui montrant les dents :  
 Ainsi, mon Enfant, va le Monde,  
 On tourmente les Bons, on fait grace aux Méchans.

*Habent sua verba miseri, sua verba felices.*  
*Quam quisque pessime fecit, tam maxime tutus est.*  
 Plin. Paneg. c. 72. sub finem. Sallust. in Jug. c. 31.



LE GRAIN DE CHÉNEVIS ET LE  
GRAIN DE MOUTARDE.

*Secundas fortunas decent superbiae.* Plaut. in Sticho, ii. 1. v. 28.

..... *alteque tumescunt* } Claud. in  
*Serviles animi.* ..... } Eutrop. i.  
*Asperius nihil est humili, cum surgit in altum.* } v. 176-181.

L'Orgueil n'est pas tout chez les Grands :  
Mais pourquoi les Petits en feroient-ils exempts ?  
Si l'Orgueil, dans-le-fonds, est toujours Petiteffe,  
Pourquoi ne sauroit-il (sauf le respect des rangs)  
Convenir au Noble-homme aussi-bien qu'à l'Altesse ?  
Un Rimeur avoit fait, du Chêne sourcilieux,  
L'Emblème d'un Duc orgueilleux :  
De l'orgueil du Rimeur j'en vis un dans cette herbe  
Que les Romains jadis, non sans cause, je crois,  
Nomoient sans-façon la Superbe :  
Et voici l'Orgueil cette-fois  
Dans un Grain (s'il vous plaît) moins gros que n'est un pois.  
La Fable aura peut-être enjolivé l'histoire ;  
J'y vois certains détails difficiles à croire ;  
Mais je fai-grace au tout en faveur de la fin.  
Un Grain de Chénevis se trouva par-mégarde,

Dans un jardin,  
Vis-à-vis d'un Grain de Moutarde.  
Joyeux tout-ensemble et fâché,  
D'abord, avec un air de mépris mal-caché,  
De haut en bas le gros Grain le regarde.  
L'aûtre lorgnoit du-coin de l'œil,  
Et doucement le laissoit-faire.  
Il se gonfle (c'est de l'Orgueil  
Un symptôme assez ordinaire) :  
Et le ventre alors mieux tendu  
Que ne l'eut de-ses-jours le Grain le-plus dodu  
De la plus belle Chénevière ;  
Il parle à son voisin d'une voix cavalière,  
L'appelle *Mon enfant, mon bon petit ami,*  
*Mon tiercelet de Grain, mon grenot ou demi,*  
*Mon avorton* . . . que fais-je ? Un Orgueilleux qui raille  
Est naturellement un dégoiseur falot,  
Qui chante aux gens, vaille-que-vaille,  
Tout ce que lui fournit de plus plat, de plus sot,  
L'éloquence de la Canaille.  
Le petit Grain modeste, insulté sur sa taille,  
Ecoutoit tout, ne disoit mot :  
*Fais-tu le sourd,* dit-l'aûtre, *ou n'as-tu point d'oreilles ?*  
Et tout-de-suite alors, s'étant mis en beau train  
D'abazourdir le pauvre petit nain,  
Il fait à gronder-haut merveilles sur merveilles :  
Quand tout-à-coup, et pas bien-loin, voila  
Un Moineau qui rôdoit, disant dans son langage,

D

Mais,

Mais, mais — mais qu'est-ce donc que tout le beau ramage  
Qui sort de quelqu'endroit par-là ?

Et dans quel trou se tient ce brave personnage ? . . .

Bref, il y vint, le vit, le prit et l'avala

(Bien-croqué, bien-moulu ; l'on s'entend cela) :

Et puis déployant son plumage,

Joyeusement il s'envola.

Faut-il en dire d'avantage ?

Chacun d'un tel recit découvre assez l'usage,

Et l'on peut en trois mots le mettre heureusement :

Orgueil précède écrasement,

C'est un des Proverbes du Sage.

*Contritionem praeceedit Superbia.* Prov. xvi. §. 18.

*Sequitur superbos ultor a tergo Deus.* Sen. Herc. fur. §. 385.

# I5

## L'AIGLE ET LE RENARD.

*Quamvis sublimes debent humiles metuer,*

*Vindicta docili quia patet solertiae.*

*Vulpinos catulos Aquila quondam sustulit,*

*Nidoque posuit pullis escam ut carperent. . .*

*Vulpes ab ara rapuit ardentem facem,*

*Totamque flammis arborem circumdedit,*

*Hofi dolorem damno miscens sanguinis. . .* Phaed. I. 28.

**L'**AIGLE sur son vieux Chêne avoit à ses Petits  
Porté ceux du Renard. Le Renard eut-beau-dire,  
L'Aigle, du haut des airs, insulte à son martyr ;  
Et semble même enfin n'entendre plus ses cris,  
Dormant, ou qui-pis-est, faisant la sourde oreille.

*Que faire ? rien ne la réveille,*

*Et grimper-là (dit-il) ce n'est pas mon talent :*

*Mes enfans sont perdus ! c'en est fait.* Le Galand

N'est pourtant pas trop-bon : Ce sera-bien merveille,

Après un trait aussi sanglant,

Si de manière ou d'autre il ne rend-la-pareille.

Il n'y pensoit que trop-bien, le bourceau !

La vengeance à tel point lui donoit du courage,

Qu'ayant frisé certain hameau ;

Et noté certain mur, dont le vieux bouffillage

Par certain trou lui montre un passage nouveau

Vers l'âtre encor fumant d'une pauvre chaumière ;

Il ôsa-bien risquer tout-près-de-là sa peau,

Dans un coin qui pour-lors lui servit de tanière.

Il étoit venu tard, n'ayant plus pour flambeau

Que la Lune ou les feux de la voûte éthérée :

Et déjà sous leur toit, bien-qu'il-fit assez-beau,

Les Manans fatigués abregeoient la soirée.

Les jeunes-gens ronfloient : Maturin près du feu,

Bailloït : et sa Nanon, veillant encore un-peu,

Lui disoit, *Mon ami ! la couche est préparée ?*

Tant-qu'à-la-fin

Le bon Maturin

Et sa bonne Nanette,

Prîrent ensemble le chemin

De la chambrette.

*Bon ! (dit lors le Renard) ils m'ont fait place-nette,*

*Et les Dieux, je le vois, bénissent mon dessein :*

Puis quand il croit ses gens au-plus-fort de leur somme,

Il se met à son œuvre, et si bien le consomme,

Qu'il entre en vrai voleur : s'achemine au foyer,

Rajuste heureusement les restes du brafier,

Se saisit d'une torche, et l'emporte alumée,

Prenant soudain la clé des champs.

La torche, dont il fixe un bout avec ses dents,

Par l'air que fend sa course est bien-vite enflammée ;

Quelques momens plus-tard lui-même à ses dépends

L'eût senti, mais il vole, et bref, arrive à-tems ;

Reconoit aussi-tôt le tronc de son vieux Chêne,

Qui par un trou fatal qu'avoient creusé les ans

Secondoit les vœux de sa haine ;

Puis plante la torche dedans,

Avec tant d'art qu'en peu d'instans

Il voit le tronc sec tout en flame :

Et tandis que le feu pétille avec fureur,

Mon Coquin, bien-placé, la rage encor dans l'ame,

Malgré l'abattement du cœur

Contemple son ouvrage avec autant de joie,

Que Sire Agamemnon l'embrasement de Troie.

Enfin l'Aigle, trop-tard, voit et sent le danger ;

Ses Enfans à-leur-tour périssent,

Et vainement les airs de ses cris retentissent.

Le Drôle, pour mieux se venger,

Lui dit, prenant d'abord une voix étrangère ;

J'entends vos tristes cris, je vous plains, bone Mère,

Et voudrois de-grand-cœur pouvoir vous soulager :

Je suis moi-même un pauvre Père,

Qui viens de perdre mes Enfans ;

Hélas, je les ai vus dévorés tout-vivans

Par une Bête carnassière,

Qui se moquoit encor des cris les plus perçans

De ma douleur amère :

Tranquille au haut d'un Arbre, ô Ciel, qu'elle étoit fière !

*Vas ! je suis au-dessus de tes ressentimens,*

Disoit-elle . . . Mais quoi ? c'est vous-même, Comère,

Qui vous moquiez ainsi de mes gémissemens ?

Allez, remettez-vous : vous n'êtes point à plaindre :

En lieu si haut rien n'est à craindre.

Il railloit : mais ici je ne raillerai pas :

Gens du rang le plus haut, craignez ceux du plus bas !

Ἦ βασιλεῖς, ἡμεῖς δὲ καταφράζομεν καὶ αὐτοὶ  
Τῆρι διανοῇ. HESIODI *Erg.* v. 246, 247.



## LE BEL-ESPRIT ET LE SÇAVANT.

*Qui valet ingenio, doctum contemnere nolit :  
Neu tu, docte, virum qui valet ingenio. Odiva.*  
[Confer fis Cic. Off. L. 1. extr. & Quintil. Inst. iii. 1. medio.]

L'ABÉ Marcus avoit un avantage,  
Il étoit docte et passoit pour grand Clerc :  
L'Abé Gervaise avoit pour son partage  
Un esprit vif et plus-prompt que l'éclair.  
Or comme un-jour, sur un sujet peu-clair  
Contre Marcus disputant à-son-aïse,  
Avec esprit il défendoit sa thèse ;  
*Tais-toi, finis, tu n'ès qu'un ignorant,*  
Lui dit Marcus. *Et toi, lui dit Gervaise,*  
*C'est encor-pis : car tu n'ès qu'un Savant.*

Tels débats à-coup-sur font rire l'audience,  
On rit quand on les conte, et moi-même j'en ris :  
Mais sur tous ces éclats d'un mutuel mépris  
S'il faut parler comme je pense :  
Les Doctes et les Beaux-Esprits  
Feroient bien-mieux de vivre en bonne intelligence,  
Je leur prométrois à ce prix,  
Avec-plus de beauté dans leurs divers Ecrits,  
Plus d'estime publique ; et plus grande aparence  
(Au-milieu d'un beau-monde un-peu-bien mal-apris)  
De tenir en respect la brutale Opulence :  
Qui lorsque leur mérite obscurcit la splendeur  
De sa vaine magnificence ;  
Dans sa jalouse morgue ajoute un ris moqueur  
Aux mépris plus naïfs de sa stupide sœur  
La simple et vulgaire Ignorance.

\*\*\*\*\*

PETRON. Edit. Amst. 1669. p. 314-316. *Ecce autem, ego dum cum  
ventis litigo, intravit pinacothecam senex canus, exercitati vultus, et qui vide-  
retur nescio quid magnum promittere ; sed cultu non proinde speciosus, ut facile  
adpareret, eum ex hac nota literatorum esse, quos odisse divites solent. — Non  
dubio ita est . . . qui solas extruere divitias curant, nihil volunt inter homi-  
nes melius credi, quam quod ipsi tenent. Jaclantur itaque, quacumque ratione  
possunt, literarum amatores, ut videantur illi quoque infra pecuniam positi.*

*Sed vos urbani locupletes atque beati,  
Vobiscum certare alios scelus esse putatis . . .  
At vos cum vestris potius pereatis amicis,  
Hoc est, cum nummis, quam tot bona scripta, tot artes  
Ingenuae jaceant, et virtus optima rerum.*  
MICH. HOSPIT. Epist. iv. 9. extr.

\*\*\*\*\*



L'AMITIE TROMPÉE.

*Ruse mihi frustra, ac nequicquam cognite amice;  
Frustra? imo magno cum pretio atque malo:  
Siccine subrepsti, &c. — CATULL. n. 78.*

“ JAMAIS penchant secret, secondé par l'eslime,  
“ N'avoit semblé promettre un bonheur moins douteux:  
“ Jamais une amitié, pure, sincère, intime,  
“ N'avoit par des liens tendres et vertueux  
“ Mieux-uni deux mortels — et j'étois l'un des deux —  
“ Est-ce ainsi qu'un cœur simple et fortuné sans crime  
“ Devoit, par son bonheur, devenir malheureux!  
“ Est-ce ainsi, juste Ciel, que vous creusez l'abyme,  
“ Que vous dressez le piège, et cachez nos malheurs,  
“ Sous nos pas égarés par un goût légitime  
“ Dans de rians valons que vous couvrez de fleurs!  
“ Acablé de revers, qu'il me rendoit croyables,  
“ Lysandre dans mon sein vient-verser ses douleurs:  
“ Il attend de moi seul des conseils amiables,  
“ Il craint jusqu'aux secours qu'il trouveroit ailleurs:  
“ Il pleura! pouvois-je être insensible à ses pleurs?  
“ Ses maux étoient les miens: touché de sa souffrance,  
“ Sans lui vanter le prix d'une foible assistance,  
“ Qui sembloit telle alors à mes sens prévenus;  
“ Je lui prête un talent, j'allois lui prêter-plus  
“ Si j'eusse été dans l'opulence;  
“ Et de tant d'amitié voila la récompense!  
“ Depuis que j'ai tout fait pour sauver mon ami  
“ (Quelle *ami*, juste Ciel! quelle reconnoissance!)  
“ Il m'évite, l'ingrat, avec-plus de prudence,  
“ Qu'un lâche ne fuit la présence  
“ Du plus redoutable ennemi.  
“ Faut-il donc que l'Amitié-même  
“ Dont la Vertu serra les nœuds,  
“ Ait à craindre avec ce qu'elle aime  
“ Le plaisir d'être généreux!”

Ainsi seul, près d'un lieu d'où je pouvois l'entendre,  
Le généreux Clitus, trompé par son Lysandre,  
Acusoit les Destins d'un coup infortuné.  
J'eus pitié de son sort, sans en être étonné:  
Je connoissois le système et la vie  
Du raisonneur Lysandre et du galand Clitus.  
Malheur à qui fait fonds sur les vaines vertus  
D'une altière Philosophie.

*Hoc primum sentio, nisi in bonis amicitiam esse non posse.*  
Cic. de Amic. cap. 5.

Τὰ κατὰ πρόσωπον ἐλέπετε; — Βλέπετε μή τις ὑμᾶς ἔσται ὁ συλαγωγῶν διὰ  
τῆς φιλοσοφίας καὶ κινήσ ἀπάτης. 2 Cor. x. 7. & Col. ii. 8.

LA VENGEANCE D'ESOPÉ,  
OU L'ANON ET LE SANGLIER.

*Plerumque stulti risum dum captant leuem,  
Gravi destingunt alios contumelia,  
Et sibi nocivum concitant periculum.  
Asellus apro cum fuisset obvius :  
Salve, inquit, frater. Ille indignans repudiat  
Officium, et quaerit cur sic mentiri velit ?  
Asinus demisso paene ad os ore, et simul  
Longas quæis gaudet aures mire commovens,  
Quid tutemet, inquit, fingis ? si similem negas  
Me tibi esse, certe os simile est hoc nostrum tuo.  
Aper cum vellet facere generosum impatum,  
Repressit iram : Et, facilis vindicta est mihi :  
Sed inquinari nolo ignavo sanguine.*

PHAEDRUS, lib. I. fab. 29.

*ut in nostris legitur Adversariis pudenter magis quam prudenter interpolata.*

**Q**UELQUES mauvais railleurs, à force d'insolence,  
Avoient bien-mérité la noble récompense

Que les meilleurs parfois reçoivent sur le dos.

Un Sage étoit l'objet de leurs mauvais bons-mots ;

C'étoit en bonne justice

Double raison de leur briser les os.

Mais le Sage est-il propre à semblable exercice ?

Autrefois j'eusse ri de ce grave propos :

J'étois jeune ! et folet ; je l'avoue à ma honte.

Pour excuser mon humeur un-peu prompte,

J'eusse vanté l'Honneur, qui fait valoir ses droits

A punir des Coquins mal-punis par les lois.

C'étoit double jeunesse et folie à ce compte :

Il-falloit mépriser la vengeance, ou dunoins,

Y suivre mieux l'exemple et le ton du bon-homme.

Que sous le nom d'Esopé en tous lieux on renomme.

Un-jour que content de ses soins

Au-retour d'un pénible et délicat message,

Il traversoit l'Aréopage

Et fesoit son chemin sans arêt, sans écarts ;

Sa bosse et son benoit visage

Atirèrent sur lui plus que simples regards.

Quelques Plaisans oisifs l'arêtent au passage,

On s'atroupe, et bientôt c'est la grêle aux brocards.

En-vain par son silence il conjura l'orage ;

On vouloit qu'il parlât. *Mais, Messieurs, sur quel ton ?*

Sur le tien ; S'il est fait come l'est ta figure,

Il nous divertira : Parle : Lève la hure.

*La hure ; c'est bien-dit. Messieurs, écoutez-donc.*

Silence ! la demande est juste et naturelle.

*Messieurs,*

Messieurs, c'est trop d'honneur : car Esope est mon nom,  
Et ce que je puis dire est une bagatelle.

Bagatelle ? Tant-mieux : Il est ma-foi boufon !

Messieurs, je suis l'Esope aux fables.

Aux fables ! Mieux-encor ! Messieurs, me connoit-on ?

Que t'importe ? procède, ou de-par Tous-les-Ziables . .

Hé-bien, Messieurs, qu'on me conoisse ou non,  
Une fable nouvelle est mon fait, où peut-être

Vous trouverez le votre aussi :

Et si le cœur enfin vous en dit, la voici.

" MES ACTEURS, que d'abord il est bon de conoître,

" Ne sont pas-plus de deux ; encor qu'avec raison

" J'en pûsse mettre d'avantage.

" Souvenez vous de Maître Anon :

" Maître Anon fait ici le premier personnage,

" Messier Sanglier le second :

" L'un fameux par bien-braire, et l'autre moins sauvage

" Que vous n'imaginez les gens de sa façon :

" Redoutable pourtant par certaines défenses

" Dont — sa HURB est armée, et qui font du fracas

" Lorsqu'il rencontre sur ses pas

" Des Ennemis dignes de ses vengeancees.

" L'Anon sur un sien pré, le vit un-beau-matin

" Venant innocemment de la forêt prochaine.

" Bon ? (dit-il) gauffons-nous. Eh bon-jour donc, Cousin !

" Le Cousin ne dit mot, et passa son chemin.

" Il va, je pense, à la fontaine,

" Il a soif, arêtons-le. Eh bon-jour donc, Cousin !

" Il ne dit mot encor ? Il est sourd ? Il-saut braire.

" Et Cousin ! de-plus-belle, à voix haute et bien-claire.

" Diable ! come il est sourd ! . . Avec son air bénin

" Je erois que la malice a part à son affaire.

" Il a tourné la tête, avançons : Quoi Compère !

" Tu méconoïs ton ami, ton voisin,

" Ton meilleur parent, ton Cousin ?

" Diable soit fait du Confinage !

" (Lui dit le Sanglier) : Ton beau musle Afinin

" Me prouve joliment ce nouveau parentage !

" Mon musle ! (dit l'Anon, prenant son quant-à-moi) :

" Apprends qu'il-est — d'autres merveilles,

" Par où nous valons mieux-que toi :

" L'Ami ! vois-tu bien ces Oreilles ?

" Je te les mangerois . . . lui dit le Sanglier . . .

" Si d'un sang aussi vil je pouvois me souiller."

ESOPÉ reprenant son air simple et modeste,

Avec ces derniers mots termina son recit :

Et les Plaïsans (à ce qu'on dit)

Ne s'amuserent pas à demander le reste.

C'est quelquefois le mieux : l'exemple en est tout-près :

Mes Lecteurs à-leur-tour (s'ils veulent bien me croire)

Non moins que ces gaillards sauront être discrets :

Et n'exiger de moi, ni les termes exprès

Des divers Manuscrits, garants de mon histoire ;



Ni le signalement des honêtes Coquins  
De certain aître Aréopage ;  
Qui peut-être seroient trop-vains,  
Si de leurs noms impurs je souillois cette page.

..... Haud, inquit, jugulo se polluet isto  
Nostra, Metello, manus. dignum te Caesaris ira  
Nullus bonos faciet. LUCAN. 3. v. 135.

Excedit animus, quem proposuit terminum  
Sed difficulter continetur spiritus,  
Integritatis qui sinceræ conscius  
A noxiorum premitur insolentiis.  
Qui sint, requires? apparebunt tempore.  
PHAEDRUS, lib. IV. fab. 25. v. 28-32.

Nosti facietas hominis: quas velim attendas, ne in bilem et amaritudinem ver-  
tat injuria. Quam vim habeat offensus, crede ei quam in amore habet.  
PLIN. Epist. vi. 8.

19

LE STOCKFISH,  
ET LES HUITRES A L'ÉCAILLE.

Inter duos bonos non est melior qui locupletior. non magis quam inter duos,  
quibus par scientia regendi gubernaculum est, meliorem dixeris, cui majus  
speciosiusque navigium est. SEN. Ep. 73. — Virtus repulsæ nescia sordidae,  
Intaminatis fulget honoribus. HOR. 3. Od. 2. v. 17.

CHEZ un riche Hollandois, au festin du Dimanche,  
Un superbe Stockfish, en serviette bien-blanche,  
Avec-pompe étalé sur un beau plat d'argent,  
S'avisa de gronder, d'un ton fort-insolent,  
Un beau Cent d'Huitres à l'écaille,  
Régale, sans sauce aucune, à régaler des Rois ;  
Mais qu'il voyoit, de-dessous sa touaille,  
Placé plus humblement come simple marmaille  
Sur simple vaisselle de bois.

Que faites-vous ici, Canaille ?  
'A ces mots tout le Cent répondit à-la-fois :  
" Nous admirons, Seigneur, votre fade Superbe,  
" Et vous r'apelons la leçon,  
" Qu'on fait à vos pareils quand on dit en-proverbe,  
" La Sauce ici vaut-mieux que ne vaut le Poisson."

Ἐχρεῖ ἐν ἰαυτοῖς ἄλας. Μάρκ. Θ'. v'.  
Summum bonum extrinsecus instrumenta non quaerit, domi colitur: ex se  
totum est ... Omnia mea mecum sunt. SEN. Epist. 9. — mea Virtute me  
involveo, probamque Pauperiem sine dote quaero. HOR. 3. Od. 25. v. 54.  
Moveat cornicula risum Furtivis nudata coloribus. HOR. 1. Ep. 3. v. 19.



## LE MASQUE DE THEÂTRE.

'ΑΛΩ'ΠΗΞ [τις] εἰς οἰκίαν ἐλθῶσα ὑποκριτῆ, καὶ ἔκαστα τῶν αὐτῆ σκευῶν διερευ-  
νωμένη, εὗρε καὶ κεφαλὴν μορμολυκείῃ εὐφυῶς κατεσκευασμένην·  
ἣν καὶ ἀναλαβῶσα ταῖς χερσίν, ἔφη· ὦ οἶα κεφαλὴ, καὶ ἐγκέ-  
φαλον ἔκ ἔχει. Ὁ μῦθος πρὸς ἄνδρας μεγαλοπρεπεῖς μὲν τῷ σώ-  
ματι, κατὰ δὲ ψυχὴν ἀλογίς· *Æsopus, ut apud Planudem.*

'ΑΝΗΡ [τις] Θηβαῖος ————— ἰκαλεῖτο 'ΑΛΩ'ΠΗΞ.  
*Palaephatus de incredibilibus Historiis, cap. viii.*

**C**HEZ un Grec aujourd'hui tout-à-fait Anonyme,  
Jadis Acteur fameux par sa rare beauté,  
Et brillant quelquefois par sa stupidité,  
Mais par ses rats surtout Original sublime ;  
Un certain *Alôpex*, le plaisant du quartier,  
Fin matois, franc *Renard* ; son nom-même l'indique ;  
Avisa (lui-présent) le beau Masque tragique,  
Dont se coïfoit la tête du ratier  
    Suivant l'*us* de la Scène antique ;  
Lorsque pour bien-jouer certain rôle héroïque,  
Il devoit, fier-Vainqueur ensemble et tendre Amant,  
Y paroître à-la-fois redoutable et charmant.  
Le moule étoit bien fait : coloris, chevelure,  
Tout imitoit si bien, mais en-grand, la nature,  
    Que c'étoit un enchantement.  
Sire *Alôpex* d'abord, d'un-air d'intelligence,  
Contemple ce chef-d'œuvre et l'admire en silence :  
    Puis tout-à-coup, avec empressement,  
*Cette admirable tête à qui, Seigneur, est-elle ?*  
    Belle demande ! à moi vraiment !  
    Répondit l'Acteur vivement.  
*Vous avez à-ce-compte une tête fort-belle,*  
Dit l'autre, *et c'est grand-cas qu'elle soit sans cervelle ! . . .*  
Hé-bien ? et puis l'Acteur que dit-il ? que fit-il ?  
Je répons qu'il n'en est rien dit dans mes mémoires ;  
    Et que je hais cet esprit si subtil  
Qui veut savoir la fin de toutes les histoires.

LECTEUR ! c'est ainsi qu'autrefois,  
Sans suivre la route vulgaire,  
Et peut-être usant de mes droits  
En jeune homme un-peu téméraire ;  
J'avois, pour amuser quelques momens d'ennui,  
Retourné librement la fablette d'*Esopé*  
    Que savent par-cœur aujourd'hui  
Tous les écoliers de l'Europe.

On pouvoit faire-mieux, et pour eux et pour lui.  
Je leur devois donner son *Renard* véritable  
    Au-lieu de mon maître-Plaisant :  
Et n'y mettre du mien (je le fais à-présent)  
    Que l'origine de la fable :

Telle qu'elle est, dit-on, dans de vieux manuscrits

En vieux langage Basque,  
Trouvés, près de Viterbe, au haut d'un vieux logis  
Habitacle autrefois d'un Acteur Bergamasque.

Vous saurez donc qu'au tems jadis,  
Des Acteurs ambulans qui batoient le pays,  
Avoient, un-jour-d'été, trop-bien vuïdé la flasque  
Couchés sur la fougère à l'ombre d'un taillis ;  
Et dans leur ivresse fantasque  
Avoient-même joué, sur l'herbage toufu,  
Mascarade ou Farce impromptu  
Où les drôles entr'eux se fesoient mainte frasque :  
Mais qu'un *Hola !* très singulier,  
Soit du Chef de la troupe ou de quelque Gruyer,  
Tel qu'une soudaine bourasque  
Les ayant mis, en-hâte, à bagage plier :  
D'un pas fort-diligent, bien-qu'alors un-peu flasque,  
Ils avoient déguerpi de leur joyeux quartier  
Sans voir qu'ils y laissoient, pour les gages, un *Masque* :  
Meuble dans ces tems-là nécessaire au métier :

Et qui (n'alons-pas Poublier)  
Suivant l'*us* que j'ai dit, étoit-fait come un casque  
Où vous eussiez logé votre chef tout-entier.  
C'est un point, dès l'enfance, aux savans familier :  
Mais j'ai vu d'autres gens, à qui telle redite  
Aidera, j'en réponds, à comprendre la fuite.  
Un coquin de Renard, grand croqueur de Lapreaux,  
Qui même à certain Rustre, aparemment peu-sage,  
Avoit volé, dit-on, quelques têtes d'Agneaux,  
Dont il aimoit surtout à brifer les cerveaux ;  
Ainsi que mes Acteurs s'étant mis en voyage,  
De quelque lieu voisin ;

Tout en marchant disoit dans son langage,  
*Si je pouvois vuider quelque tête d'Humain !*  
Quand tout-à-coup sur son chemin,  
Dans ce même taillis, il est sûr d'en voir une ;  
Et bien-vîte aux cheveux court saisir sa fortune.  
Qui fut bien-atrapé, ce fut mon vieux Renard,  
Lorsqu'il eut reconnu la comique machine :  
Mais pour pareilles gens, *mauvais-jeu bonne-mine* :  
Il étoit en colère ; il fit le goguenard :  
*Quoi ! (dit-il) : une tête et si grande et si belle,  
Vuide come un balon ! pas un brin de cervelle ?*  
Esopo étoit caché près de là quelque-part :  
Et pour semblables faits, quel témoin plus fidelle ?  
Avant la fin du jour l'agréable Vieillard  
Gaîment à-sa-manière en conta la nouvelle,  
En présence d'un Fat qu'il trouva par-hazard  
Se mirant au-milieu d'une troupe femelle ;

Ajustant sa tête avec art,  
Caressant son menton, riant d'un-air mignard.  
On ne s'écria-point, *Est-ce chose réelle !*  
On fit mieux, on en rit, et le Fat fila-doux ;  
Jugeant-bien, malgré lui, que malgré son couroux  
L'histoire aloit voler de ruelle en ruelle.

Esope en la contant la rendoit immortelle ;  
Châcun, deux jours après, sembloit être jaloux  
De vous apprendre aumoins qu'il la favoit sans vous.  
Bientôt elle amusa la Terre universelle :

Et c'est ainsi qu'en parvint jusqu'à nous,  
Sinon de-bout-en-bout l'authentique modèle,  
Dumoins ce qu'en ofroit le meilleur des deux bouts :

Cette piquante bagatelle  
Qu'on a, d'un ton folâtre assez connu de tous ;  
Si souvent appliquée à tant d'aimables fous  
Dignes d'être joués sur la comique scène ;  
Et qui devoit un-jour à l'heureux La-Fontaine  
(Maître mètreur-en-œuvre en fait de tels bijoux)  
Faire dire d'un-ton plus noblement folâtre ;  
*Les Grands pour-la-plupart sont Masques de théâtre.*

\*\*\*\*\*

*Personam tragicam forte Vulpis viderat :  
O quanta species, inquit, cerebrum non habet !  
Hoc illis dictum est, quibus honorem et gloriam  
Fortuna tribuit, sensum communem abstulit.*

Phaedrus, I. 7.

*Rarus enim ferme sensus communis in illa  
Fortuna.* — Juvenalis, viii. v. 73.

Ἀπὸ τῶν φαινομένων κρίνεται ; οἷον εἴ τις πλεῖτε, εἴ τις ἐπαίρεται, εἴ  
τις μεγαλαυχῇ, εἴ τις ἀρετῆς προσωπιῶν περιμένται ; CECUMENIUS in  
2 Cor. x. v. 7, & 8.

Οὐ γὰρ δοκεῖν, ἀριστος, ἀλλ' εἶναι θέλει.

*Ex Æschylo PLUTARCHUS in Aristide, folio mihi 95, recto.*

\*\*\*\*\*  
21  
\*\*\*\*\*  
L'USURIER MOURANT ET L'ABBE'.

*Avarum facile capias, ubi non sis idem.*

Ex P. Syri & aliorum Sententiis.

**M** AÎTRE Harpagon; la-mort-entrè-lès-dents,  
Aloit laisser de beaux deniers comptans ;  
Savoir à qui, c'étoit un grand mystère :  
Quand un Abé, qui du Bien d'Harpagon  
Eût bien voulu nantir son Monastère,  
Vint, et lui dit (après certain jargon) :  
Vieux Usurier, par mon Saint-ministère,  
Sauvez votre âme aux dépens d'un faux Bien ;  
Votre salut vaut mieux que vos pistoles.  
*Ab mon salut !* dit-l'autre à ces paroles,  
*T-pensez-vous ! je suis si grand Vaurien,*  
*Que mon salut ne vaut pas quatre obols.*

*Negandi causa avaro nunquam deficit.*

Ex P. SYRI & al. Sent.



## LE LÉZARD ET LA PIE.

*Cunctis sermonibus qui dicuntur, ne accommodes cor tuum; ne forte audias  
servum maledicentem tibi. Eccl. vii. 22. (21.)*

**L**E Lézard Gobemouche, et Margoton la Pie,  
Voleuse, s'il en fut, et voleuse d'argent,  
Chez certain Juif Chrétien passaient tous-deux la vie.  
Or la friponne un-jour, comme on étoit absent,  
Se moquoit du Lézard, qui bernoit son envie  
Au plaisir de gober, du matin jusqu'au soir,  
Mouches et moucherons, tant qu'il en pouvoit voir,  
*Avec ce beau métier, pauvre petit bon-homme,  
Où tu crois (disoit-elle) être heureux come un Roi,*

*Tu me parois aussi sot par-ma-foi  
Que ce fou d'Empereur de Rome  
Dont notre jeune Maître a tant ri devant toi.*  
Margot! répondit-il: cet Empereur, je croi,

Prenoit des mouches par caprice?  
Moi si j'en prends, je fais pourquoi:  
Je m'en nouris moi-même, et je rends un service  
Qui fait à tout le monde un sensible plaisir:  
Mais toi, di nous de-grace, à quoi peuvent servir  
Tous ces deniers acquis contre toute justice

Que tous-les-jours je te vois enfouir?  
*Fais-toi, petit-drôle, dit-elle,  
Mon Maître a plus d'esprit qu'un Lézard sans cervelle,  
Et mon Maître fait comme moi;  
On en jase, il s'en moque, et fait son escarcelle.*

Mais le vois-tu voler? *Non! mais aumoins je voi  
Que notre jeune Demoiselle,  
Dans ce petit emploi,  
S'exerce en bien-fine femelle.*

RECONNOISSONS ici l'image naturelle  
De ce qu'on trouve en un Chez-soi.  
Parfois un Domestique est utile et fidelle,  
Parfois aussi c'est un faquin  
Qui ne vaut pas-mieux que son Maître,  
Et qui n'est devenu peut-être  
Que par son exemple un Coquin.  
L'un vous aime, l'autre est un traître:

Mais soit mauvais ou bons, c'est un point constaté,  
Qu'entr'eux en pleine liberté  
Ils vont jasant sur notre compte,  
Et trop souvent à-notre-honte  
Disent trop-bien la vérité.

*Abigail autem uxori Nabal nuntiavit unum de pueris suis dicens: Ecce David  
misit nuntios de deserto, ut benedicerent Domino nostro: et aversatus est eos...  
Recogita quid facias; quoniam completa est malitia adversum virum tuum...  
et ipse est filius Belial, ita ut nemo possit ei loqui. 1 Reg. (Sam.) xxv, 14-17.*



LE MONSTRE.

*Ufu peritus hariolo velocior  
Vulgo esse fertur : caussa sed non dicitur :  
Nolescet quae nunc primum fabella mea.  
Habenti cuidam pecora pepererunt oves  
Agnos humano capite. Monstro exterritus,  
Ad consulendos currit moerens hariolos.  
Hic pertinere ad domini respondet caput  
Et avertendum victima periculum.  
Ille autem affirmat conjugem esse adulteram,  
Et insiti-vos significari liberos :  
Sed expiari posse majori hostia.  
Quid multa ? variis dissident sententiis ;  
Hominisque curam cura majore aggravant.  
Aesopus ibi stans, naris emunctae senex,  
Natura nunquam verba cui potuit dare :  
Si procurare vis ostentum, Rustice,  
Uxores, inquit, da tuis pastoribus. Phaed. iii. 3.*

. . . . ὁ πλείστον νῦν ἔχων, Μάντις τ' ἀριστός ἐστι συμβουλός δ' ἄμα.

. . . . qui valet prudentia, Is vero est vates et consultor optimus.  
Vid. Stobaeus Grot. Flor. tit. iii. & conf. Davisius, ad Cic. de Divin. ii. 5,

*MIEUX*-vaut pour montrer le chemin  
Jeune routier que vieux devin :

Ce mot, Proverbe ou non, pour ma Fable doit l'être :  
J'en fais l'équivalent du Proverbe Latin

Dont Phèdre jadis fit conoître

L'origine au peuple Romain,

Par le Conte épineux qu'avoit-peur de traduire

Le bon Monsieur de Saint-Aubin,

Et qu'ici toutefois je voulois reproduire.

Préons courage ! un tour de main,

Come on dit, fait passer les choses :

Et quelques épines, enfin,

Donnent un nouveau prix aux roses.

Sans nul préparatif un Monstre trop-vilain

Dans l'histoire de Phèdre à vos yeux se présente :

Ecartons ces horreurs. J'ai trouvé sous mes pas,

D'un Monstre né-coifé l'horreur moins déplaisante :

Car si ma Muse ne ment pas,

Un faux Monstre, pour-cause introduit dans la Fable,

En désigne un réel qu'on appeloit tout-bas,

Dans quelque Maison respectable,

*Le Garçon né*

*Capuchonné.*

C'est jusques-là (je pense) un Monstre assez aimable ?

Qu'il fût pourtant bien-beau, ce seroit grand-hazard :

Et pour dire la chose en homme véritable,

Il avoit ses défauts . . . . ça jaserie-à-part

Dites-nous, qu'avoit-il de si désagréable ?

Attendez !

Attendez ! je voulois vous le dire avec art :  
 Mais le puis-je ! Il avoit — sous un gros Nez camard —  
 Un bec — à cul-de-poule étrangement semblable,  
 Et du poil au menton come un petit Vieillard :  
 Le dos rond, le sein creux, le col tors, l'œil paillard ...  
 Tout enfin d'un grotesque à l'excès déplorable.

Aussi le Père inconsolable  
 Ala-t-il sans-diner consulter des Voisins  
 Qui pouvoient en-secret partager son angoisse ;  
 Et bientôt avec eux, par l'avis des plus fins,  
 Assembla sous son toit un Conseil de Devins :  
 Personagés sacrés, tous Pasteurs de paroisse,  
 Et Pasteurs, qui-plus-est, tenus-d'être des Saints  
 Voués au célibat comme des Capucins.

Puis levant à leurs yeux certaines couvertures  
 Qui déroboient le Monstre aux regards indiscrets,  
*Voilà le fruit, dit-il, ou plutôt les ordures,*  
*D'un malheureux Hymen, que j'aimai, que je bais :*  
*Vous par vos chastes vœux à l'abri des souillures*

*Que par ses magiques secrets*

*L'Hymen lui-même imprime aux Ames les plus pures !*  
*Vous dont les chastes Cœurs, sous vos saintes vêtures,*  
*Sont les vivans Dépôts des Decrets éternels !*  
*Vous, nos Cierges sacrés, dont les lumières sûres*  
*Doivent guider les pas des profanes Mortels*  
*Dans les routes les plus obscures !*

*Au nom de vos saints vœux, Ministres des Autels !*

*Au nom de vos saintes Couronnes,*  
 [C'étoient de certains bonichons  
 Només aussi des Capuchons]

*Au nom de mon amour pour vos saintes personnes,*  
*Au nom des tristes pleurs que répandent mes yeux,*  
*Déclarez-moi sans-fard la volonté des Dieux !*  
*Eux seuls sont les auteurs du funeste miracle*  
*Dont j'offre à vos regards le lugubre spectacle.*

Du saint Collège alors le Membre le plus vieux,  
 Fixant de l'œil un des saints hommes ;

Nous n'avons-pas besoin de consulter les Cieux,

Lui dit-il : à l'âge où nous sommes,  
 Nous devons voir le vrai, vous et moi, d'un-coup-d'œil.  
 Puis d'un trouble regard, mi-bénin, mi-sévère,  
 Observant le bon-homme acablé de son deuil,  
 Ton bisayeul, dit-il, ô misérable Père,

*Dona dans un fatal écueil :*

*Aux sacrés Capuchons qu'il faut que tout révère,*  
*Il faisoit tous-les-jours le plus mauvais accueil :*  
*Et les Dieux le souffroient ! aujourd'hui leur colère*  
*Par toi veut expier son sacrilège orgueil.*

*Mais nous j'avons les sacrifices*

*Qu'ils exigent en pareil cas :*

Nous pouvons, si tu veux, te les rendre propices,  
 Et prévenir de scandaleux éclats,

Obtenir en-un-mot, par un nouveau prodige,  
 Qu'un beau garçon succède au Monstre qui t'affige.  
 A ces autres Messieurs du-reste il est permis

*De dire à-leur-tour leurs avis.*

Un d'entr'eux à ces mots, touffe ; crache ; se mouche ;  
 Semble pour-quelque-tems interdit et perplex ;  
 Puis soudain vers le Monstre alongeant son index,  
*Ce Capuchon* (dit-il, d'un ton sec, d'un air louche)  
*N'est point un Capuchon. C'est le bonet-de-nuit*  
*Du Soldat éfronté dont un-jour nous te dimes*  
*Que ta Lucrèce et toi vous fésiez trop de bruit :*  
*Et le Ciel ofensé fait éclater ces crimes*  
*Pour te punir des tiens . . . si certaines victimes*  
*D'un ordre singulier, mais réservé pour nous,*  
*N'apaisent dès ce soir le céleste courroux,*  
*Qui suspend le moment de te réduire en poudre . . .*  
 Le bon-Dévo't, frappé comme d'un coup de foudre,  
 'A ces barbares sons, tombe sur ses genoux.

*Oh ! funestes inquiétudes !*

*O Sort ! ô Monstre ! ô jour fatal !*

*O fatales incertitudes !*

*Remèdes désolans, plus cruels que le mal ! . . .*  
*Excusez, justes Dieux ! les jugemens sinistres*  
*Des cœurs que tant de maux ont rendu forcenés :*  
*Sommes-nous vos jouets, (nous par qui vous régniez,)*

*Ou les jouets de vos Ministres ?*

*Ah ! levez mes soupçons, ou me les pardonnez !*  
 Un jeune-homme étoit-là, conu par la sagesse  
 Dont ses propos toujours étoient assaisonnés ;  
 Un des Voisins lui dit : *Allons ; que la Jeunesse*  
*Dans cette extrémité vienne à notre secours ;*  
*Je veux que vous parliez.* 'A ces mots le jeune-homme  
 Rougit ; fourit un-peu ; puis leur tint ce discours.  
 " Je suis jeune, il-est-vrai. Le coup qui vous assomme  
 " Doit m'étourdir au moins. Je n'ai vu de-mes-jours  
 " Telle Scène : Et le peu que je sai par l'Histoire  
 " Ne m'offre rien d'égal à tout ce trouble-ci.  
 " Mais pourtant, attendons : Si j'ai bonne mémoire,  
 " Je me rapelle un trait qui peut venir ici.

*" UN Chevreau s'arvisa de naître*

*" Si ressemblant de face à certain Pastoureau,*

*" Que ce fut grand' rumeur dans le séjour champêtre*

*" Témoin du prodige nouveau :*

*" Et les Devins ouïs, mal-entendus peut-être,*

*" Désespéroient tout ce pauvre Hameau.*

*" C'étoit au tems d'Esôpe, et dans son voisinage :*

*" A-son-tour consulté par les Coqs du vilage,*

*" L'histoire dit, qu'à ce propos,*

*" Bien-qu'il fût encor-jeune il risqua certains mots*

*" Qui valaient pour-le-moins un Oracle Delphique.*

*" Or en fasse qui veut, la glose allégorique :*

*" En Latin tout-simple rendus*

*" Tout-simplement je les aplique :*

*" PASTORES DANDI SUNT VESTRIS UXORIBUS.*

*" Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous à rire ?*

*" La langue par-hazard m'auroit-elle fourché ?*

*" Ma mémoire en-tout-cas, Messieurs, n'a point bronché,*

*" J'y*



- " J'y tiens l'Oracle ferme, et je puis le redire :  
 " *Uxores dandæ sunt vestris Pastoribus.*  
 " En-vérité, Messieurs, cela devoit suffire :  
 " Pour mon histoire au moins : car j'avoue au-surplus,  
 " Que pour bien-terminer cette vilaine affaire  
 " Moi-même j'y voudrois un-peu-plus de façon.  
 " Je goûte assez l'avis du vénérable Père  
 " Qui nous offre son beau garçon :  
 " Et qui (j'en suis bien-sur) fait de quelle manière  
 " L'autre doit être à-tems pour toujours bien-caché :  
 " Mais Messieurs ! s'il faut du mystère,  
 " Un Monstre fût-il un péché  
 " Pourquoi l'éclat des sacrifices ?  
 " Quand les moyens prescrits ne sont pas de saison,  
 " Il-est-d'autres moyens d'avoir les Dieux propices,  
 " Et les Dieux entendent raison.  
 " Imitons, Messieurs, leur exemple :  
 " Et qu'ainsi, le Monstre emporté,  
 " L'échange des Poupons dûment exécuté,  
 " Cette Maison devienne un Temple ;  
 " Où nous honorerons les Dieux et leurs bienfaits  
 " Par des plaisirs pleins d'innocence,  
 " Au milieu d'un festin dont je veux à-mes-frais  
 " Régler moi-même l'ordonnance."

Qui n'eût cédé ? D'une telle éloquence  
 Chacun goûta d'abord les séduisans attraits :  
 L'affaire du Soldat, si mal imaginée,  
 Bientôt à la faveur d'un petit-tour poli

En badinage fut tournée :

Et tout soupçon fut aboli.

Qui pouvoit alarmer le paisible Hyménée :  
 La Mère mise au fait sans un trop-long détour  
 Prit le tout (dit l'Histoire) en personne bien-née :  
 Et jamais en-un-mot, si lugubre journée,

Ne vit ainsi la gaité de-retour :

Ne fut si-tôt ni si-bien terminée.

Le soir joyeux dura jusqu'à l'aube du jour ;

Et l'on dit, que les Devins-même,

Oubliant tous leurs airs ombrageux et jaloux,

A la santé d'Esopé y burent quelques coups ;

Tandis qu'en l'honneur d'un Système

Qu'ils regardoient alors d'un œil un-peu plus doux,

Les autres, transportés d'une allégresse extrême,

Chantoient galamment en-chorus,

UXORES DANDÆ SUNT NOSTRIS PASTORIBUS.

---

PIUS II. . . *Sententias in proverbii modum reliquit multas : quarum partem aliquam, quod ad institutionem humanæ vitæ pertinere visæ sunt, subjungere institui. Divinam naturam credendo melius quam disputando intelligi ac comprehendendi posse dicebat. . . Christianam fidem, si miraculis non esset approbata, honestate sua recipi debuisse. . . Sanctas esse leges quæ vaganti frenâ licentiæ imponunt. . . Sacerdotibus magna ratione sublatis nuptias, majori restituendas videri.* PLATINA de vit. Pontif. p. 321, 330, & 331. Edit. Colon. 1568.

---



LE CONSEIL MIS A LA RAISON  
PAR UN BADINAGE.

Ego vero — *tergi-versationem istam probo.* Cic. Att. x. 6. al. 7.

DANS un Conseil de jeunes gens,  
Tous amis familiers, tous d'un cœur fort-honête :  
Tous sages enfin, si le Temps  
Leur eût pu-mettre à tous plus de plomb dans la tête ;  
Le Président tout-seul maintenoit sagement,  
Que pour certaine affaire, importante et scabreuse,  
Il faloit employer certain tempérament :  
Tous les autres disoient, *L'affaire est sérieuse :*  
*Ou brusquons l'aventure et tombons noblement,*  
*Ou sachons en-silence attendre un changement*  
*Qui la rende moins périlleuse.*  
En-vain raisonna-t-il : Tous fermes, résolus,  
Crioient, *Il-faut finir* ; et nul n'écoutoit-plus.  
Ce qu'il fit à-la-fin, les mit en train de rire ;  
Et ce qui valoit mieux, les mit à la raison.  
Semblables cas ne s'offrent à-fois,  
C'est-la-peine de les écrire.  
Mes amis, leur dit-il, nous rions quelquefois :  
Voulez-vous me permettre un léger badinage ?  
Le jeu fini, nous remètrons aux voix :  
Et plus flexible alors si je n'ai l'avantage,  
Dumoins en vous cédant je vous paroîtrai-sage.  
A-pieds-joints, et bien-droit, serrez-bien vos genoux :  
Et sans qu'aucun effort les plie ou les desserre,  
Alongeant à-la-fois vos deux bras devant vous ;  
Portez (en vous courbant) vos deux mains jusqu'à terre  
Pour y saisir les bouts de vos pieds toujours-joints :  
Puis sans vous déranger sur aucun de ces points,  
Sautiez, si vous pouvez, quand je vous ferai signe,  
Par dessus-une simple ligne,  
Telle qu'un entre-deux des ais de ce plancher.  
Tous ici jeunes-gens, souples, dispos, agiles,  
Je n'imagine rien qui vous puisse empêcher  
D'essayer sur-le-champ, si vos muscles dociles  
Se prêteront au jeu dont je viens d'ébaucher  
Les règles un-peu difficiles. . .  
Tous firent, à-l'essai, des efforts inutiles ;  
Et quelques-uns aloient tout-de-bon se fâcher ;  
Quand lui-même, d'un air un-peu louche et gaucher  
Qui les fesoit rire-d'avance,  
S'ajuste pour l'expérience ;  
Mais un-moment après, bien-dispos, sans broncher,  
Franchit sa ligne avec aisance. . .  
*Bon ! vous sautez à-reculons,*  
Lui crièrent-ils tous de toute leur puissance,

*Et vous aviez vraiment la ligne à vos talons !*

*Je vous gage ces vingt doublons,  
Dit un d'eux, que la chose est ainsi plus facile . . . .  
Tenez . . . Voilà-t-il pas de quoi faire l'habile ?*

*Messieurs, répondit-il, parlons,  
Parlons sans nous mettre en colère,  
Ce jeu contient peut-être un avis salutaire —  
Pour tous ces gens-de-bien (parfois un-peu brouillons)  
Qui sous ombre d'aller tout-droit en toute affaire  
Font pis que n'eussent fait les détours les plus longs.*

*Je ne vous dis point, Cabalons :  
L'artifice est un crime ainsi-qu'une misère :  
Mais un peu d'art souvent nous devient nécessaire.  
Dans le chemin qui mène au but où nous alons,  
Une difficulté peut-être au-fonds légère  
Nous semble désolante, et nous nous désolons :  
L'un n'y voit nul remède ; et l'autre plus-colère  
En voit un qui n'est rien sans un coup téméraire  
Qui risque (comme on dit) d'iriter les Frélons :  
Tandis-que pour gagner le point que nous voulons,  
Tout-simplement peut-être il s'agiroit de faire  
Un pas ou deux à-reculons.*

*Γίνεσθε ἢν φρόνιμοι ὡς οἱ ὄφεις, καὶ ἀνέριστοι ὡς αἱ περὶσσεραί. Ματθ. Ι'. 15'.  
Irritabis crabrones — tace. Plaut. Amph. II. 2. γ. 75.*

## 25

## LE CHIFFRE 9, ET LE ZÉRO.

*Ὡς μέγα τὸ μικρὸν ἴστω, ἢν καιρῷ δοδῶν.  
Ἀπαντα καιρῷ χάριν ἔχει τετυγμένα.  
Poët. min. Graec. p. m. 515. K. 1, & 11.*

**U**N Zéro des mieux faits, mais uni come un œuf,  
Se voyoit insulté par un superbe Neuf,  
Vain du prix que lui donne un ornement notable ;  
Fier de sa queue enfin, tel qu'on voit dans la fable  
Un Renard fanfaron, de la sienne orgueilleux,  
Vis-à-vis du Magot faire le sourcilleux.  
Seigneur ! (dit le Zéro) que votre Seigneurie  
Retranche, s'il lui plaît, ces airs de vanterie :  
Une queue, il-est-vrai, vous fait un triple Trois,  
Et moi je suis un rien : Songez-y toutefois :  
Mon aide à vos pareils est assez importante,  
Et vous pouvez par moi devenir un Nonante.  
Ce Chiffre parloit bien, l'autre fut bien repris.  
Quand il est à sa place un Rien même a son prix.

*Parvum parva decent : et inest sua gratia parvis.  
Partim ex Hor. I. Epist. 7. γ. 44.*

CLIMÈNE.

*Non quasvis castam cupiunt quae ducere vitam  
Fas canere, Aeternum fit mihi virginitas.  
Tū dīva, partim ex Tibullo, ii. 5. v. 64.*

A Couroner sa flamme un tendre et sage Amant  
Ne pouvoit engager l'orgueilleuse Climène ;  
Je n'ai jamais aimé, lui disoit l'Inhumaine,  
Je n'aimerai jamais, j'en ai fait un serment :

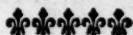
Ma seule Liberté m'est chère,  
Je hais l'Hymen et les Amours :  
De l'humble ambition de plaire  
Mon cœur est libre pour toujours :  
Ma seule Liberté m'est chère,  
Je hais l'Hymen et les Amours.

Son Amant, las enfin de la folle sagesse  
Qu'une Ingrate opôse à ses feux,  
Brise d'indignes fers, et porte ailleurs ses vœux.  
Olinde lui rendit tendresse pour tendresse,  
L'Hymen de leur amour serra les tendres nœuds,  
Et jamais on ne vit deux Amans plus heureux.

L'Hymen les couronne  
Des dons les plus doux :  
L'Amour assaisonne  
Les biens que leur donne  
Le Dieu des Epoux.  
L'Hymen autorise  
Leurs tendres desirs :  
L'Amour les atise,  
Sa flamme éternise  
Leurs tendres plaisirs.

Climène en rit d'abord. Bientôt la pâle Envie,  
La Honte, les Regrets, les Fureurs ont leur tour :  
Et la Cruelle enfin vient de perdre la vie  
Victime des tourmens d'un malheureux amour.

D'une vertu fière et sauvage,  
Belles, fuyez le triste écueil :  
Immoler l'Amour à l'Orgueil  
Ne fut jamais de bon présage.  
Quand l'Amour n'est pas de saison,  
La Raison veut un sacrifice,  
Mais les vœux d'un vain caprice  
Ne sont pas ceux de la Raison.



*Quae Delphis insaniunt, nubere nesciunt.  
Tertull. ad Uxorem, i. 6.*

LES AMOURS  
D'IRIS ET DE SON MIROIR.



*Amore tacta speculi inventi cochlea  
Fulgentis orbem scandens, coepit lingere,  
Nil illi melius contulisse se putans,  
Quam si splendorem commacularet sordibus.  
Ut inquinatum vidit speculum finius,  
Qui se calcari talibus permiserit,  
Meretur, inquit, tale dedecus pati.  
Haec illis est fabella scripta feminis,  
Ineptis quae se jungunt et stultis viris.*

Phaedri Burmanniani

Appendix :

Fab. 8.



**A**VEC un beau Miroir, posé sur sa Toilette,  
Souvent la jeune Iris s'entretenoit seulette.  
Le Miroir lui disoit : *Que tes yeux sont charmans !  
Que tes naissans attraits vont te faire d'Amans !*  
Iris lui répondoit : *O Miroir adorable !  
Combien ta glace est belle, et ton langage aimable !  
Eût-on cru que l'absence à de telles amours  
Devoit être fatale ? Absente pour deux jours,  
Pour deux jours seulement, du beau Miroir qu'elle aime,  
Iris trouve au retour qu'il n'étoit plus le même :  
Ah que vois-je ! o mon Cher, quel accueil tu me fais !  
Hélas ! répondit-il, je ne mentis jamais :  
J'ai souffert les amours d'une infame Limace,  
Ses baisers ont terni tout l'éclat de ma glace ;  
Le Ciel vous garde, Iris, de ceux d'un Limaçon,  
Et puisse mon malheur vous servir de leçon !*



"Εἰ δὲ καὶ ἄλλο ἀγχαρον φίλημα, πλῆρες ἰῶ, ἀλυσίην ὑποκρινόμενον. ἢ  
ἐκ ἴσε ὅτι καὶ τὰ φαλάγγια, προσπατόμενα μόνον τῷ σώματι, ὀδύνας ἰσι-  
τριβεῖ τῆς ἀνθρώπου; Φιλήματα δὲ πολλὰς ἐνέχουσιν ἰδὼ ἀπολασίας. Εἴ  
autem aliud quoque osculum incestum, veneno plenum, sanitatem simulans.  
An nescitis quod etiam Phalangia, si ore tantum tangerent, graves dolores  
hominibus afferunt? Oscula autem impudicitiae saepe virus immittunt.  
Clem. Alex. Paedag. lib. 3. cap. xi. sub finem.



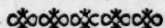


## LA CHAUVE-SOURIS.

*Bellum gerebant volucres cum quadrupedibus,  
Et vincebantur versa victores vice.  
At vespertilio, dubios eventus timens,  
Ad illos semper, quos superasse viderat,  
Se conferebat. In pacem cum pristinam  
Redissent, fraus utrique generi adparuit.  
Damnatus ergo tam pudendo crimine,  
Lucem fugiens, atris posthac condidit  
Se tenebris, solus noctibus semper volans.  
Qui se duabus venditabit partibus,  
Utrisque ingratus vitam deget turpiter.*  
Phaedr. Burm. App. f. 18.

**L**E Peuple Quadrupède, et la Gent Volatile,  
Furent jadis en guerre, et vainqueurs tour-à-tour.  
Mais la Chauve-souris, sans-doute bien-habile,  
Observoit les combats du haut de quelque Tour.  
Et-puis masquant de Zèle un cœur-faux qui se moque-  
De tout le bruit que cause ou la haine ou l'amour ;  
Souvent, à-la-faveur de sa forme équivoque,  
La fourbe aux deux partis aloit faire sa cour ;  
Atentive surtout à se mettre de fête,  
I.e soir d'un grand combat, chez les Vainqueurs du jour.  
L'on sentit à-la-fin que l'on étoit trop-bête,  
De se détruire ainsi pour de sots intérêts :  
L'on parla de s'entendre, et l'on signa la Paix.  
Mais que devint alors l'équivoque Donzelle ?  
L'emblème permanent de plus d'un Cœur femelle,  
Que sa finesse a de même séduit.

Tout le manège de la Belle  
Aisément se découvre, et l'opprobre la suit.  
Elle craint du Soleil la lumière importune,  
Elle habite le-jour quelque sombre réduit :  
Et Grifette honteuse en attendant la brune,  
Elle n'est désormais qu'un pauvre Oiseau de nuit,  
Qui va le-soir chercher fortune.  
Ce reste de Pudeur est un pauvre milieu :  
Mais mainte Prude le contrôle  
Dont la Vertu peut-être est encor bien-plus-drôle :  
Qui va flotant toujours entre le Diable et Dieu :  
Qui les trompe ou les sert tous-deux à tour de rôle,  
Et qui sans rougir d'un tel rôle,  
Ose bien en-plein-jour se produire en tout lieu.



*Hae saltem occultis in locis prostant, in ipso vos foro.*  
Parod. Plaut. Curc. iv. 2. v. 21.

## JUNON.

*Uxores mundas vultis qui, nec queribundas,  
Haec facite utque legant, et bene percipiant.  
O dīna, in Scholiis ad Iliad. ξ. ψ. 158-351.*

**J**UNON depuis long-tems aux yeux de son Epoux  
N'avoit plus d'atraits, plus de charmes,  
Et pour l'ingrat aussi ne sentoit rien de doux :  
Ou ne conoissoit plus l'amour que par les larmes,  
Par les dépit, par les sombres alarmes,  
D'un cœur moins tendre que jaloux.  
*Traître Hymen ! où sont tes promesses ?  
Est-ce à ce prix que tu me tiens ?  
Toi qui devois dans tes liens  
Fixer l'amour par tes caresses :  
Traître Hymen ! où sont tes promesses ?  
Est-ce à ce prix que tu me tiens ?*  
Tel étoit de Junon l'inutile murmure,  
Quand de la Reine des Amours  
Elle vint emprunter la magique Ceinture ;  
Et vit avec transport de quel puissant secours  
Étoit sa nouvelle parure  
Au prix de ses autres atours.  
*Les Amours, les Graces, Leur troupe légère  
Les Jeux et les Ris, La prend pour Cypris,  
Voloient sur ses traces, Qui veut encor-plaire  
Charmés et surpris. Aux yeux de Pâris.*  
Jupiter enchanté de voir Junon si belle,  
Par de tendres regards, par de tendres soupirs,  
Rappeler doucement de tendres souvenirs,  
Sentit quelque regret d'être Epoux infidèle :  
Et bientôt tous-les-deux, à d'amoureux loisirs  
Consacrant la journée,  
Célèbrent en Amans un nouvel Hyménée :  
Heureux, si la Déesse après ces doux plaisirs,  
Au vrai rôle d'Amante un-peu-moins étrangère,  
N'eût pas, même en dépit des renaissans desirs,  
Trahi pour d'autres soins l'aimable soin de plaire.  
*De vos Epoux, même inconstans,  
Epouses, montrez vous Amantes :  
Vos graces douces et touchantes  
Ramèneront leurs feux errans.  
Mais en Amantes véritables,  
Mieux que Junon soignez ces feux.  
Si vous étiez toujours aimables,  
Nous serions toujours amoureux.*

*Ut ameris, amabilis esto. Ovid. Art. ii. ψ. 107.*

LE CATARRHE.

Ἰριδὸς φανὸν πρῶτον ἐστὶν ἀπαία γυνή.

Diversf. Ἰωμ. Γ'. ε'. γ. 36.

pag. m. 509. Poët. min. Gr.

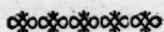
*Forma Dei munus : quid vana superbia formae ?*

*Ingenii dotes corporis adde bonis.*

Partim ex Ovidio.

Artis am. lib. ii. γ. 112.

& lib. iii. γ. 103.



**L**A jeune et belle Iris, qui moins par les leçons  
Que par l'exemple de sa Mère,

S'étoit acoutumée à certaines façons  
D'une femme qui songe à plaire ;  
De la Nature entr'autres dons

Avoit reçu des yeux . . . des yeux tels que Glycère,  
Célèbre par les siens, voudroit-bien les avoir,  
Et les semble chercher de miroir en miroir.  
Iris sur ses apas enviés des plus belles,  
Et sur le jeu divin de ses tendres prunelles,  
Fondoit le plus brillant espoir.

Quelque Duc enchanté, quelque Prince peut-être,  
Qui fait ? le Roi lui-même un-jour pourra conoître  
Quel est de ses regards le charme impérieux.  
Iris ne savoit pas que par un sort bizarre

Bientôt un malheureux Catarre  
Devoit tomber sur ces beaux yeux,  
Ravager ce beau teint tout de lis et de rose,  
Gâter ces traits si doux, si fins, si gracieux.  
Elle avoit par-bonheur un don plus précieux,  
Elle avoit de l'esprit : c'est avoir quelque-chose

Qui seul, forme encore un beau trait,  
Où quelquefois toute grace est enclose.  
Ton visage à-présent, belle Iris, est bien laid,  
(Disoit-elle elle-même en sa métamorphose)  
Et c'est pour tes beaux yeux, je pense, que fut fait  
L'Apologue du pot-au-lait.

L'homme propose et Dieu dispose,  
Il conoît mieux que nous nos propres intérêts ;  
Et tu lui dois de belles graces  
D'avoir enlevé tes attraits,

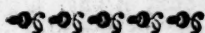
Avant que les Amours qui voloient sur tes traces  
Parvinssent à ce cœur trop en-butte à leurs traits.  
Le sage Alcimédon, son Amant seul-fidelle,  
A-son-tour lui parla d'un-ton nouveau pour elle.  
Assez longtems (dit-il) un Amant rebuté  
A gardé, pour vous plaire, un silence affecté ;  
Et vu dans vos apas, dignes d'une Immortelle,

L'excuse

L'excuse de votre fierté.  
 A-présent, belle Iris, que vous n'êtes plus belle,  
 Je vois en vous des traits d'une espèce nouvelle,  
 Que ma raison préfère à ceux de la beauté ;  
 Si par une autre nouveauté,  
 Vous pouvez vous résoudre à n'être plus cruelle.  
 Je ne vous offre point cet amour langoureux,  
 Cet amour à-transports qui fait les amoureux :  
 Il est une amitié pourtant qui lui ressemble :  
 Qui comme lui voudroit, que nos noms confondus,  
 Nous pussions, en repos, finir nos jours ensemble :  
 Qui comme lui craint un refus,  
 Et qui ne flotte pas sans quelque impatience  
 Dans ce douteux état de crainte et d'espérance.  
*Vous méritez (dit-elle) un plus tendre retour,*  
*Mais acceptez du moins ce que sans complaisance*  
*Je puis vous offrir dès ce jour ;*  
*C'est une reconnaissance . . .*  
*Que nous pouvons . . . je crois . . . confondre avec l'amour.*



L'Hymen qui couronna ces amours singulières,  
 Put-il être délicieux ?  
 Au beau-dire sententieux  
 De nos gens à mœurs cavalières,  
 Il n'en est point de tel sous la voûte des Cieux.  
 Mais peut-être qu'il est quelque-chose de mieux.  
 Et puis, c'est bien à vous à parler de délices !  
 Qui ne cherchez jamais hors du cercle des vices  
 Le comble de la joie offerte à nos desirs.  
 Il faut, pour en juger, connaître mieux les choses.  
 Assez, et trop peut-être, on connoît vos plaisirs ;  
 Mais ceux de la Vertu sont pour vous lettres-clofées.



*Perenne conjugium animus, baud corpus facit.*  
*Ex Senecae ac P. Syri Sententiis :*  
*nisi quod ibi pro baud legitur non.*

*Εἰ ὤς ἐστιν. εἰ δὲ μὴ, τί δι' καλῆς*  
*Γυναικὸς, εἰ μὴ τὰς φρένας χρεῖας ἔχῃ ;*  
*Si bene animata est, perplacet. Sin, quo mihi*  
*Formosa vultum, pectore intestabili ?*

*Ex Euripide*  
*Stob. Grotian. Tit. 72.*

*Prima fit in vobis morum tutela, puellae :*  
*Ingenio facies conciliante placet.*  
*Certus amor morum est : formam populabitur aetas,*  
*Et placitus rugis vultus aratus erit.*  
*Ovid. Medic. faciei, y. 43-46.*





## LA MORT DE SAPHO.

"Ερῶσα παύει λιμός· εἰ δὲ μὴ, χρόνος· Ἐὰν δὲ τέτοιοι μὴ δύνῃ χρῆσθαι, Ἐρώχος·  
*Cratus apud Laërt. 6 : 86. — Καὶ μαίνομαι, κ' ἔμαινομαι. Sapphus fragm.*

**L**A célèbre *Sappho* voyoit fuir bien-loin d'elle  
 Un Ingrat qu'elle aimoit ; ou même un Infidelle,  
 Qui par quelques feintes douceurs  
 Avoit de la Belle  
 Flaté les ardeurs.  
 Ovide en disoit d'avantage,  
 Mais ce fripon d'Ovide étoit un libertin,  
 Que son galand libertinage  
 Rendoit quelquefois bien-malin :  
 Et je crois que *Phaon* (c'étoit l'Amant volage)  
 Eût lui-même à l'objet de son cruel dédain  
 Rendu sur cet article un plus beau témoignage :  
*Sappho* dumoins étoit en repos là-dessus :  
 Et songeoit, en suivant l'objet de sa tendresse,  
 'A tirer de sa main quelque-chose de plus  
 Qu'un certificat de Sagesse.  
 Pour vaincre son vainqueur elle a couru les Mers,  
 Elle a versé d'amères larmes ;  
 Et fait des vers  
 Si pleins de charmes,  
 Que, tout aître Mortel auroit rendu les armes.  
 Le seul, hélas, qu'elle daigne chercher,  
 N'est pour ses tendres vœux qu'un Roc inexorable ;  
 Mais — *Je sais un aître Rocher*  
*Que nous fera plus favorable,*  
 Dit-elle : Et la voilà, qui d'un pas furieux  
 Va gagner le sommet du Rocher de Leucade,  
 Pour faire le faut périlleux  
 Qui guérit (disoit-on) les chagrins amoureux.  
 La pauvrete en étoit sans-doute bien-malade !  
 Mais pour son mal aussi le remède étoit bon !  
 Vous eûssiez en-comparaïson  
 Regardé come un jeu la marine estrapade ;  
 Car quand du Roc fameux, vous faisiez le plongeon,  
 C'étoit aumoins un grand coup de fortune,  
 Si par l'Empire de Neptune  
 Vous ne passiez bien-vîte à celui de Pluton :  
 Et ce fut-là, suivant la Légende comune,  
 Qu'après une sainte oraison  
*Sappho* de tous ses maux trouva la guérison :  
 Si tant est que la mort de tous maux nous délivre . . .  
 Mais alte-là ! c'est matière à Sermon ;  
 Et de quoi faire-un-livre  
 Sans monter même sur ce ton.  
 Avec de beaux talens on mérite de vivre,  
 (Dans leur usage aumoins si l'on tâche de suivre  
 Les bons avis de la Raïson) :

Et qui de nous ne conoit le beau don,  
 Par où Sapho brilla dans l'aimable exercice  
 Qu'estiment plus que tout les Enfans d'Apollon ?  
 Sans-doute elle eût fait mieux d'agir moins en novice,  
 Et d'aller-vivre en paix dans le sacré Valon,  
 Loin des vaines erreurs d'un amoureux caprice :  
 Ou d'aimer sagement quelqu'aûtre beau Garçon  
 Qui fût à ses vœux plus propice :  
 Mais vu la folle ardeur pour un ingrat Narcisse,  
 Malgré le beau talent je dirai sans façon,  
 Que Sapho se rendit justice.

Car franchement,  
 Quand on est assez-fou pour aimer tendrement  
 Un objet où l'on voit qu'il-est-fou de prétendre,  
 L'on n'est plus bon qu'à galamment  
 Se noyer ou se pendre.

*Ob l'horrible conseil ! vous dit le Beau Tircis*  
 Rampant Adorateur d'une vaine Marquise :  
 Elle en rit, et j'en ris.

Mais *l'horrible conseil* choque aussi *Miss Elise*,  
 A qui sans-cesse il-faut que son Papa redise,  
 Ne nous étourdi-plus de ton *charmant Marquis*.  
 Eh-bien, ma belle enfant, pour vous je m'adoucis.  
 Vivez ! car aussi-bien je déteste la rage  
 De ceux qui tout-de-bon donnent *l'horrible avis* ;  
 Vivez dis-je, vivez ! Mais foyez donc plus sage !  
 Et sans vous affoler d'un romanesque amour,  
 (A ma-fille, à mon-fils, je tiendrois ce langage,)  
 Si-bien de votre cœur placez le tendre hommage,  
 Que tout vous y promette un honête retour,  
 Modeste avant-coureur d'un heureux mariage.

Κρείσσον γὰρ ἐστὶ γαμῆσαι ἢ πυρᾶσθαι. 1 Cor. vii. ψ. 9.  
 Uritur infelix Dido. Virg. Aen. iv. ψ. 68.



LE'ANDRE.

*Fecit amore viam juvenis crudele per aequor,*  
*Praedurae morti fecit amore viam.* Anthol. Burm. I. 152.

**L**ÉANDRE qui toujours enchanté de son choix,  
 D'Abydos à Sestos, pour voir ce qu'il adore,  
 En secret à-nuit-closé a nâgé tant de fois,  
 Aloît de l'Hellepont braver les flots encore ;  
 Lorsque du sombre Ciel, témoin de ses exploits,  
 Soudain descend vers lui cette allârmante voix :  
*Amans, que votre ardeur engage*  
*Dans un passage aventureux,*  
*Tremblez qu'un-jour ce doux passage*  
*Ne soit pour vous un gouffre affreux.*

Craignez

*Craignez la fougue d'un courage  
Qu'animent cent succès divers :  
Tant de calme annonce un orage,  
Tant de succès quelque revers.*

Léandre sans murmure écouta la Sageffe ;  
Mais attendu d'Héro, mais guidé par l'Amour,  
Qui la torche à la main seconçoit sa tendresse,  
Déjà d'un bras nerveux sa bouillante Jeunesse  
Sillonne au-loin les champs du liquide séjour.  
La Nature en frémit. La nuit la plus profonde,  
Et l'ouragan plus fort, tendre Amour, que tes feux,  
L'enveloppent bientôt d'un voile ténébreux  
Qui lui cache à-la-fois le Ciel, la Terre, et l'Onde :  
Il n'a plus d'autre jour que le jour des éclairs  
Tour-à-tour épandus et perdus dans les airs.  
L'Air siffle, l'Eau mugit, et le Tonnerre gronde :  
Sa formidable voix, qui roule loin des mers,  
Semble dire : Volons, parcourons tout le Monde,  
Aux dépens de Léandre instruisons l'Univers.

*Doux desir de voir ce qu'on aime,  
Tu sers et tu perds les Amans !  
L'Amour par ses empressemens  
Doit-il donc se nuire à lui-même !  
Amour, déchire ton bandeau,  
Voi l'abyme où tu nous entraînes,  
Quand nous ne suivons dans tes chaînes  
D'autre guide que ton flambeau.*

Mille fois emporté vers les nuages sombres,  
Et replongé toujours vers l'Empire des Ombres ;  
Après mille efforts superflus,  
Léandre enfin succombe ; il soupire ; il n'est plus !

Exemple à-jamais mémorable,  
Qu'il faut, pour ces plaisirs où vole un sang fougueux,  
Attendre le tems favorable  
Où la Nature est d'accord avec eux.

*Le trop d'ardeur, l'impatience,  
La seule fougue des desirs,  
Bien plus souvent que l'on ne pense  
Fut le naufrage des plaisirs.  
Jeunes Amans, quand la Prudence,  
Vous déconseille de vous voir,  
Sachez un-peu souffrir l'absence ;  
Souvent pour vous c'est un devoir  
De borner votre pétulance  
Aux doux élans d'un tendre espoir.  
Le trop d'ardeur, l'impatience,  
La seule fougue des desirs,  
Bien plus souvent que l'on ne pense  
Prive l'amour de ses plaisirs.*

Quae quia nescirent, dira heu divortia vidi !  
Et sunt prudenter tamen haec cauteque docenda. 'O dñā.

Παρθένος Ἡρώ Λεωνόρος τε, Ἐρσολί περ ἰόντες, Εἰσι δὲ ἀθάνατοι τεύχεσσις ἔπιον.  
Demetrii Ducae [non Ducati] Cretenfis.

Pictoribus atque poetis Quidlibet audendi semper fuit aequa potestas. Hor. A. P.  
Καὶ συμμαρῆναι δ' ἵνα δῖ. Menander, ad mentem Bentleii, Emend. §. 128.

J' AI chanté ton amour, Léandre, et ton malheur :  
Pourrois-je aussi chanter ton Amante et ta gloire ?  
De ma Musette, Amour, je crains que la langueur  
Ne célèbre trop-mal ta plus belle victoire.

Souvent contre un destin jaloux  
Le Ciel favorisant tes armes,  
De deux Amans fit deux Epoux :  
Mais qu'il t'en a coûté de larmes,  
Lorsque leurs infidèles gouts  
Blessaient des nœuds si pleins de charmes !  
Je chante un couple plus heureux :  
Mille autres ont trompé tes vœux,  
Il n'a trompé que tes alarmes.

Héro, pour qui Léandre a souffert le trépas,  
Étoit digne des feux dont il brula pour elle !  
Au milieu de Sestos, où brilloient ses apas,  
De l'ardeur la plus pure elle étoit le modèle !

On dit, Bergers, qu'en vos hameaux  
Se trouvent les ardeurs parfaites :  
Il est ailleurs des feux plus beaux.  
Pour les chanter sur vos Musettes,  
Inventez des accords nouveaux  
Inconnus dans vos chansonnettes.  
On dit, Bergers, qu'en vos hameaux  
Se trouvent les ardeurs parfaites :  
Il est ailleurs des feux plus beaux.

Un Berger qui n'est plus, n'a bientôt plus-d'Amante :  
Léandre est plus heureux, la sienne est plus constante.  
Sous de perfides flots il venoit de périr,  
À-peine ses regards ont-ils pu découvrir  
Flotante au gré du vent sa dépouille mortelle,  
Que vers les mêmes flots on la voit acourir :

“ Chère Ombre, je te suis fidelle !  
“ La Mort nous sépara, la Mort va nous unir.”  
Elle dit : et témoins du transport qui l'entraîne,  
Les Dieux en sont touchés : Pallas l'en blâme à-peine :  
Thémis et Jupiter tremblent de l'en punir.

En faveur d'une cause aimable  
Les Dieux excusent des transports  
Dont leur clair-voyance équitable  
Connoît les innocens ressorts.  
Ils savent plaindre la faiblesse  
Qu'un pur excès d'amour produit ;  
Comme ils méprisent la sagesse  
Quand du seul vice elle est le fruit.



Vénus parla : mais Vénus-Uranie,  
 Celle de qui les Dieux respectent les autels,  
 Non celle qu'inventa la coupable manie  
 De quelques prophanes Mortels.  
 C'est moi qu'Héro (dit-elle) adora dans mon Temple,  
 C'est moi qui lui donai son Amant, son amour ;  
 Faudra-t-il . . . ah plutôt, par un illustre exemple,  
 Aprenons aux Mortels, qu'au céleste séjour,  
 Si Mars a ses Héros, j'ai les miens à-mon-tour.  
 Toute la Cour des Dieux l'écoute — la contemple —  
 Vous pressentiez, grands Dieux, l'Arêt de votre Cour.

*Souvent la Cour des Dieux pardonne,  
 Quand l'Homme injuste a condamné ;  
 Et quelquefois le Ciel couronne  
 Quand l'Homme à-peine eût pardonné.*

Ils souffrent que l'Epouse, à foi-même cruelle,  
 En cherchant son Epoux périsse dans les flots :  
 Mais admise en mourant dans leur troupe immortelle,  
 Elle y voit (quel objet ! quel spectacle pour elle !)  
 Elle y voit son Epoux mis au rang des Héros.  
 Ainsi que leur amour, leur gloire est éternelle ;  
 Et leurs sens sont ravis des concerts glorieux

Qu'à leur amour victorieux  
 Consacre un Ciel ami de tout amour fidelle.  
 Ah quand les Dieux ainsi sont épris d'un beau zèle,  
 Ne craignons pas, Mortels, d'être émules des Dieux :  
 Et si pour mes accens la matière est trop belle,  
 Sur d'autres tons plus hauts, par des sons plus joyeux,  
 Unissons les concerts de la Terre et des Cieux.

*Secondez, bruyante Trompette,  
 Apuyez, Hautbois et Tambour,  
 Les sons de ma faible Musette !  
 Pour mieux célébrer dans ce jour  
 Un exemple éclatant d'amour,  
 Secondez, bruyante Trompette,  
 Apuyez, Hautbois et Tambour,  
 Les sons de ma faible Musette !  
 Hélas ! on voit tant d'amoureux !  
 Mais où voit-on des cœurs si tendres ?  
 Il est peut-être des Léandres,  
 Mais il n'est plus d'Héro pour eux !  
 Secondez, bruyante Trompette,  
 Apuyez, Hautbois et Tambour,  
 Les sons de ma faible Musette !  
 Pour mieux célébrer dans ce jour  
 Un exemple éclatant d'amour,  
 Eclatez, bruyante Trompette !  
 Absorbez, Hautbois et Tambour,  
 Les sons de ma faible Musette !*

*Quo Musa tendis ? desine pervicax Referre sermones deorum.*

HOR. 3. Carm. iii. 70, 71.

*Ad extremum expectetis, et me meum dicendi ordinem servare patiamini.*

CIC. pro Cluentio, cap. 2.



LES POUS JUGES BONS 'A  
QUELQUE-CHOSE.

*Non feret magnum et liberum ingenium cum contumelia damnum. Verum ut ferat ille, ego [ut] meum damnum, [ut] meam contumeliam, vindicabo; sed non tanquam pro mea, hoc est gravius, irascar. Plin. Epist. vi. 8.*

*Te socii rodunt absentem dente canino,  
Defraudantque tuos iusta mercede labores.*

Mich. Hospitalius,  
in Epistola ad Vaccam Italum,  
sub finem, p. m. 335.

UN-JOUR à certain homme, Original joyeux,  
Un sien Valet, chez lui novice,  
Pensant lui rendre un bon office,  
Fourra les doigts dans ses cheveux.  
*Que fait-là ce coquin ? Monsieur, souffrez de-grace  
Que l'on vous ôte . . . Quoi ? . . . Ma-foi ce sont des pous . .  
Laisse les, ils sont à leur place,  
Et la tienne est ailleurs : aprens-même entre-nous  
(Si ta simplicité l'ignore)  
Pourquoi j'en tiens toujours un petit nombre franc :  
C'est que si, come on dit, ils ne vont qu'au bon sang,  
Ils prouvent qu'il m'en reste encore.*

Ce conte biscornu fut fait, à-mon-avis,  
Exprès pour vous, Cléanthe, et pour vos ennemis.  
Je le dis sans flater : Plus je vous examine  
Sans-cesse tourmenté par la troupe mutine  
De ces petits Messieurs si piquans, si têtus,  
Dont la grouillante race à vous mordre s'obstine ;  
Et moins pour vous j'en suis confus.  
Telles gens à mes yeux ne sont que la Vermine  
Faites pour constater les heureux attributs  
Du Mérite qui joint les talens aux vertus.

..... Ne forte pudori  
*Sit tibi Musa lyrae sollers. ....*  
Hor. A. P. v. 406.

## LA LICE COQUETTE.

Καλασχηματίζονται [γυναῖκες] θηρῶσαι τὰς, διὰ τὴν παίδων ἀφρόνων, περὶ μαρ-  
φὰς ἐπισημένους. CLEM. ALEX. Paedag. lib.iii. cap.ii. p.258. al.220.

J'ÉTOIS un-jour, fésant certain voyage,  
Faute-de-mieux, dans un Char de louage  
Bien-découvert, d'où mon œil parcourait,  
En liberté, tout ce que la Nature  
A droit, à gauche, en tout sens nous ofroit.  
C'est un plaisir : Et qui bien le peindroit,  
Feroit sans-doute une aimable peinture :  
Mais j'aimerois encor-mieux, je vous jure,  
Le bon-feseur qui pour moi vous feroit  
Tout-simplement, sans oisive parure,  
Le vrai tableau de tels aùtres objets,  
Que franchement ce-jour-là j'admirois  
Plus que beau Ciel, ou riante verdure ;  
Et dont je sens que d'une main peu sure,  
Je vais fort-mal vous rendre quelques traits.  
Le Phaéton de ma noble voiture,  
Soit par adresse ou par simple aventure,  
Depuis une heure atiroit sur ses pas  
Lice gaillarde et de belle encolure ;  
Lorsque de-loin remarquant ses apas,  
Un Épagneul d'agréable figure  
Voulut la voir de-plus-près, et la vit ;  
Et pour-le-coup à son Maître infidelle,  
Si loin de lui s'écarta pour la belle,  
Si bien courut, qu'à-la-fin se perdit :  
Ou fut dumoins bien-perdu pour son Maître :  
Car quant à lui, le cas étoit peut-être  
Moins décidé : Dans une aimable erreur  
Sans le sentir on se perd d'ordinaire :  
*L'Esprit alors est la dupe du cœur.*  
Mais ce n'est-là le meilleur de l'affaire.  
Ce qui le-plus m'y parut excellent,  
Ce fut de voir que le jeune Galant  
N'aloit si loin que pour une Comère  
Vaine, volage, et méchante au-surplus  
Comme un Démon. C'étoient minauderies,  
Rengorgemens, gromelage confus,  
Tours et retours, sauts et bonds, fingeries,  
Et-puis le jeu des attirans refus,  
Quand sur la foi d'une humeur si gaillarde,  
Le beau Mignon de-trop-près se hazarde :  
Ou même encor (s'il est un-peu lutin)  
Faveur légère acordée au poupin  
D'un air distrait, et comme par-mégarde :  
Puis sans merci, sans cause, et tout-soudain,  
Bons coups de dent, donés d'un air mutin  
Que soutenoit mine fière et hagarde :  
Si-que parfois, au-milieu de ce train,

Las de souffrir des façons rebutantes,  
 Le col panché, les oreilles pendantes,  
 L'humble Espagnol s'en-aloit tout-chagrin :  
 Mais à quoi bon ces retraites prudentes ?  
 Trop-bien féru, l'amoureux Pélerin  
 En-tapinois revenoit à-la-fin,  
 Vrai chien-couchant — et machoires mordantes  
 Trouvoit encor, ou sang-froid plus hautain :  
 Prude mépris, dédaigneuse indolence :  
 Ou qui pis est, galants airs d'acointance  
 Avec un tiers qu'on acoste en-chemin :  
 Ou tout-au-plus, pour prix de sa constance,  
 De-tems-en-tems un accueil plus bénin ;  
 Quelque gambade, ou telle aûtre semblance  
 De bon acord sans dol ou mal-engin :  
 Tout en-un-mot cè qui peut du beau Sire  
 Flater l'ardeur, doucement l'iriter :  
 Et par-là-même agraver son martyre.  
 Le train duroit, quand Phœbus se retire :  
 Dans une auberge il faloit s'arêter,  
 Nous y voila. La Pélerine au gîte  
 Nous a suivis : le Pélerin bien-vîte  
 La suit de-même. Il n'a fait que troter,  
 Moitié du jour, sans repaître et sans boire ;  
 Plus que jamais tendrement amoureux  
 Il va bientôt en Amant songe-creux  
 Passer la nuit. Abregeons son histoire.  
 Morphée en-vain prodigua ses pavots :  
 Le pauvre Amant, même au sein du repos,  
 Se tourmentoît ; mais sembloit faire gloire  
 De respecter le tranquille sommeil  
 Que savouroit à longs traits sa tigresse :  
 Grommeloit bas, autant que sa tristesse  
 Le permètoit : et le tems du reveil  
 Venoit trop-tard au gré de sa tendresse.  
 Sa voix sembloit supplier le Soleil  
 D'être moins-lent. Et sa lumière à-peine  
 Vient terminer mon nocturne séjour,  
 Que tout le jeu de la galante Scène  
 Recommençant, pour durer tout-le-jour ;  
 A-fraix-nouveaux sur les pas de sa Reine  
 Le tendre Amant brigue un tendre retour,  
 Plein d'une ardeur vive ensemble et discrète ;  
 Bien-que toujours moins tendre et plus coquette,  
 Elle amusât et brusquât tour-à-tour  
 Les vœux constans de son timide amour.  
 Mon Voiturier, qui m'avoit vu sourire,  
 Sourit aussi ; puis s'adressant à moi,  
*J'entends, dit-il, ce que vous voulez dire,*  
*C'est un grand sot que ce Chien, par-ma-foi :*  
*Les Animaux, dans le siècle où nous sommes,*  
*Se mêlent d'être aussi fous que les hommes.*

*Similiter spirant omnia, et nihil habet homo jumento amplius. Eccl. iii. 19.*





ATALANTE.

*Forſitan andieris, aliquam certamine curſus  
Veloces ſuperaffe viros, non fabula rumor  
Ille fuit : ſuperabat enim. Nec fabula tantum  
Sunt quae praeterea ſuper hac cecinere Poëtae.*

Partim ex OVIDIO, Met. x.

*Sed quod attinet ad fabulam, quae his verſibus . . . tangitur ; ſciendum  
eſt, in ea tradenda non ſatis concordare ac concinere inter ſe, aut poëtas,  
aut poëtarum interpretes. Muretus in Propert. I. 7. 9.*

*Sunt tamen inter ſe communia ſacra poëtis  
Di-verſum quamvis quiſque ſequamur iter.*

OVID. ex Ponto, ii. 10. 7. 17.

**P**OUR captiver la farouche Atalante

L'Amour tendoit en-vain ſes plus aimables rets.  
Sans la Courſe, où toujours elle étoit triomphante,  
Elle eût ſemblé n'aimer que l'ombre des forets.  
L'Inhumaine au-milieu d'une Fête brillante,  
Où des Jeux de la Lice on a fait les aprets,  
Ne peut voir ſans colère une troupe galante

D'Adorateurs de ſes attraits :

Tout-à-coup, à l'abri d'une Feinte impoſante,  
Elle ſ'arme contr'eux de céleſtes Décrets :  
Les Dieux l'ont déclaré, SON SORT NE LUI PRÉSENTE,  
DANS LE SACRÉ LIEN, QUE D'ÉTERNELS REGRETS. . .

*Amans ! que n'êtes-vous crédules,  
Quand on ſe joue ainſi de vous ?  
Les faux-fuyans, les faux ſcrupules  
Sont bons pour amuſer des fous.  
Amans ! que n'êtes-vous crédules,  
Quand on ſe joue ainſi de vous ?*

La Nympe aux plus mutins deſtinoit un ſuplice,  
Plus digne encor d'exciter leur-mépris.

La Courſe eſt mon talent, j'en veux être le prix,  
Leur dit-elle, venez, entrons-tous dans la lice :  
Et ſi quelqu'un de vous y devance mes pas,  
Je conſens que l'Hymen dès-demain nous uniſſe :

Mais — de ceux, qui ne vaincront pas,  
Conſentez qu'Atalante exige le trépas. . .

*Quand une Maitreſſe bizarre  
Prétend d'une épreuve barbare  
Faire dépendre un doux retour,  
Faut-il qu'un-moment on balance  
De venger par l'indifférence  
L'aſront qu'elle fait à l'Amour !*

Enivrés d'un eſpoir lâchement téméraire,  
Aucun d'eux n'a frémi d'un combat inhumain :  
Le Peuple qui les voit de-dehors la barière,  
A ſeul prévu la ſuite et tremblé pour la fin.  
Ils courroient ; elle vole, et rit de leur deſtin ;

H

Hippomène

Hippomène est le seul qui manque à sa victoire ;  
 Et lui-même déjà ne soutient cette gloire  
 Qu'à l'aide d'une ruse et d'un secours divin.  
 Il étoit préparé : Coup-sur-coup de sa main  
 Partent des pommes d'or, qui devant sa Cruelle  
 Roulent en avançant vers les bords du chemin.  
 Ruse et dons de Vénus ; ruse et dons dignes d'elle !

*Quand on sait faire habilement  
 Rouler l'or devant ce qu'on aime,  
 Souvent la Sagesse elle-même  
 Prend le change bien-aisément !*

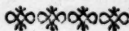
L'or semé sur les pas de la fière Amazone  
 Déjà de ses beaux yeux attire les regards :  
 Et son cœur palpitant, qu'un nouveau trouble étonne,  
 Qui d'un détour voudroit se cacher les hazards,  
 Qui s'attendrit peut-être ! aisément lui pardonne,  
 Pour moissonner de l'or, quelques foibles écarts.

“ Atalante, rendez les armes  
 “ A qui mérite d'être heureux.  
 “ L'Amour, quand il est généreux,  
 “ Pour un cœur bien-fait a des charmes ;  
 “ Atalante, rendez les armes  
 “ A qui mérite d'être heureux.  
 “ Lui seul a pour lui tous nos vœux,  
 “ Vous voyez pour lui nos alarmes :  
 “ Atalante, rendez les armes  
 “ A qui mérite d'être heureux.  
 “ D'un Peuple attiré par des jeux  
 “ Voulez-vous ! n'avoir que des larmes ?  
 “ Atalante, rendez les armes  
 “ A qui mérite d'être heureux.”

Atalante ? non-non : taisez vous, troupe vaine !  
 Elle doit à sa gloire un triomphe de plus . . .  
 Fol Orgueil, qu'as-tu dit ! Le rapide Hippomène  
 A failli les momens que la Nymphé a perdus ;  
 Et déjà son triomphe, en domtant l'Inhumaine,  
 A vengé tant d'Amans outragés et vaincus.  
 Heureuse désormais, si plus sage et plus tendre,  
 Modestement au moins elle fait couronner  
 Le Vainqueur qu'elle-même a mis en droit de prendre  
 Ce qu'avec-plus de grace elle eût pu lui doner.

*Que gagne la Nymphé insolente  
 Qui brave les loix de l'Amour,  
 S'il-faut que l'Hymen quelque-jour  
 Lui fasse un devoir d'être Amante ?  
 Ou jugeons moins-mal des filets  
 Que l'Amour se plaît à nous tendre,  
 Ou craignons qu'on puisse jamais  
 Dans ceux de l'Hymen nous surprendre.*

O utinam cunctis taedas Hymenaeus Amorque  
 Praecutiant pariter. . . . . O deiva,  
 partim ex OVIDIO, Met. iv. 757.



## LA TROUVAILLE.

*Invenit calvus forte in trivio pectinem.  
Accedens alter aequè defectus pilis,  
Eia, inquit, in commune quodcumque est lucri.  
Ostendit ille praedam, et adjecit simul:  
Superum voluntas favit; sed fato invido  
Carbonem, ut aiunt, pro thesauro invenimus.  
Quem spes delusit, huic querela haec convenit.*  
Phaedrus (Bentleii) lib. v. fab. 6.

**L**E Peuple a ses Rieurs, ses Diseurs de bons-mots,  
Ses Contrôleurs enfin de l'humaine folie :  
Et l'Histoire qui suit de deux de ces Héros,  
Bien-que peut-être on me l'ait embélie,  
Pour illustrer ce point peut venir à-propos.  
L'un des deux presque chauve, et chercheur de mitraille,  
Avoit fait en rôdant quelque mince trouvaille,  
Et sembloit l'empocher d'un air simple et gaillard.  
L'aûtre, vrai Chef-pelé, passant-là par-hazard,  
Lui cria, *Je t'ai vu, j'en reclame ma part,*  
*Montre moi ce que c'est, nous en ferons ripaille,*  
*Aux dépens, si tu veux, de ma part du butin :*  
*Alons ! vive la joie, et vive le bon vin ;*  
*La Fortune nous rit . . . C'est donc qu'Elle se raille,*  
Dit le Trouveur : car je vois que pour toi,  
Plus encor que pour moi,  
Ce que j'ai ramassé ne vaut pas une paille.  
*Ça-ça, trouveur goulu ; point de mauvaise-foi !*  
*Montre ; ne fût-ce qu'une maille,*  
*Avec toi je prétens avoir maille à partir.*  
Le Trouveur : “ Mieux-vaudroit quelque vieille fêraille :  
“ Et si tu ne m'en crois, tu pouras à-loisir  
“ Admirer ta sottise, et peut-être en rougir.”  
*Ne rions plus, dit-l'aûtre ; il faut, vaille-que-vaille,*  
*Et voir et partager — ou gare la bataille !*

*Trop gratter cuit,*  
*Trop vouloir nuit :*  
*Attends-tu, mon gaillard, que quelqu'un te tireuille ?*  
*Respecte ces Messieurs qu'assemble ici le bruit.*  
Le Trouveur à ces mots, d'un-air confus, produit  
Aux yeux des spectateurs, tant bourgeois que canaille,  
Un vieux petit-peigne, et leur dit :  
“ Voyez de quoci, Messieurs, entre nous il s'agit :  
“ C'est pour ce beau bijou qu'il-faut que l'on chamaille  
“ Mon cher, peigne toi si tu veux :  
“ Pour moi, qui comme-on-dit n'ai pas quatre cheveux,  
“ De-grand-cœur je te cède une noble trouvaille  
“ Dont franchement je suis honteux.  
“ Et vous, Messieurs, qui ne faites qu'en rire,  
“ Craignez un-peu que la Satire

“ Avec nous quelque-jour ne vous mette au niveau.  
 “ Notre cas est plaisant : mais est-il si nouveau ?  
 “ Quoiqu'en disent, hélas ! ceux qui font les habiles  
 “ En tournant tout à leur honneur,  
 “ Nos trouvailles souvent, bien-viles,  
 “ Ne font que tourmenter notre soif du bonheur :  
 “ Et-puis viles ou non, souvent, pour le Trouveur,  
 “ Ce sont meubles fort inutiles.” . . .

*Oui par-mon-Chef !* cria-l'aître à ce mot :  
*C'est ainsi qu'un Vieillard décrépît et magot*  
*A trouvé depuis-peu femme jeune et jolie,*  
*Et qu'à de vieux taquins deux-fois la Lotterie*  
*A doné le bon lot,*  
*Et qu'un lot d'héritage a placé chez un Sot*  
*Bibliothèque bien fournie.*  
*Il semble ma-foi que ces gens*  
*Devroient-bien, come nous, rougir de leur fortune !*  
*Mais le pis est, chez tels Galans,*  
*Que même environés d'une foule importune*  
*Qui rit à leur dépens,*  
*Loin d'avoir quelque honte, ils seront impudens*  
*Jusqu'à n'en feindre même aucune.*

Dicunt, DEUS DEDIT.  
 Hieronymus, notante Scheffero ad y. 5.  
*Paucorum est intelligere quid cui det Deus.*  
 Ex Sen. et P. Syri Sent.



# LE PLAISIR DE GRONDER.

Δόσις κυρίως συνή σιγή.  
 Sirac. 26. y. 17. al. 14.

**C** LIMÈNE un-jour, d'une aître aimable femme  
 Fit voir deux mots par-écrit, à Damon :  
*Quand il viendra, chantez lui bien sa game,*  
*Et le grondez de ma part tout-de-bon.*  
 C'est vous doner trop de peine, Madame,  
 Répondit-il : elle-même à-loisir  
 Me grondera, si tel est son desir :  
 Je vais la voir. . . . “ Tout-doux (lui dit Climène)  
 “ Tout-doux, Monsieur : quand on a telle aubéine,  
 “ L'on ne s'en doit aisément dessaisir :  
 “ Vous prétendez m'en épargner la peine,  
 “ Et moi je veux en avoir le plaisir.”

*Aperte mala cum est mulier, tum demum est bona.*  
 Ex Sen. & P. Syri Sent.





Lucianus in Dialogis marinis. ENIPETEΣ. Οὐ καλὰ ταῦτα ὦ Πόσειδον . . . ὑπελθὼν με τὴν ἐρωμένην, εἰκασθεὶς ἐμοί, διενόρησας τὴν παῖδα.— ΠΟΣΕΙΔΩΝ. σὺ γὰρ ὦ Ἐνιπεῦ, ὑπεροπτικός ἦσθα, καὶ βραδύς· ὃς κόρης ἔτω καλλῆς φοιτώσης ὁσημέραι παρὰ σέ, ἀπολλυμένης ὑπὸ τῷ ἐρώλει, ὑπεριώρας—. ENIPETEΣ. τί ἐν; διὰ τὸτο ἔχευ' σε — καίλασοφίσασθαι τὴν Τυρῶ, ἀφελῇ κόρην ἔσαν; ΠΟΣΕΙΔΩΝ. ὄψ' ἐζηλοῦπιεῖς, ὦ Ἐνιπεῦ—. ἡ Τυρῶ δέ, ἐδὲν δεινὸν πέπονθεν, οἰομένη ὑπὸ σὲ διακεκοῖσθαι. ENIPETEΣ, ἔμεινεν; ἔφη γὰρ ἀπὼν ὅτι Ποσειδῶν ἦσθα. ὃ καὶ μάλις ἐλύπησεν αὐτήν. καὶ ἐγὼ τὸτο ἠδίκημαι, ὅτι τὰ ἐμὰ σὺ εὐφραίνε τότε.— ΠΟΣΕΙΔΩΝ. σὺ ἐκ ἔθελεις ὦ Ἐνιπεῦ.

TANTÔT parmi les Dieux de la céleste Cour,  
Et tantôt retiré dans le fonds de son Onde ;

Le Dieu de l'Enipée, en fuyant tout le Monde,

Evitoit une Belle à qui ses yeux un-jour

Avoient trop-bien parlé d'amour.

Leur frivole langage avoit eu trop de charmes

Pour un cœur jeune — et simple — et vif dans ses desirs :

Sur les bords de l'ingrat, trop mouillés de ses larmes,

La tendre Nymphe un-jour, après de vains soupirs,

Exhaloit en ces mots ses cuisans déplaîsirs.

Dans l'humide cristal de cette Onde adorable

Je vois, sans les chercher, mes yeux, mes tristes yeux :

Et je n'y voi jamais ceux de l'objet aimable

Que seul je cherche dans ces lieux.

Flots sacrés ! Onde heureuse ! hélas ! daignez m'apprendre

Où se cache le Dieu dont vous suivez les loix :

Ou ne murmurez plus, et lui laissez entendre

Les sons de ma tremblante voix.

Le Dieu, timide-Amant, qui non-loin du rivage

Cachoit son embarras au-milieu des roseaux,

Flaté, troublé, confus, de ce tendre langage,

Paroit en rougissant au-dessus de ses eaux.

De ses yeux enflammés il lance sur la Belle

Quelques regards naïfs, satisfaits, mais tremblans.

Elle baïsse les siens, trop doux et trop parlans ;

Et le voit aussi-tôt baïssant les siens come elle.

“ Dieux ! quel air ! quel silence ! ah ! (dit-elle tout-bas)

“ Si j'ois . . . Non, fuyons . . . il nous suivra peut-être . . . ”

Vous fuyez, pauvre Amante ! et vous perdez vos pas !

Tournez vous, regardez : il vient de disparaître.

O Ciel ! seroit-ce cruauté,

Caprice, ingratitude, ou fierté dédaigneuse,

Qui méprise mes feux et ma crédulité !

Seroit-ce amour, fidélité,

Pour quelque Amante, hélas ! moins tendre et plus heureuse !

Loin de moi, vains soupçons d'un cœur trop agité.

Peut-être c'est timidité,

Peut-être

*Peut-être c'est l'effort d'une Ame généreuse  
Qui ménage ma gloire et ma fragilité.*

*Peut-être, hélas ! l'ai-je irrité,  
Ma fuite . . . quoi ? put-il la croire injurieuse ?*

*Ab ! sachons à-tout-prix, sachons la vérité.  
L'espoir d'un doux hymen règne encor dans son ame,  
Il faut que vers cette Onde où le Dieu s'est fait voir,  
Elle aille encor porter ses regards pleins de flamme,  
Son trouble, ses langueurs, ses soupçons, son espoir.  
Quel espoir, juste Ciel ! Le Dieu, plus que timide,  
D'un air si désolant se remontre toujours,  
Qu'enfin d'un-ton funeste et d'un-pas d'Euménide  
Elle appelle en fuyant la Mort à son secours.  
L'Amour sans être vu voltigeoit autour d'elle,  
Aussi-tôt vers Neptune il vole à-tire-d'aile,  
Et finit par ce trait, un rapide discours  
Où non-moins qu'en ses yeux la malice étincelle :*

*Est-ce ainsi, puissant-Dieu des Mers,  
Que les Dieux Sujets de Neptune,  
Honorés de mes plus beaux fers,  
Font valoir leur bonne fortune ? —  
Vengeons-nous : Emprunte les traits  
D'un fou que sa gloire épouvante :  
Et pour lui tu feras les fraix  
Du bonheur de sa triste Infante.*

Soudain le Dieu des Mers, plein de joie et d'ardeur,  
S'agite, se transforme et devient Enipée :  
Et la Belle trop-tard désavoue un trompeur

Qui trop-tôt l'a trompée :

“ Ah ! Neptune, est-ce vous ! j'en mourrai de regret !

“ Deviez-vous, Dieu cruel, vous laisser reconnoître ? ”

Heureuse toutefois, et contente peut-être,

Si le trompeur au moins savoit être discret :

Mais hélas ! en partant, il a souri, le Traître,

En Dieu trop libertin pour garder le secret.

*Malheur à vous, Beautés mortelles  
Séduites par des Dieux coquets !  
Leurs feintes mêmes les plus belles  
Vous livrent aux malins caquets :  
Et se vanter des plus cruelles  
Est un des jeux de leurs banquets.  
Que les Femmes ont de foiblesse !  
Que les Dieux ont peu d'équité !  
L'un se refuse à la tendresse  
D'un cœur soumis qu'il a domté :  
L'autre la trompe avec adresse,  
Puis il en tire vanité.*

*Malheur à vous, Beautés mortelles  
Séduites par des Dieux coquets !  
Leurs feintes mêmes les plus belles  
Vous livrent aux malins caquets :  
Et se vanter des plus cruelles  
Est un des jeux de leurs banquets.*

A-peine au doux objet de sa tendre imposture

Neptune

Neptune a-t-il fait ses adieux,  
Que Momus par Neptune instruit de l'aventure  
La conte, à-mots-couverts, à la table des Dieux.  
La Sagesse est sçante aux habitans des Cieux,  
Mais sur les Dieux d'alors qu'elle avoit peu-d'empire !  
L'Olympe retentit de mille éclats de rire.  
L'Hymen et l'Enipée étoient-seuls sérieux :  
Et l'Hymen-même enfin, d'un-ton-presque joyeux,  
Se mit à lui chanter — *des vers* sur son martyre :

*Amant timide et langoureux,  
Dans l'infortune qui t'afflige  
Ton sort encore est trop heureux,  
Que pour punir tes foibles feux  
L'on n'ait rien pu sans un prestige  
Qui trompât l'objet de tes vœux.*

*Aprens qu'un siècle doit venir,  
Où sans prestige et sans mystère,  
La Nymphé qu'on fera languir,  
Saura trouver par qui punir  
L'Amant qui perd son tems à plaire,  
Quand l'Hymen l'invite à jouir.*

\*\*\*\*\*

Est modus in rebus, sunt certi denique fines :  
Finesque agnoscit vel Pudor ipse suos.  
*O diſſa, partim ex HORATIO.*

40

## LES BRUGNONS.

*Est in pomifera, nec sunt tamen omnia, pomum ;  
Nec nullus florum est, nec (puto) frondis honos. O diſſa.*

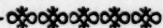
**L**E Fils, bien-jeune encor, d'un homme de vilage,  
Devant son Père un-jour, la main sur les rognons,  
Se vantoit bravement à quelques compagnons  
D'avoir fait un grand coup en fait de jardinage.

Pour faire meurir ses brugnons  
Il avoit arraché les feuilles dont l'ombrage  
A-grand-tort (disoit-il) privoit le fruit vermeil  
Des rayons bienfaifans du plus ardent soleil.  
Les autres jeunes Gars l'écoutoient d'un air sage,  
Et sembloient envier l'entregent nompareil  
Que decouvroit ainsi le naissant Personage.

Le Père lui dit : *Mon Enfant,  
Je te pardonne à-raison de ton age ;  
Quand tu seras plus vieux, tu seras plus savant.  
Et tu verras alors, que ce même feuillage,  
Pauvre benêt,  
Qui pour l'ameur du fruit à tel point te déplaît,*

Pour

Pour le fruit même a son usage.  
 Ainsi parla le bon-homme : et son fils,  
 Après une légère et naïve grimace,  
 Lui répondit de-bonne-grace  
 Qu'il n'oublieroit jamais le paternel avis.  
 Mais le meilleur de l'aventure  
 (Car j'en étois témoin, ma parole en fait foi)  
 C'est que je crus entendre un Oracle pour moi  
 Dans un discours d'agriculture,  
 Où mes Lecteurs aussi verront facilement  
 Un Oracle à citer, si jamais la Censure  
 Ose attaquer leur goût pour les traits d'enjoûment  
 Dont mes vers quelquefois souffrent la bigarure.  
 Car qu'est-ce que mon Livre ? 'A mes yeux surement  
 C'est un Arbre fruitier, dont les fruits ont la mine  
 De ne mériter pas qu'une fougue enfantine,  
 Par quelque vain raffinement,  
 Les empêche à-son-gré de meurir doucement,  
 Pour ceux à qui surtout ma Muse les destine :  
 Mais un Censeur dévot ne jugera-t-il pas  
 Qu'il faudroit à mon Arbre enlever bien des feuilles ?  
 J'en ai . . . tant-retranché ! mettrai-je tout à-bas ?  
 Fais-le pour moi, Censeur : je permets que tu cueilles  
 Tout ce qui peut déplaire à tes gens délicats.  
 Permits-moi seulement d'exiger que tu veuilles  
 Pieusement d'avance un-peu peser le cas.  
 Car toi-même à-la-fin tu conviendras, je gage,  
 Que nous avons tous-deux quelqu'honête intérêt,  
 'A prendre pour nous le langage  
 Du Villageois disant à son jeune benêt :  
 Apprens que ce même feuillage,  
 Qui pour l'amour du fruit à tel point te déplaît,  
 Pour le fruit-même a son usage.



APUL. Met. I. p. 7.

*Folia sunt artis et nugae merae.*

VIRG. G. I. 191.

*At si luxuria foliorum exuberat umbra ?*

ECCL. 7 & 3.

*Noli esse justus multum. — Omnia tempus habent — Tempus plantandi, et  
tempus avellendi — Tempus plangendi, et tempus saltandi.*

APUL. ub. sup. p. 2.

*Jugi quod insurgimus asperitudinem, fabularum lepida jucunditas levigabit.*

CIC. Fam. x. 3.

*Scis profecto — fuisse — quum homines existimarent te nimis servire temporibus :  
quod ego quoque existimarem, te si ea, quae patiebare, probare etiam arbi-  
trarer. Sed quum intelligerem quid sentire, te arbitrabar videre quid posses.*

Confer sis Prologum,  
subnexasque Prologo sententias.





## LE PHILOSOPHE JALOUX.

*Sit lacrymas movisse satis : quater ille beatus*  
*Quo tenera irato flere puella potest. Tibull. I. 9. v. 36.*  
*Amantium irae, amoris integratio. Ter. Andr. iii. v. 36.*  
*"Ανδρα γὰρ αἰολόμηλις Ἔρως βελέεσσι δαμάζει,*  
*Καὶ πάλιν ἀνέρος ἔλκος ἀκίσσεται. — Mus. v. 198.*

UN Mari Philosophe et jaloux ; c'est l'objet  
 Que ma Muse aujourd'hui m'a donné pour sujet.  
*Philosophe et jaloux ?* Ces mots-là, ce me semble,  
 L'un si choquant, l'autre si doux,  
 Devroient n'aler jamais ensemble ;  
 Mais contre un fait que pouvons-nous ?  
 Un Philosophe au-fonds est homme ainsi qu'un aître :  
 Et plusieurs après-tout font bien-pis que le nôtre.  
 D'une jeune Beauté tendre Amant, tendre Epoux,  
 Doucement avec elle il couloit une vie  
 Où l'Etude et l'Amour, loin des sots et des fous,  
 S'unissoient pour fixer la plus douce harmonie ;  
 Lorsqu'un funeste Rien vint le rendre jaloux,  
 Sans le moindre respect pour sa Philosophie ;  
 Qui par de beaux dictons et de graves efforts  
 Ne fit qu'accroître les transports  
 Du couroux que toujours produit la Jaloufie.  
 On dina par-cœur ce-jour-là,  
 Ou bien-peu s'en-falut : et la nappe partie,  
 Bientôt à-frais-nouveaux la douleur s'exhala  
 En traits amers de raillerie.  
 Au Valet que l'on rappela,  
 L'on défendit d'admettre aucune compagnie :  
 Sans dire adieu l'on s'en-ala ;  
 Et l'on n'eut au retour qu'un air de rêverie.  
 Un livre étoit venu, nouveau fruit d'un Génie,  
 Dont le nom seul toujours les esprits réveilla :  
 On essaya de lire, et bientôt on bailla :  
 Le livre vingt-fois pris fut vingt-fois jeté-là.  
 Dans le fonds de son âme alarmée, atendrie,  
 L'innocente Manon plus d'une fois trembla  
 Que l'obstiné dépit n'allât à la furie.  
 Au Goûté ce ne fut qu'un silence profond ;  
 Ce fut, quand on soupa, silence et bouderie :  
 A-peine on daigna prendre un excellent bouillon  
 Préparé par les soins d'une tendre industrie :  
 Tout, enfin, présageoit à l'aimable Manon  
 La nuit la plus mélancolique,  
 Et déjà son Epoux, sombrement furibond,  
 Lui sembloit méditer quelque projet tragique. . .  
 Mais l'Amour, dans un coin, méditoit tout-de-bou  
 Certain aître projet bien-plus philosophique :

*C'est moi qui fis le mal, c'est à moi sans-replique  
D'en procurer la guérison,  
Disoit-il : Et son aide étoit bien de saison !  
Car le mal amenoit un moment bien-critique !  
L'Epoux, sur son fauteuil placé dans un boudoir,  
Aloit pour s'endormir prendre un soporifique ;  
Laisant à sa Manon, sans lui dire bon-soir,  
Et la chambre et l'alcove, et le triste bougeoir,  
Avec son luminaire unique,  
Sur un vieux guéridon de branlante fabrique.  
Manon d'un air dolent marchoit à son miroir,  
Par façon, sans dessein, sans desir d'y rien voir :  
Elle fit un faux pas sur un endroit lubrique,  
Peut-être, par simple accident ;  
Et d'un bras alongé par un instinct prudent,  
En cherchant un apui, poussa le meuble antique :  
Avec lui le flambeau tombe à terre, et s'éteint.  
D'être si malheureuse, on s'étonne, on se plaint :  
On se baigne, on tatonne, on se heurte, on se pique,  
On recule, on avance . . . Et soit encore instinct,  
Soit finesse du cœur, soit attrait magnétique ;  
Soit quelque enchantement du bon petit Lutin  
Joyeux Auteur du projet pacifique ;  
Sous une main qui tâte on trouve une autre main.  
Du contact aussi-tôt la vertu sympathique  
Opère un changement qui semble plus-qu'humain ;  
On est comme enlevé par un pouvoir magique.  
Le flambeau resta-là jusques au lendemain :  
On trouva sans lui le chemin  
Du Réduit favori de la Paix domestique :  
Bref, les jeux de l'Hymen rappelés par l'Amour,  
Triomphèrent la-nuit d'un Courroux qui le-jour  
Avoit été plus fort que Morale et Logique.  
Je n'en suis pas surpris. Philosophes ou non,  
Nous tenons à ces Sens qu'un-peu trop du-haut-ton  
L'orgueil de la Raison méprise,  
Tandis que bien-souvent c'est leur seule entremise  
Qui met les gens à la raison.  
J'ai vu tel bon vin vieux terminer des querelles,  
Où Prônes et Sermons ne faisoient que blanchir ;  
Et tel petit souper rajuster des femelles  
Qu'en-vain le Pape même eût tenté de fléchir.  
Ainsi que leur abus les Sens ont leur usage :  
Fuir l'un sans perdre l'autre est un des droits du Sage.*

~~~~~

*Pugnant Stoici cum Peripateticis. Alteri negant quicquam esse bonum nisi quod honestum sit : alteri, plurimum se, et longe longèque plurimum tribuere honestati, sed tamen et in corpore et extra esse quaedam bona. Et certamen honestum — : omnis est enim de virtutis dignitate contentio. — Ergo nata est sententia . . . ut finem bonorum dicerent, Secundum Naturam vivere ; id est, virtute adhibita, frui primis a Natura datis. Cic. de fin. lib. 2. cap.*

xxi. & cap. xi.

Πάλιν ἐπὶ τὸ αὐτὸ συνέχουσι. Α' Κορ. Ζ'. ε.



LE LAPREAU CROQUE' PAR UN CHAT.

*Felis — Dolosa — Pavorem simulans prospicit toto die.*

PHAEDR. l. ii. f. 4. y. 4, 7, & 20.

CE qu'ici je raconte est un-peu plus que fable,  
Le fait est bien-réel, je l'ai vu de mes yeux.  
Je n'étois qu'un enfant, mais j'étois curieux,  
J'observois, et le fait me sembla remarquable.  
Mon Père, un-beau-matin, vint d'un air gracieux . . .  
Mon-Dieu ! que je l'aimois ! et qu'il étoit aimable !  
Lecteurs, qui connoissez le prix du sentiment,  
Pardonnez à mon cœur ce tendre mouvement  
Pour un nom que j'adore, et qu'effaçoient mes larmes  
Tandis qu'à le tracer ma main trouvoit des charmes. . .  
Je reprens avec peine un recit enfantin :  
Permettez qu'il soit simple, et n'ait rien de badin :  
L'art de rire est un art qu'en ces momens j'ignore.

Mon Père, dis-je, un-beau-matin,  
Vint dire à ses enfans, tous bien-jeunes encore,  
Tenez, je vous apporte un beau petit Lapin  
Qui vous divertira : Seulement prenez-garde  
Qu'il ne s'échappe du Salon.  
Le Chat se trouvoit-là, qui d'abord le regarde  
D'un air qu'il eût pu prendre à l'aspect d'un Lion ;  
Puis se cache en un coin ; puis forcé de paroître,

Se sauve par un grand détour . . .  
S'accroche à des rideaux . . . s'élance à la fenêtre . . .  
J'abrège : Plus peureux qu'un Poulet tout-le-jour,  
Dans l'ombre de la nuit il devint un Vautour,  
Et le pauvre Lapin fut croqué par le traître.

*Méfiez vous de ces Casards,  
Qui n'osent devant vous regarder votre fille :  
Quand l'ombre les seconde, une honête famille  
A plus à craindre d'eux que d'autres plus gaillards.  
Et n'alez pourtant pas, si vous êtes bien sages,  
Prendre de tels Gaillards pour autant de Catons :  
Les Amours libertins ont différens visages,  
Et cherchent à tromper de toutes les façons.*

Cette moralité, que mon récit amène,  
Fut proprement le point où j'en voulois venir :  
Mais pour le préparer (s'il en valoit la peine)

N'avois-je donc rien de mieux à saisir  
Qu'un trait de mon obscure et méprisable enfance,  
Dont peut-être un peu de décence  
Auroit dû m'empêcher de vous entretenir ?  
Je n'en ferai pas de mystère,  
Un autre point plus doux au premier vint s'unir :  
Ce fut un tendre souvenir,



Ce fut le nom de mon cher Père.  
Je me suis toujours bien-trouvé  
De mon respect pour sa mémoire :  
Et si quelcun de vous fut si mal élevé  
Qu'il ne trouve que peine ou que honte à m'en croire ;  
Dumoins, puissiez vous tous trouver plaisir et gloire  
A n'avoir pas désapprouvé  
Ce trouble que mon cœur a mis dans mon histoire.

MEN. *fragm. ex inc.* §. 146. Ὡς ἡδὺ πρῶτος καὶ νεώτερος τῷ τρόπῳ Πατὴρ.  
VIRG. B. 4. 60. *Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem* : Pater ait.

TIB. iii. 4. 94. — *Isque pater, quo non alter amabilior.* — THEOG. 131.

Οὐδὲν, ἐν ἀνθρώποισι, πατὴρ καὶ μητὴρ ἀμεινον,  
Ἐπλεῖθ', ὅσοις ὅσιν, Κύρνε, μέμνηται δίκης.

Ego ex Ovidio (1 Trist. 8. 1.) *Detur inoffensae metam tibi tangere vitae,*  
*Qui legis hoc nobis non inimicus opus.*



# ALCANDRE ET MADONTE.

*Thrasyllus—domum nostram receptus—amici fidelissimi personam mentiebatur. Jamque sermonibus assiduis et conversatione frequenti—cavior cavior—que factus, in profundam romam Cupidinis sese paulatim nescius precipitaverat, &c.* APUL. *Metam.* lib. 8. p. 153, 154. Edit. Pric. 1650.

**M**ADONTE, de l'aveu d'un Mari peu jaloux,  
Reçoit tous-les-jours les visites d'Alcandre,  
Intime ami de son Epoux  
Dès la jeunesse la plus tendre ;  
Et dans ses entretiens, instructifs et polis,  
Pensoit avoir trouvé tout ce qu'on peut attendre  
D'un vrai modèle des amis.  
Alcandre étoit content, Madonte étoit contente,  
Chaque Soleil renouveloit pour eux  
Tout ce qu'une amitié, qui demeure innocente,  
Connoît de plus délicieux.  
Heureux ainsi sans remords et sans honte,  
Hélas Alcandre, hélas Madonte,  
Pourquoi voulutes-vous devenir plus heureux !  
Que votre chute aumoins nous fassé ouvrir les yeux  
Sur une vérité qu'on voudroit méconnoître.  
Je le dis à-regret d'un ton si sérieux,  
(Mais l'Honneur me l'ordonne, et l'Honneur parle en maître)  
Même entre bonêtes-gens, bien-nés et vertueux,  
Il est des amitiés qui devoient ne pas être.

Heu facinus ! non est hostis metuendus amanti :  
*Quos credis fidos effuge ; tutus eris :*  
*Cognatum fratremque time, carumque sodalem.*  
OVID. *A. Am.* I. 751.



## L'ESPRIT ET L'OCCASION.



*Non tantum praesentis, sed vigilantis est, occasionem observare properantem.*  
 SENECA, Epist. XXII. sub initium.

VIVE l'Esprit ! il donne à la Jeunesse  
 Un charme plus piquant que celui du teint frais,  
 Et sa douce gaité rajeunit la Vieillesse.  
 Il ajoute à l'éclat des plus brillans attraits,  
 Et de la Laideur-même il embellit les traits,  
 Il orne la Grandeur, anoblit la Bassesse,  
 Corrige la Folie, adoucit la Sageesse ;  
 Et quelquefois à peu de fraix  
 Vous sert-mieux au-besoin que Science et Richesse.  
 On peut par cent moyens illustrer ce propos,  
 Qui, tout-comun qu'il est, est toujours agréable :  
 Mais j'ai, pour l'illustrer, deux Contes frais-éclos,  
 Qui dumoins come fruits nouveaux  
 Méritent, ce me semble, un accueil favorable.  
 Le premier m'appartient : mais ce n'est qu'une Fable,  
 Et qui ne nous tiendra (j'espère) qu'un-moment.  
 L'autre, qu'un gentil Clerc vient de nous faire à-table,  
 Sera filé plus long, par la raison (vraiment !)  
 Que c'est un trait d'Histoire en-tout-point véritable,  
 Si par-hazard le gentil Clerc ne ment.

UNE OCCASION des plus belles,  
 Et des plus bonêtes aussi,  
 Disoit en soupirant : Qu'est-ce donc que ceci ?  
 Je sui fuir des Galands les poursuites cruelles,  
 Je me croi digne d'un Epoux ;  
 Et pas un seul ne se présente . . . .  
 L'ESPRIT vint, et lui dit : De quoi vous plaignez-vous ?  
 Je veux que vous soyez contente :  
 N'allez-pas, ce seroit en-vain,  
 Vous aviser de faire la mutine :  
 Par le toupet et par la main  
 Je vous tien mieux, qu'aucun jeune Romain  
 Ne tenoit autrefois son aimable Sabine :  
 Voila l'Hymen  
 Qui nous apelle,  
 Dites Amen . . .  
 Je vous l'ai dit, répondit-elle,  
 Mais, vous êtes si vif que vous n'écoutez pas :  
 Et ces mots furent dits par la gente pucelle,  
 D'un air si doux, d'un ton si plein d'apas,  
 Que le reste suivit de façon fort gentille ;  
 Dont, au bout de neuf mois, leur nâquit une Fille,  
 Qu'ils jugèrent sans vanité  
 Pouvoir nommer FELICITE'.

Voila

Voilà ma Fable : ou plutôt mon Emblème,  
 Et qui peut-être encore est trop alambiqué :  
 L'Histoire qui va suivre offrira l'objet-même,  
 Ou le vrai de la Fable, un-peu mieux-indiqué,  
 Par un exemple  
 Moins vague, plus sensible, enfin mieux-expliqué  
 A l'aide d'un recit plus ample.

PAR SON esprit surtout une Veuve brilloit,  
 Bien-qu'elle eût de beaux yeux avec de belles rentes ;  
 Et sans compter d'autres graces brillantes,  
 Un teint que ni carmin ni plâtre n'émaillait,  
 Mais bien fleur de vingt ans et fraîcheur printanière,  
 Elle avoit épousé, come riche Héritière,  
 Celui que son Papa vouloit :  
 Mais l'Epoux, bon buveur, s'étant doné carrière,  
 La mort l'avoit saisi pendant qu'il sommeilloit,  
 Tandis que pour la nuit première  
 L'Epouse, sans vouloir ni témoins ni lumière,  
 Seulette avec Monsieur que rien ne réveillait,  
 Lentement se deshabilloit.  
 Or on juge aisément que telle Douairière  
 Facilement se consolait ;  
 Qu'ainsi que son esprit, sa gaîté coutumière  
 De tems en tems étinceloit ;  
 Et que, plus d'un Amant pour elle frétilloit,  
 Mais elle avoit surtout doné dans la visière  
 A certain Cavalier dont l'esprit pétillait  
 A-peu-près de même manière,  
 Et dont le sang encor dans les veines bouilloit.  
 S'expliquer sans détour par un tendre langage,  
 C'est ce qu'il eût assez voulu :  
 Mais que dire ? Ira-t-il parler de badinage,  
 Et d'une Veuve honête ofenser la Vertu ?  
 Il étoit trop-bien revenu  
 Des folles erreurs du jeune age.  
 Mais proposer le mariage,  
 C'étoit risquer le tout : Plus d'un Rival conu  
 Avoit fort-poliment été fort-mal reçu.  
 La Belle étoit de haut lignage,  
 Elle avoit un gros revenu,  
 Pouvoit de-droit s'attendre à plus gros héritage ;  
 Et cultivoit en-attendant  
 L'estime et l'amitié de tout son parentage,  
 Evitant avec-soin cet air indépendant  
 Qui donne aux Indiscrets espérance et courage ;  
 Comptait sans s'émouvoir trente mois de veuvage,  
 Ne lâchoit sur l'Hymen aucun mot imprudent ;  
 Et sans faire ni vœu, ni loi, ni mine ou geste,  
 Qui dût banir tout prétendant,  
 Avoit pris par degrés un si haut ascendant  
 Que même l'Amant le plus leste,  
 Le plus hupé de tous ou le plus pétulant,  
 N'osoit devenir postulant,

Le Cavalier pouvoit au-reste  
Valoir la Belle en plus d'un sens,  
Et la méritoit mieux que ces Adolescens :  
Mais il étoit moins riche, et d'humeur plus modeste,  
Et connoissoit le monde : il savoit-trop enfin,  
Que c'est un Opéra quand on ose prétendre,

A l'honneur d'être Gendre

Et Beau-frère et Cousin

Parmi des gens d'un certain ordre,  
Qui donnent quelquefois bien du fil à retordre  
A qui veut-seulement devenir leur Voisin.

Il est vrai que sur lui, par un coup du destin,  
Nul des nouveaux Parens ne trouva dequoi mordre

Quand une fois l'heureux Hymen fut fait :

De son heureuse étoile il jugea par l'ésfet,  
Mais en juger d'avance étoit chose impossible,

Tant sa Fortune alors sembloit incorrigible :

Car chèque-fois qu'il méditoit

Quelque moyen de brusquer l'aventure,

Tout l'arêtoit,

Tout l'écartoit :

Tout séparoit deux cœurs, que pourtant la Nature  
Avoit faits l'un pour l'autre. Et vive donc l'Esprit !

Car ce fut lui qui les unit.

L'Amour, n'en doutons-pas, eut sa part dans l'affaire,

Et la Fortune aussi : Mais l'Esprit décida.

La chauve Occasion, come c'est l'ordinaire,

Subitement un-jour se présenta :

L'Amour peut-être

L'avoit fait naître :

L'Amour peut-être encore un-moment l'arêta :

Mais l'Esprit proprement, l'Esprit en profita.

On parloit par-hazard de Noms, doux à l'oreille,

Qui plaisent d'autant plus qu'ils n'ont rien de comun :

Et le fort de notre homme étoit d'en avoir un

Qui dans le Cyrus-même auroit fait à-merveille.

*Le vôtre, Monsieur, me plaît fort,*

Fut dit si simplement que tous-deux ils en rirent :

Telle est l'ocasion que leur ofrit le Sort,

Voici l'usage qu'ils en firent.

#### LE CAVALIER.

Vous riez ! savez-vous quel joli compliment

J'allois risquer, dans ce moment ?

Sur le ton libéral des gens bien à leur aise

J'allois poliment vous chanter ;

*S'il est vrai que mon Nom vous plaise,*

*Madame, il est à vous ; vous pouvez le porter.*

#### LA VEUVE.

Votre civilité, Seigneur, est un-peu forte ;

C'est à moi d'y répondre avec discrétion.

Votre impromptu n'est pas de la mauvaise sorte :

Et je m'en prévaudrois peut-être sans façon,

Si je pouvois porter le nom

Sans



Sans prendre celui qui le porte.  
 Votre civilité, Seigneur, est un-peu forte,  
 C'est à moi d'y répondre avec discrétion.

LE CAVALIER.

Vous me prêtez, Madame, une tendre faillie  
 Dont je tremble de convenir :  
 Mais puisque vous daignez vous-même me fournir  
 L'ébauche de cette folie,  
 Si j'ose avec mon nom moi-même un-jour m'offrir,  
 Vous-même accusez vous de mon éfronterie.

LA VEUVE.

Laissons-là, s'il vous plaît, les discours superflus.  
 Si les refus, Seigneur, vous rendent téméraire,  
 On saura bien vous faire taire ;  
 On ne vous refusera plus.

CETTE HISTOIRE peut-être, au gré d'un certain zèle  
 Qu'il est dangereux de choquer,  
 Sent un-peu trop la bagatelle.  
 Mais la leçon d'esprit que j'illustre par elle,  
 Et contre qui les Sots peuvent seuls rebéquer,  
 Cette leçon d'humains, mes bonnes gens, est telle . . .  
 Telle que même en Chaire il faut vous l'inculquer :  
 Et le reste n'a rien, je pense,  
 Qui vous éloigne ou vous dispense  
 Du soin de la mieux appliquer.  
 Tenez ; l'occasion même-ici s'en présente,  
 Et peut-être aurez-vous l'esprit de la saisir.  
 Ces deux tendres Epoux, dont l'histoire plaisante  
 Semble un conte fait à-plaisir,  
 Sans-doute à vos saints yeux sont des Ames mondaines ;  
 Notez pourtant qu'ils ont des mœurs,  
 Et voyez (vous Ames moins vaines)  
 Si les vôtres valent les leurs :  
 Mais glissons la-dessus : ce n'est qu'un accessoire,  
 Et vous visez, je gage, à bien plus haute gloire :  
 Soit donc ici pour vous, et par vous, s'il vous plaît,  
 Bien-nettement noté le point de mon histoire,  
 Qui doit vous être, s'il ne l'est,  
 Le plus profondément gravé dans la mémoire :  
 C'est que ces aveugles Mondains  
 Font voir qu'ils ont à leur manière,  
 Pour atteindre le but de leur vaine carrière,  
 Des yeux plus clairvoyans, plus fins,  
 Que ceux de Tels et Tels, qui clignant la paupière  
 Et visant à l'honneur du haut Titre de Saints,  
 S'appellent finement des *Enfans-de-lumière*.

*Sapientia foris prædicat — Usque quo parvuli diligitis infantiam, et  
 stulti — odibunt scientiam — Dicentes enim se esse sapientes, stulti facti  
 sunt. — Et laudavit Dominus villicum iniquitatis, quia prudenter fecisset :  
 quia filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt.*  
 Prov. i. 20—22. Rom. i. 22. Luc. xvi. 8.



## LE LION ET LES FOURMIS.

*Ut rediv itque frequens longum formica per agmen !* } Ovid. A. A. 1. 93.  
*Parvula nam exemplo est magni formica laboris.* } Hor. 1 Sat. 1. 33.

**L** étoit autrefois un Lion magnanime,  
 Roi juste ensemble et bon, Vengeur compatissant  
 Du Foible que le Fort oprime,  
 Mais attentif surtout à prévenir le Crime,  
 Qu'il punissoit en gémissant :  
 N'aimant-même à régner, c'étoit-là sa maxime,  
 Qu'afin de diriger par un ressort puissant  
 Vers le Bien général, vers ce but seul-sublime,  
 Les mouvemens confus d'un Peuple tracassant  
 Que sans de bons Edits nul beau dessein n'anime :  
 Et par un grand bonheur, quelques moindres objets  
 Avoient si bien pour lui disposé ses Sujets,  
 Que leur activité docile  
 Quand pour le Bien public il formoit des projets,  
 S'occupoit volontiers à rendre tout facile,  
 Ayant-même au-besoin d'habiles Orateurs  
 Qui par bonnes raisons savoient gagner les cœurs.  
 L'exemple qu'on en cite, à-vrai-dire, m'étonne :  
 Mais sans chicaner mes Auteurs,  
 Tel qu'il est je le prends, tel qu'il est je le donne.  
 Un-jour en plein Conseil, et tous dûment ouïs,  
 Le bon Prince avoit dit : *Eh-bien donc je l'ordonne,*  
*Qu'en tels et tels Cantons mes Ordres bien-transmis,*  
*Chacun des Gouverneurs premièrement élise,*  
*Puis tienne en discipline, un nombre de Fourmis,*  
*Prêtes, sur mon signal, à faire sans-remise*  
*D'après un certain plan le tour de mes Etats ;*  
*Et pour les engager, leur dise*  
*Tout ce que dicte en pareil cas*  
*L'Esprit de sagesse et de zèle*  
*D'un Administrateur bien-instruit et fidèle.*  
 Mais l'ordre en certain lieu fut à-peine arivé,  
 Que de quatre ou cinq Fourmilières  
 Le petit Peuple soulevé ;  
 Quoi ! dirent des troupes entières,  
 Faire un si grand tour ? Et l'hy-ver,  
 Sans greniers et sans grain, de quoi vivre ? De l'air ?  
 Voila des volontés certes fort singulières !  
 Et quand nous l'ôserions entreprendre, ce tour ?  
 Ce n'est rien si l'on ne voit-jour  
 A pouvoir l'achever : mais ce rare voyage,  
 Est-ce donc un ouvrage  
 Dont les Fourmis jamais puissent venir-à-bout ?  
 Quelques-unes pourtant parloient d'un ton plus sage,  
 Mais une d'entr'elles surtout.  
 Quant au succès qu'elle eut, je m'en tais, et pour cause ;  
 Il étonneroit trop notre incrédulité :

Mais son discours au moins doit être rapporté.

“ Le voyage [*dit-elle*] a sa difficulté :

“ Mais le Roi mieux que nous doit conoître la chose :

“ Et son ordre doné suppose

“ Que l'œuvre, quel qu'il soit, peut être exécuté.

“ Nous y voyons du risque et des efforts pénibles,

“ Mais il y met un prix, un honneur, que je sens,

“ Qui pourroit balancer des maux bien-plus horribles ;

“ Je crois d'ailleurs aux menaces terribles

“ Qu'il fait aux désobéissans.

“ Et pourquoi ne pas croire à toutes ses paroles ?

“ Ah ! s'il veut nous faire périr,

“ Pauvres petites bestioles,

“ Il nous détruira bien sans nous faire courir.

“ Il-faut qu'on meure un-jour : et tout-franc je préfère

“ De vivre en-attendant bien-soumise à sa voix :

“ Dumoins n'aurai-je ainsi nul reproche à me faire,

“ Ni rien non-plus à craindre de ses loix. . . .

“ Oh mais, pourquoi faut-il qu'on risque ainsi sa vie ?

“ Nous ne pourons jamais finir un si grand tour. . . .

“ Je le veux : nos filles un-jour

“ L'achèveront pour nous, si telle est son envie :

“ Et nous, nous pouvons cependant

“ Les instruire d'exemple à n'être point rebelles.

“ Toujours dans ses desseins il fut juste et prudent ;

“ Et vu ses bontés paternelles,

“ Vous ne pouvez penser qu'il soit assez méchant

“ Pour mettre en marche ainsi des Sujettes fidelles

“ Qui ne pourroient de-fait que périr en marchant.

“ Rendons justice au Prince, et-puis à ses Servantes.

“ A nos petits talens, qu'il connoît-mieux que nous,

“ Son choix fait quelque honneur : l'en démentirez-vous ?

“ Nous sommes, de-nature, actives, diligentes :

“ Et quand notre intérêt le demande, il-faut voir

“ Si nous savons trotter du matin jusqu'au soir !

“ Coufez-moi bout-à-bout toutes les bonnes traites

“ Que nos devancières et nous,

“ Sans un mot du grand Roi, nous avons si-bien faites ;

“ Ses ordres à vos yeux seront bien-tôt plus-doux.

“ Le voyage est bien-long ! je le sens come vous,

“ Car je voi bien que je suis bien-petite :

“ Mais je comprends aussi, quand un-peu j'y médite,

“ Que si je fais un pas — puis un aître — à-la-fin

“ Pas-à-pas j'aurai fait un bon bout de chemin.

“ Du Temps que nous perdons voyez la diligence.

“ Ses pas sont des Momens : ces pas-là sont bien-courts :

“ Avec eux pourtant il avance,

“ Et finit tous-les-ans son grand Cercle de jours.”

J'aime cette Fourmi, j'aime son éloquence,

J'oserois presque en Chaire aléguer son discours.

Je prirai cependant qu'on prenne mes emblèmes

Mieux que n'ont fait parfois bonnes-gens un-peu lourds.

Les Fourmis, je m'explique ; en dépit des Systèmes

Qui des Chrétiens unis rongent les doux liens,

C'est





*Que voulez-vous ? quand nous vivons si bien,  
Lui répondit le joyeux Néophyte,  
On dit d'abord, Voyez cet Hypocrite !  
Mais que dit-on, repliqua le Bigot,  
De moi qui vis come un franc Cénobite ?  
On dit, Monsieur, que vous êtes un Sot.*

Fuyons le double écueil de ces vilains Extrêmes.  
Il est un beau Milieu des Sages avoué,  
Où le Sage sévère et le Sage enjoué,  
Unis pour inspirer le goût des Loix suprêmes  
Par un mélange heureux de leurs divers talens,  
Sont moins deux Sages différens  
Que deux Oracles vrais, diversement les mêmes.  
Ofons, lorsqu'il est à-propos,  
Tirer parti des deux systèmes :  
Et-puis, sans nous troubler, laissons dire les Sots,  
Tant petits-mâtres que cagots.  
Car de ces deux engeances d'hommes  
Parer les graves coups ou les tranchans bons-mots,  
Ce n'est pas où je vise en tenant ce propos.  
Ils ont trop-pullulé dans le siècle où nous sommes,  
Pour y laisser jamais la Sagesse en repos.

*Ὀὐδὲς δὲναται εἰπεῖν λόγιον Ἰησοῦν, εἰ μὴ ἐν πνεύματι ἀγίῳ. Divisiones  
vero gratiarum sunt. idem autem spiritus—ad UTILITATEM. Alii quidem  
datur sermo sapientiae, alii autem sermo scientiae, secundum eundem spiritum.  
Cum liber essem ex omnibus, omnium me servum feci.—Omnibus omnia factus  
sum, ut omnes [vel, ut omnino aliquos] facerem salvos. Omnia munda mundis.  
Cui autem similem aestimabo generationem istam?—Venit enim Joannes neque  
manducans, neque bibens, et dicunt, Daemonium habet: Venit Filius hominis  
manducans et bibens, et dicunt, Ecce homo vorax et potator vini, publicano-  
rum et peccatorum amicus. Et [sic] justificata est Sapientia a filiis suis. Mihi  
autem pro minimo est ut a vobis judicer—Nihil enim mihi conscius sum. Sed  
non in hoc justificatus sum [fateor.] In multis enim offendimus omnes.*

*Virtus est medium vitiorum, et utrinque reductum ;  
Et procurfus item in proclive volubilis extat,  
Dum sermone opus est modo tristi, saepe jocofo.  
Sunt delicta tamen quibus ignovisse velimus.  
Queis paria esse fere placuit peccata, laborant.  
Quum ventum ad verum est, sensus moresque repugnant,  
Atque ipsa UTILITAS, justī prope mater et aequi.  
Omnis Aristippum decuit color, et status et res,  
Tentantem majora . . . Tamen monitus caveas, ne  
Insanum te omnes pueri clamentque puellae . . .  
Id puero censor castigatque minorum.  
Hoc mihi Sertinius : Pudor (inquit) te malus urget,  
Insanos qui inter vereare insanus haberi.  
“ Nil agit exemplum litem quod lite resolvit ;  
“ Denique, non omnes eadem mirantur amantque.”  
[Pulchre ! ut, nec peccans, peccasse tamen videre.]*

*Conf. 1 Cor. 12. 3-8. & 9. 19-22. Tit. 1. 15. & Mat. 11. 16-19. 1 Cor.  
4. 3-5. & Jac. 3. 2. Hor. 1 Ep. 18. 9. & Lucr. 2. 444. Hor. 1 Sat. 10. 11.  
A.P. 347. 1 Sat. 3. 96. 1 Ep. 17. 23. 2 Sat. 1. 80. & 3. 130. A.P. 174.  
2 Sat. 3. 296, 33-40, 103. & 2. Ep. 2. 58.*



## LE TONNERRE.

*Cur contra voluntatem suam gemitus facere cogitur philosophus Stoicus, quem nihil cogi posse dicunt? — Quaere etiam, si videtur, cur — tonitru vehementius facto sensim pavescat? A. Gell. xii. 5. sub finem.*

*Nescio quomodo nihil tam absurde dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum. Cic. de Divin. ii. 51.*

**J**E passois volontiers quelques-uns des beaux jours

Dans certain lieu champêtre, assez riant asyle  
Contre les embarras, les tracas, les concours,  
L'air étouffant, les bruits, et les cris de la Ville :  
Mais un recoin surtout pour moi rempli d'atraits,  
C'étoit, un des dehors de mon séjour tranquille.  
Là sur le verd gazon, sous un ombrage frais,  
Malgré les feux trop vifs de la saison brûlante,  
Je respirois un-jour, j'avalais à longs traits  
Un air pur qu'égayoit l'haleine folatrade  
Des caressans Zéphyr, dont le souffle et les jeux  
Sembloient revivre exprès, rappelés par mes vœux :

Tandis qu'à l'amusant murmure

D'un ruisseau dont l'onde pure,

Parmi les cailloux inégaux

D'un lit creusé par la Nature,

Roûle et brise en courant le crystal de ses flots ;

Un Someil entrevu de mes yeux demi-clos,

Sur mes sens enchantés se plaçoit à répandre

Ses assoupissans pavots.

Le silence et le calme, amis du doux repos

Qu'à-mon-aise étendu je commençois à prendre,

N'étoient un-peu troublés, que par le son volant

Des Bourdons dont encor l'organe bourdonnant

Sourdement se laisse entendre ;

Ou par le son lointain de quelques chalumeaux,

Qui jusqu'à ma retraite à-peine peut s'étendre :

Et par quelques éclats du caquet des Oiseaux

Qui mêlent leur langage tendre

Au foible gazouillis des ruiselantes eaux ;

Ou par le bruit léger, la rumeur délicate,

Qu'exite, en agitant mille souples rameaux,

Un Zéphyr dont le souffle au milieu des Ormeaux

Brouille un-peu quelquefois les feuillages qu'il flate.

Bien-tôt, plus assoupi — tous mes sens suspendus —

Je n'entendis plus rien. Je semblois n'être-plus —

Quand tout-à-coup la Foudre éclate.

'A son choc je m'ébranle ; à sa brusque clarté

Mon œil s'ouvre ; et d'abord, par la crainte emporté,

J'allois gagner la plaine — un coup plus fort m'arête,

Un bruit lourd roûle sur ma tête —

Un gros Chêne à mes yeux se fend tout-fracassé —

Les Cieux vont croûler — c'est la chute

Dont

Dont l'Univers fut menacé —

J'aperçois un Berger qui fuyoit vers sa hute,  
 Laisant à Dieu le soin de ses moutons troublés :  
 Son exemple suivi sous mon toit me ramène,  
 La foudre m'y poursuit : j'y crains le sort du Chêne :  
 Les fulminans éclats coup-sur-coup redoublés  
 Tourmentent mes chassés, mes volets et mes portes :  
 Dans le grenier s'engouffre un plus horrible bruit :  
 Déjà j'entens gémir les poutres les plus fortes :  
 Le jour semble-expirer : la morne et sombre Nuit,  
 Qui par intervalles redouble,  
 Redouble avec son ombre et l'horreur et le trouble :  
 Quand éclairé soudain par le feu des éclairs,  
 Qui sembloient embraser le Ciel, tout l'Univers,  
 Je vois entrer dans ma case tremblante  
 La figure décourageante,  
 Pâle, chétive, chancelante,  
 D'un Philosophe plein d'effroi,  
 Qui malgré ses grands airs bien plus poltron que moi,  
 Veut parler, mais ne peut, ou tout-au-plus anonne.  
 Une pluie abondante anonce un-tems plus doux,  
 Mon homme prend courage, affermit ses genoux,  
 Et me dit en riant, *Tout ceci vous étonne ?*  
 Qu'aloit-il-dire encor ? . . . Au même instant Dieu tonne,  
 Et voila qu'aussi-tôt le joyeux Raïonneur,  
 Plus muet que jamais, tremble — sue et frissonne.  
 Quoi donc ! lui dis-je enfin : Est-ce bien vous, Seigneur ?  
 Vous qui toujours, d'un ton brave et railleur,  
 Philosophant sur le Tonerre,  
 Fesiez à nos Dames la guerre  
 De leur pusillanime et risible frayeur ?  
 Là-dessus pour m'instruire il s'arange à-sa-mode ;  
 Et de l'air à-peu-près d'un Docteur plus-qu'humain,  
 Répète en Perroquet l'axiôme divin,  
*Qu'il-faut, pour bien-instruire, une bonne méthode.*  
 Un éclair par-malheur lui coupant le fillet,  
 Mon Perroquet bientôt n'est plus qu'un franc Poulet ;  
 Ni mon homme divin, qu'une franche Pagode.  
 Seroit-ce au-fonds qu'il n'en pense pas moins ;  
 Et qu'il couve avec-peine un aveu que mes soins,  
 Redoublés à-propos, lui rendroient plus comode ?  
 Essayons. *D'où vous vient ce trouble sans égal ?*  
*N'est-il-pas démontré que tout ce tintamarre,*  
*Qui cause à tant de gens une crainte bizarre,*  
*En-éfet ne produit nul accident fatal ?*  
 Oui ! me répondit-il ; s'alarmer du vacarme,  
 C'est une ridicule alarme,  
 Le mal alors est fait . . . *Quoi, repris-je : et ce mal*  
*Doit-il d'un mal nouveau banir toute apparence ?*  
 Un Voisin de bon sens à-ces mots nous surprit.  
 Disputez, nous dit-il, exercez votre esprit :  
 Mais vous en-reviendrez, je gage, à la sentence  
 Que mon bon Père un-jour me dona par-écrit :  
 C'est qu'un Homme-de-bien s'aguerrit au Tonerre

Come

Come on le voit s'aguerrir au Canon,  
Lorsque par l'ascendant de l'inferral Démon  
Qui grace aux sots humains règne encor sur la terre,  
Il se trouve expôsé, d'une ou d'aùtre façon,  
Aux formidables coups de ces foudres de guerre.  
L'Homme-de-bien, Messieurs, n'est point un fanfaron,  
Et d'un lâche encor-moins il a le caractère :

Il fait braver la mort sans être téméraire,  
La craindre sans être poltron.

Ici, come en toute aùtre affaire,

Le point essentiel c'est d'être Homme-de-bien :

Et si Monsieur le *Philosophe*

N'est pas, sous ce beau nom, quelque honête Payen ;

J'ajouterai gaiment qu'en toute catastrophe,

Ce grand point-même est un pauvre soutien

Pour ces honêtes-gens de très mauvaise étofe

Qui rougissent du nom Chrétien.

Le Philosophe ici voulut faire l'aimable,

Jugeant, à l'air du tems, qu'il ne tonneroit plus :

Mais les jolis discours d'un Bel-esprit perclus,

Après ceux du Voisin qu'auroient-ils d'agréable ?

\*\*\*\*\*

Βροντῆς ἀκρόασις, μηδαμῶς πρόβω φύγῃς,

Μηδὲν συνειδῶς αὐτὸς αὐτῷ, δίσσωτα.

Ex Philemonis fragm. §. 3. γ. 23 & 24. p. m. 475. Poët. min. Gr.

*nisi quod ibi mendosè, ni fallor, αὐτῷ pro αὐτῷ.*

Βροῖσις ἀπασιν ἡ συνειδήσις θεὸς . . . .

Εὐτολμος εἶναι κρῖνε, τολμηρὸς δὲ μὴ.

*Diverforum γινῶμαι, Τ'. γ'. p. m. 527. Poëtarum minor. Graec.*

HORATIUS i. Carm. 34. & iii. Carm. 3. (ad Edit. Bentleii.)

*Parcus deorum cultor et infrequens*

*Insanientis dum sapientiae*

*Consultus erro ; nunc retrorsum*

*Vela dare, atque iterare cursus*

*Cogor relictos. namque Diespiter,*

*Igni corusco nubila dividens*

*Plerumque, per purum tonantis*

*Egit equos volucremque currum. . . .*

*Iustum, et tenacem propositi virum*

*Non civium ardor prava jubentium,*

*Non voluit instantis tyranni*

*Mente quatit solida, neque Auster*

*Dux inquieti turbidus Hadriae,*

*Nec fulminantis magna manus Jovis :*

*Si fractus inlabatur orbis,*

*Inpavidum ferient ruinae.*

PLINIUS Epist. VI. 20. (de Vesuvino incendio.)

*Possẽm gloriari, non gemitum mihi, non vocem parum fortem in tantis peri-*

*culis excidisse ; nisi me cum omnibus, omnia mecum perire, misero*

*(magno tamen) mortalitatis solatio, credidissem.*

\*\*\*\*\*



## TURENNE ET LA-VARENNE.

Q. Curt. viii. 11. " Rex [Alexander] Sagittarios et Agrianos juvenesque promptissimos ex sua cohorte xxx delegit. Duces his dati sunt Cbarus et ALEXANDER ; quem Rex, " NOMINIS, quod sibi cum eo commune esset, admonuit." Loccenius ad locum : " Cassiodorus, lib. viii. Var. Ep. 11. Cum omnis appellatio ad " declarandas res videatur imposita, nimis absurdum est portare nomen alienum, et aliud dici quam possit in moribus inveniri. Unde Alexander " M. incidens in adolescentem sibi cognominem, sed malis moribus " praeditum, dixisse fertur : *Adolescens, aut nomen muta, aut mores.*"

UN Fantassin qui servoit sous Turenne,  
Pour nom de guerre, au-lieu de La-Varenne,  
Du Maréchal s'étoit doné le nom.  
Turenne en rit, et dit au compagnon,  
Sais-tu, l'ami, que nous pourrions te faire  
Sur ce nom-là quelque espèce d'affaire ?  
Parle, gaillard. — *Palsangué, Monseigneur,*  
*Si j'en avois pu conôître quelque autre*  
*Qui fût encor plus éclatant d'honneur,*  
*Je le prenois, et plantois-là le vôtre.*  
Turenne alors, si ma Muse ne ment,  
Rougît un-peu du flateur compliment,  
Puis se souvint du bon-mot d'Alexandre,  
Et l'appliqua : *Songe donc à te rendre*  
*Digne d'un Nom* (lui dit-il) *que tu crois*  
*Qu'ont illustré d'héroïques exploits.*

J'ai toujours aimé cette histoire,  
Pour la moralité qu'elle offre aux bons Esprits :  
Quoiqu'en dise un Bourru, les beaux Noms ont leur prix,  
Ils font de qui les porte ou la honte ou la gloire,  
Et les Titres de-même . . . Hélas ! il en est un,  
Que les Peuples Chrétiens portent tous en-comun,  
Et qui rendroit leur gloire à nulle autre seconde ;  
Qui feroit d'eux l'honneur et le salut du Monde ;  
Si mieux connu, plus révééré,  
Et triomphant en nous de mille erreurs serviles,  
Il n'étoit pas toujours, quoique toujours sacré,  
Par nos Schismes sans-fin, par nos Guerres civiles,  
Infamement deshonoré.

*Quis furor ô civis ? quae tanta licentia ferri ?*  
*O superi, sic fata premunt civilia mundum !*  
*Sic Romana jacent ! — Sic omne Latinum*  
*Fabula nomen erit !* Ex LUCANO, I. 8.

viii. 542-545. & vii. 390, 391.

Et docuerunt—ita ut COGNOMINARENTUR—CHRISTIANI ! Act. xi. 26.



## LE FAISEUR DE SONNETS ET L'IVROGNE.

*Ingenium misera quia fortunatius arte  
Credidit, et excludit sanos Helicone poëtas  
Democritus ; bona pars non unguis ponere curat,  
Non barbam : secreta petit loca, balnea vitat.  
Nanciscetur enim pretium nomenque poëtae,  
Si tribus Anticyris caput insanabile nunquam  
Tonfiori Licino commiserit. HOR. A.P. y. 295-301.*

UN Feseur de Sonets qu'on vendoit à la livre,  
Par le Buveur Grégoire étant traité de Fou ;  
Dit au Buveur (qu'il voyoit sou)  
*Allez, Monsieur, vous êtes ivre.*  
Et vous, Monsieur, sans avoir déjeuné,  
Vous l'êtes doublement, lui répondit Grégoire :  
Car je suis ivre par trop boire,  
Et vous, vous êtes ivre-né.  
C'est ainsi que souvent, dans d'autres aventures  
Fertiles en vivacités,  
Bien-d'autres Champions par de belles injures  
S'entredifent leurs vérités.

*Proscripti Regis Rupili pus atque venenum  
Hybrida quo pacto sit Persius ultus, opinor  
Omnibus et lippis notum et tonforibus esse. HOR. I S. 7. 1-3.*

## LE CHÊNE, LE VAUTOUR, ET L'AIGLE.

*Kal éyéneto eis déndron méγα, καὶ τὰ πτενὰ τῷ ἐρατῷ κατεσχίνωσεν ἰς  
τοῖς κλάδοις αὐτοῦ. LUC. xiii. y. 19.*

JE prétens come vous vivre et mourir en Roi,  
Je nâquis sur ce Chêne, il m'appartient à moi,  
Et je dois protéger mon Royal héritage :  
Ou vous déguerpirez, ou je fais un tapage  
Capable d'émouvoir les Terres et les Mers,  
L'Olympe et les Enfers :  
Vous avez vos Rochers ; A chacun son partage.  
Moi vous céder ici, même un simple branchage ?  
Plutôt périsse l'Univers !  
C'est l'arêt de ma Gloire : et plus je l'envisage,  
Plus il me semble en-vérité,  
Que c'est-même après-tout le réel avantage  
De Vôtre avare Majesté. . .  
Ainsi, dans son noble langage,  
Verfoit tout son fiel un-beau-jour,

L

Parlant

Parlant à certain Aigle, un certain gros Vautour  
 Qui n'aimoit pas son voisinage.  
 Or quand ces gros Oiseaux-du-Ciel  
 En viennent aux grosses paroles,  
 Ce qui s'ensuit n'est pas du miel ;  
 Après de telles fariboles

Il faut verser du sang aussi-bien que du fiel.  
 Le signal est donné, les jeux de Mars comencent ;  
 La fin n'en valut rien, mais je ne parle ici  
 Que du commencement tel qu'en-bref le voici.  
 Les deux Princes ailés l'un sur l'autre s'élancent :  
 Bientôt ensemble embarrassés,  
 Du haut des airs à-plomb sur le Chêne ils retombent :  
 Et dans les branches enlacés,  
 Souillent tout de leur sang, à-nouveaux-fraix blessés,  
 Malgré leurs forces qui succombent.  
 Le Chêne, mieux que ceux de Dodone autrefois,  
 Fesoit en lui du Ciel vénérer les miracles :  
 Plus rarement on entendoit sa voix,  
 Mais alors c'étoient des oracles  
 Dignes d'être érigés en souveraines Loix :  
 Voyant les Chamailleurs acharnés de-la-forte,  
 Il fit jusqu'à trois-fois retentir ces accens :

*Aigles, Vautours, Rois pétulans,  
 Respectez l'Arbre qui vous porte.*

Les Combatans alors n'en-pouvant presque plus,  
 Ils firent mine au moins d'écouter le vieux Chêne ;  
 Heureux d'avoir ainsi du tems pour prendre haleine.  
 Et plus heureux pourtant, si moins irrésolus  
 Ils avoient tout-de-bon abjuré toute haine.  
 L'Oracle assurément conduisoit-là sans-peine  
 (Sans commentaire au moins trop docte ou trop difus)  
 Tout Esprit dégagé des nuages confus  
 Qui brouillent l'intellect des Têtes imbéciles :  
 Mais quand les Rois sont si goulus,  
 Fussent-ils de-nature un-peu-moins indociles,  
 Les véritables Paix sont œuvres difficiles !  
 Hélas ! chez nos Rois-même, Enfans du Dieu de paix,  
 La Paix-même qu'il veut a-t-elle assez d'atraits  
 Pour se pouvoir flater d'être admise ? N'importe :  
 Mon Chêne et son propos n'en-ont pas-moins de sens :

*Aigles, Vautours, Rois pétulans,  
 Respectez l'Arbre qui vous porte.*

ERNSTIUS in *Cornelii Nepotis Aristidem*, cap. i. n. 2. “ Hieracas,  
 “ Poliorcetas, Ceraunos abominor. Non sunt reges accipitres, nec ever-  
 “ sores urbium, nec fulminatores : verum sunt, utinam essent, patres  
 “ omnium, et universorum Evergetae, non tam nomine quam re ipsa.”

Οἱ ἀρχόντες τῶν ἰδῶν ΚΑΤΑΧΥΕΙΝΟΥΣΙΝ αὐτῶν — καὶ [et qui gentium stu-  
 por est] ΕΥΕΡΓΕΤΑΙ καλεῖνται. Οὐχ ἔτις δὲ εἶσι ἐν ὑμῖν. *Matth. xx.*  
 25, 26. & *Luc. xxii.* 25.

*Sed et Caesares credidissent — si . . . Christiani potuissent esse Caesares.*  
 TERTULLIANUS, *Apolog.* cap. 21. sub finem.

MARTIN, SON ANE, ET LES VOLEURS.

*Asellum in prato timidus pascebat Senex.  
Is hostium clamore subito territus  
Suadebat Asino fugere, ne possent capi.  
At ille lentus, Quaesio num binas mibi  
Clitellas impositurum victorem putas ?  
Senex negavit. Ergo quid refert mea,  
Cui serviam ? clitellas dum portem meas ?  
Phaedr. lib. I. Fab. xv.*

*Κακὸς γὰρ ὅστις μὴ σέβει τὰ δεσποτῶν,  
καὶ ἐνυγίηθαι, καὶ ἐνυώδιναι κακοῖς.  
EURIP. ap. STOB. Floril. Tit. LXII. γ. 1.*

\*\*\*\*\*

MARTIN et son Anon, s'en-alant au Marché,  
Avoient depuis minuit assez-bien dépêché.  
Un pré sur leur chemin parut avec l'Aurore :  
Et Martin volontiers permit à la pécore  
D'aler pour -un-moment s'ébaudir dans le pré.  
Mais au plaisir de paître à-peine il s'est livré,  
Que son Maître lui dit : Vois-tu bien sur la route  
Ces trois grands-Estafiers ? entre-nous je me doute  
Qu'ils trouveront ta charge, ou toi-même, à leur gré.  
Fuyons. Et pourquoi fuir ? (dit l'Animal qui broute :)  
Car quand j'apartiendrois à trois-cens Estafiers,  
Porterois-je pour eux plus de mes deux paniers ?  
Fuyez seul, j'y consens . . . Bref Martin seul, à-peine,  
S'échappe : les Voleurs ont saisi le Grifon :  
Ils l'entraînent de-force à la forêt prochaine,  
L'y chargent du butin que recèle un vieux Chêne,  
Et faisant diligence, à grands coups de bâton  
Le font si bien trotter, qu'il succomba, dit-on.  
Puis par dépit, ou par fredaine,  
L'un d'eux, méchant come un Démon,  
Tirant de la guaine  
Son grand Espadon,  
Lui fourre dans le corps, à travers sa bedaine,  
La lame qui devoit terminer son destin.  
Le meurtre, découvert dès le même matin,  
Fit du bruit pour une semaine :  
Et plusieurs, sur la foi d'un Echo tout-voisin,  
Déposèrent dès-lors, come chose certaine,  
Que l'Animal sus-dit, voyant venir sa fin,  
Avoit jusqu'à trois fois, en reprenant haleine,  
Braillé lugubrement le nom du bon Martin :  
Come on dit que Crésus, à l'aspect de la flamme  
Où Cyrus ordonoit qu'on lui fit rendre-l'ame,  
Se rappelant trop-tard l'oracle de Solon,



Souvent du sage Grec braïlla l'illustre nom . . .  
 Princes, appliquez vous vous-mêmes cette histoire,  
 Qui vient orner ma fable assez mal-à-propos :  
 Vous connoissez le Sage et le Maître, en deux mots,  
 A qui Grands et Petits sont obligés de croire :  
 Mais ce n'est pas pour Vous, moins hommes que Héros,  
 Que j'avois d'un Anon rappelé la mémoire.  
 Votre intérêt pourtant, celui de votre gloire,  
 Celui de votre bourse, et de votre repos,  
 Dans l'objet de ma Fable entroient pour quelque-chose.  
 Si le Public dit vrai (car il voit tout et glose)  
 Vous vous donnez parfois d'étranges Serviteurs :  
 Et je devrois peut-être ici prier les vôtres,  
 De prendre un-peu pour eux ce qu'à plusieurs des nôtres  
 Va dire ma Morale, en termes peu flatteurs.

*Gens qui ne servez-votre Maître  
 Ni par honneur ni par amour,  
 L'objet qu'à l'Ane ingrat vous devez reconnoître  
 C'est vous, je le dis sans détour.*

*Lorsque le fonds d'un cœur fidèle ou traître  
 Pour nous ou contre nous plus-ou-moins doit paroître,  
 Le Ventre et l'Intérêt, sans apel, sans retour,  
 Décident-seuls chez vous et du Contre et du Pour.  
 Tels que l'Ane à Martin, dans un moment peut-être  
 Vous nous avez joué quelque perfide tour  
 (Si tant est que le cas en soit encore à naître) :  
 Et mériteriez-tous, qu'avant la fin du jour,  
 Au gré des Esclaves ou Brigands d'alentour  
 Avec l'Ane à Martin l'on vous dît d'aler-paître.*

Ce n'est point là du beau-stile de Cour :  
 J'en demande pardon, Censeurs, si c'est un crime :  
 Mais nous ne parlions cette-fois,  
 Qu'à nos petits Valets bourgeois ;  
 Vouliez-vous que pour eux on visât au sublime ?  
 Quand nous aurons l'honneur (si jamais nous l'avons)  
 De réveiller par nos sentences  
 Les nobles Serviteurs qu'on appelle Excellences ;  
 Leur stîle aura son tour . . . aumoins si nous pouvons.  
 Car il a quelquefois des fleurs . . . des élégances . . .  
 Qui peut-être à-leur-tour ne chatouilleroient pas  
 Les oreilles des délicats.



*In conviviis et quotidiano sermone, lasciva humilibus [non claris, ne-  
 dum principibus viris] : bilaria, omnibus conveniunt. Quinætilianus,  
 Institut. Orat. lib. 6. cap. 3. Edit. Hack. pag. 470.*

“ Apud viros bonos indignior sit ipsa dignitas, quam multi indi-  
 gni possident. Unde egregie de Caesare Tullius, *Quum quosdam*, ait,  
 “ ornare voluit, non illos honestavit, sed ornamenta ipsa turpavit.” Hie-  
 ronymus, Epist. (quartae Classis) 54. in editione Martianaci : Tomi  
 iv. parte 2. col. 584. sub finem.





L'ABSENCE DU ROI DES ABEILLES.

*Filioli ! — Expedit vobis ut ego vadam. Et ego dispono vobis regnum, sicut homo qui peregre profectus — dedit servis suis potestatem cujusque operis, et janitori praecepit ut vigilet. Vigilate ergo et vos; etc. Jo. xiii. 33. & xvi. 7. Luc. xxii. 29. Marc. xiii. 34. & Luc. xii. 36.*

**L**E Roi des Abeilles un-jour,  
 Pour quelque sujet d'importance,  
 Ala faire un voyage : Et pendant son absence,  
 A divers Officiers, gens choisis de sa Cour,  
 Comit le soin de la Régence.  
 Quelques Frêlons à-peine en eurent connoissance,  
 Qu'ils vinrent, animés d'un parasite espoir  
 Et remplis d'une audace à nulle autre pareille,  
 Tenter de s'établir parmi le Peuple Abeille.  
 Le Peuple et les Régens auroient bien dû le voir.  
 Mais soit enfin coupable connivence,  
 Bonté pusillanime, ou stupide indolence,  
 L'on se piquoit fort-peu d'y faire son devoir :  
 Et tout aloit en décadence.  
 Le Peuple à ses travaux se prêtoit lâchement :  
 Les Régens pour le Peuple avoient trop d'indulgence,  
 Ou n'étoient rigoureux que casuellement,  
 Par humeur, et sans conséquence.  
 Etonés et confus d'un tel dérèglement,  
 Mais perdus dans la foule et réduits au silence,  
 Les Sages en-secret gémissaient vainement.  
 Le Roi vint et vit tout. Un coup d'œil, un moment,  
 Suffisient à sa clairvoyance,  
 Et produisient bientôt le plus vif changement.  
 Les Frêlons sont partis : le Peuple à ses ouvrages  
 Retourne avec ardeur, fait tout diligemment :  
 Et nos Régens alors, d'y veiller régemment.  
 Mais quel prix méritoient leurs serviles courages ?  
 Le sage Roi d'abord les cassa tous aux gages :  
 Et puis pour traiter dignement  
 Ceux d'entr'eux qu'il voyoit faisant encor les braves,  
 Les mit au rang des vils Esclaves  
 Nés pour servir servilement.  
 Tout Maître quelquefois doit être un-peu sévère,  
 Et les Rois sûrement ne sont Rois qu'à ce prix.  
 Maîtres d'un-rang plus-bas, d'un ordre plus vulgaire,  
 Voyons ici, d'ailleurs, quel fonds nous pouvons faire  
 Sur un Valet, sur un Comis ;  
 Sur un Maître-d'hôtel, ou sur un Secrétaire,  
 Et j'eusse presque dit, sur nos meilleurs Amis.  
 On fait négligemment les affaires des autres ;  
 Le plus qu'il se peut, dans les nôtres,  
 (Dût-il nous en coûter quelque atteinte d'ennui)  
 Fions nous à nos yeux plutôt qu'aux yeux d'autrui :

Et

Et pensez, Vous qu'un Roi fait gouverner sous lui,  
 Que ses intérêts sont les vôtres.  
 Mais Vous, Vous donc aussi, qui du titre de Rois  
 Vous flattez un-peu-trop peut-être ;  
 Dans vos Projets et dans vos Lois  
 Songez que vous avez un Maître ;  
 De qui les souverains Decrets,  
 Pendant son apparente absence  
 Doivent être vos grands Objets ;  
 Et qui pour la Sainte-Ordonance  
 De son Royal Projet de paix  
 S'attend, en Roi des Rois, à votre obéissance ;  
 Avec autant de droit (je pense)  
 Que Vous vous exigez, pour vos propres Projets,  
 Celle de vos Egaux devenus vos Sujets.

*Et nunc, Reges, intelligite . . servite Domino . . Apprehendite disciplinam.*

Δέλω βασιλέων εἰσιν· ὁ δὲ βασιλεὺς, Θεῶν.

Reges superstant subditis. Di Regibus.

*Deus — Deos dijudicat. — Ego dixi : Dii estis : — vos autem sicut homines moriemini : et sicut unus de PRINCIPIBUS cadetis.*

Regum timendorum in proprios greges,

Reges in ipsos imperium est Jovis,

Clari GIGANTEO triumpho,

Cuncta supercilio moventis.

*Est ut viro vir latius ordinet . . .*

Sit major : aequa lege necessitas

Sortitur insignis, et imos :

Omne capax movet urna nomen.

*Audite ergo, Reges, — Praebete aures vos, qui continetis multitudines, et placetis vobis in turbis Nationum : quoniam data est a Domino potestas vobis, — qui interrogabit opera vestra, et cogitationes scrutabitur, quoniam, cum effectis ministri regni illius — nec recte custodistis legem justitiae, neque secundum voluntatem Dei ambulastis. Non est enim Regnum Dei esca et potus [nec lux, aut eorum copia bonorum, quae vulgo sibi suisve populis Reges maxime concupiscunt] : sed justitia et pax et gaudium in spiritu sancto. Quaerite ergo primum, Regnum Dei . . . et haec omnia [quantum satis erit] adjicientur vobis. Estis filii EXCELSI : Audite filii, disciplinam Patris. Fratres estis : ut quid nocetis alterutrum ? Ecce, quam bonum, quam jucundum, habitare fratres in unum ! Beati pacifici : quoniam ipsi [non alii] filii Dei vocabuntur. Pacem habete inter vos : Et, Pascite qui in vobis est gregem Dei, providentes non coacte . . neque turpis lucri gratia, neque ut dominantes in cleris, sed forma facti Gregis : Et cum apparuerit Princeps Pastorum, percipietis immarcescibilem gloriae coronam.*

“ Parere scire, [heic] par imperio gloria est.”

Pf. 2. 10-12. || Stobaeus Grot. Floril. tit. 62. || Pf. 81. (82.) 1-7. || Hor. 3. Carm. i. 5-16. || Sap. 6. 3-5. || Rom. 14. 17. || Mat. 6. 33. || Pf. 81. 6. || Prov. 4. 1. || Act. 7. 26. || Pf. 132. (133.) 1. || Mat. 5. 9. || Marc. 9. 50. || 1 Pet. 5. 2-4. || P. Syrus, lit. P.

Καὶ τότε ἰσχυρῆμα καλῶς ἔχει, τὸ ζῆλόν τὰ παραλελειμμένα, καὶ νομοθεσίᾳ ταῖς μοναρχίαις. Οἱ μὲν γὰρ τὰς ιδιώτας παιδεύοντες, ἐκείνους μόνους ὀφελῶσιν· εἰ δὲ τις τὰς κρατείας τῷ πλῆθει ἐπὶ ἀρετὴν προτρέψῃ, ἀμφοτέρως ἀν' ὀφελὴσσει. ISOCRATES, ad Nicoclem, extremo prooemio.

LES PERDRIX DE MÉNUAILLE.

*Compelle intrare. Faciet Rex juxta voluntatem suam.*

Luc. xiv. 23. Dan. xi. 36-38.

*SUR son Cheval Jean se raioit :*

*Contre Jean son Cheval ruoit :*

*Et tous-deux écumoient de rage.*

*Mathurin qui pour-lors passoit,*

*Dit à l'homme qu'il connoissoit :*

*Eh Jean, montrez vous le plus sage.*

*Si ma mémoire n'a failli,*

*Telles sont les propres paroles*

D'un Conte assez badin du folâtre Cailli,

Rimeur aisé de babioles

Qui ne sont pas pourtant toujours des plus frivoles :

Et celle-ci d'ailleurs me semble offrir un sens

Qui bien-saïsi pouvoit suffire,

Pour prévenir de-loin les efforts impuissans

D'un tragi-comique délire,

Dont il me paroît à-propos

D'ébaucher seulement l'histoire en-peu de mots.

UN vieux fou de Marquis, Seigneur de Ménuaille,

Révoit qu'à ses Perdrix il jouoit un beau-tour :

Tout-à-coup il s'éveille, et veut qu'à sa Volaille,

Dans une vaste Basse-cour

Qui déjà des Perdrix enferme,

On ajoute sans-faute et dès le même jour

Tout ce qui reste ailleurs des Perdrix de sa Terre.

Il le dit : et ce fut le signal d'une guerre

Qui grandement étona les esprits,

Telle qu'il n'en est point dans toutes les Anales

Du pauvre Peuple des Perdrix :

Mais le Marquis avoit des volontés Royales,

L'Ordre fut respecté, maints Oiseaux furent pris,

Et-puis de la Cour s'échapèrent :

D'autres en-foule s'envolèrent,

Epouvantés par les preneurs,

Qui merveilleusement en tout point se montrèrent

De très-malhabiles Veneurs.

Les apeaux, les apâts, les ailiers, les tonelles,

Tout fut mal-mis en œuvre, au gré des connoisseurs ;

Souvent-même oublié, pour des façons nouvelles

Où les Perdrix trompoient encor-mieux les Chasseurs.

De-dépît on tira sur elles :

Et si plus-d'une alors, du grand feu des tireurs

Reçut des atteintes mortelles,

Plus-d'une aussi, malgré quelque plomb dans les ailes,

Echappa même à ces fureurs.

L'alarme, avec le bruit, bien-vîte répandue,

Leur fait, au milieu des terreurs,

Trouver dans la peur-même une force inconue.

Bientôt



Bientôt vous eussiez dit que ces Oiseaux peu-fins  
 S'étoient doné le mot dans un furtif Concile :  
 Deux ou trois jours durant, par différens chemins,  
 L'on vit les fugitifs de la gent volatile  
 Chercher, trouver, saisir, les douceurs d'un Asyle,  
 Dans les champs des Seigneurs voisins :  
 Qui charmés de leurs nouveaux hôtes,  
 Rîrent beaucoup du bon Marquis,  
 Brouillon fameux d'ailleurs, né pour faire des fautes  
 Dans les genres les plus exquis.  
 Mais que nous représente, enfin donc, cette image ?  
 C'est, ne vous en déplaise, un Corps de braves gens  
 De qui vous connoissez, je gage,  
 Tout aussi bien que moi les beaux déportemens.  
 On tire sur des innocens,  
 Maint innocent s'échappe et gagne une aître plage :  
 On a perdu sa poudre, on a perdu son temps,  
 Et dépeuplé ses propres champs,  
 Pour enrichir son voisinage,  
 Et faire rire à ses dépens.  
 Si dumoins on pensoit à se rendre plus sage ?  
 Mais non, l'Honneur ici doit aler devant tout !  
 C'est une gageure ;  
 A toute aventure,  
 Il faut avoir le cœur d'être fou jusqu'au bout.

*Cum ad omnia occurrit Veritas nostra, postremo legum obstruitur auctoritas : ut, aut nihil dicatur retractandum esse post leges, aut ingratis necessitas obsequii praeferatur Veritati. Jure definitis dicendo, Non licet esse vos ; et hoc sine ullo retractatu humaniore praescribitis. Miramini hominem aut errare potuisse in lege condenda, aut resipuisse in reprobanda ? Nonne et vos, experimentis illuminantibus tenebras antiquitatis, [vel etiam contra quam vos admonent experimenta] sylvam legum novis edictorum securibus ruscatis et caeditis ? Sed, quanta auctoritas legum humanarum ? Sub DEO omnium Speculatore dispungimur. Unus [ille] est Legislator. Tu quis es ? Deus stetit in Synagoga, [et] nescierunt neque intellexerunt. Aemulationem Dei habent, sed ignorantes justitiam Dei, et suam quaerentes statuere : ut omnis qui interficit vos, arbitretur obsequium se praestare Deo. Quis putas, est fidelis servus et prudens ? quem constituit Dominus suus super familiam suam, ut det illis cibum in tempore ? Beatus ille servus quem, cum venerit, Dominus ejus invenerit sic facientem. Si autem dixerit in corde suo, Moram facit Dominus, et coeperit percutere conseruos ? Veniet Dominus, et dividet eum, partemque ejus ponet cum hypocritis. O insensati Galatae ! — quis vos fascinauit ? Hoc solum a vobis volo discere : Quid dicit Scriptura ? “ Jacobus et Joannes dixerant : Domine, vis dicimus “ ut ignis descendat de caelo et consumat illos [Samaritanos] ? Et conversus “ increpavit illos, dicens : Nescitis cujus spiritus estis : Filius hominis non “ venit animas perdere, sed salvare.” TERTULL. Apol. 4, & 45. JAC. 4. 12, & 13. PS. 81. (82.) 1-5. ROM. 10. 2, 3. JO. 16. 2. MATTH. 24. 45-51. GAL. 3. 1, 2. Item 4. 30. & LUC. 9. 54-56.*

Ἐγὼ δ' οἶμαι τὸς φρόνησιν ἀσκήσας, καὶ νομίξουσας ἱκανὰς ἔσσεσθαι τὰ συμ-  
 φέροισι διδάσκουσιν τὸς πολίτας, ἥμισυ γίνεσθαι βίαιες, ἰδούσας ὅτι τῇ μὲν  
 β.α. πρόσσιον ἔχθραι καὶ κινδύοι. διὰ δὲ τῷ πειθεῖν, ἀκινδύνως τε καὶ μεγάλῃ  
 φιλίας ταῦτά γίνεσθαι· οἱ μὲν γὰρ βίαιος, ὡς ἀφαιρέθεις μισῶσιν· οἱ δὲ  
 πειθεῖς, ὡς κεχαρισμένοι φιλοῦσιν. XENOPH. Memor. I. 2. n. 10.



## LA VÉRITÉ ET LA PRINCESSE.

*Stultis quibusvis ; maxime Magnatibus ; Non gratiae, non aeribus id, non vestibus,  
Nec nuda nec ornata placet alma Veritas : Non fastibus id, pompisque vel regalibus,  
Aut si placet aliquando, vix diu placet : Sed sibi, suaeque id omne debet (quae Bonis  
Cui si quid unquam veri bonoris contigit, Per se placebit usque) pulchritudini.*

O dīva.

AVEC une Princesse, en tête-à-tête un-jour,  
La Vérité causoit, et fesoit la folâtre.  
L'on doute si ce fut aventure de Cour  
Ou simple Scène de Théâtre,  
Je laisse aux Erudits discuter ce point-là :  
Pour vous dire coment la Vérité parla,  
Et coment répondit l'Altesse.  
La Vérité disoit : Vous voyez, ma Princesse,  
Quels sont à-la-fin les succès,  
Que devoient m'assurer ces brillans afiquets  
Dont vos mains ont orné ma figure innocente.  
Avec eux j'avois l'air d'une Dame importante,  
Avec eux à l'envi l'on me trouvoit charmante ;  
Le charme est dissipé ! Coquettes et Coquets  
N'ont vu bientôt en moi qu'une illustre Pédante :  
Le Prince-même a dit, *c'est une extravagante*,  
Et tous l'ont répété, jusqu'à vos Perroquets :  
Aujourd'hui je n'entends, quoique toujours brillante,  
Ni louanges, ni sobriquets,  
Et sur mon compte enfin l'on est froid come glace.  
Mais si dans votre Char avec vous j'avois place ?  
Mais si je paroïssois come Amie avec vous  
Quand on vous voit paroître au-milieu du beau-Monde ?  
Jamais vos amitiés n'ont été qu'entre nous !  
Entre-nous est-ce ainsi, Madame, qu'on seconde  
Les tendres projets, la bonté,  
De la céleste Vérité ?  
Tête-à-tête avec moi, bien à son aise on fronde  
La détestable Vanité,  
Qui sur les habitans de la machine ronde  
Exerçant son empire avec impunité ;  
Dirige et brouille tout, sur la terre et sur l'onde,  
En attendant avec fierté  
Que le Ciel, s'il veut, la confonde.  
Mais si les Ennemis de cette Bête immonde  
N'osent plaider contre elle et pour moi hautement,  
Quel espoir avez-vous, que même lentement,  
Le Public dédupé par mes soins se refonde ?  
Hélas, ma pauvre enfant, tu souffres moins que moi,  
Répondit (l'œil-en-pleurs) la Princesse bénigne :  
Le Monde est indigne de toi,  
Et moi-même j'en suis indigne :  
N'atends .. rien de bien-beau .. des Riches ni des Grands :  
Ils sont trop enchainés, ils sont trop misérables :  
Les Pauvres, les Petits, les humbles Ignorans,

M

Me

Me promettent pour toi des succès plus-probables :  
 Vas, et trouve chez eux de meilleurs Adhérens,  
 Plus hardis, moins gênés, ou moins indifférens.  
 Et quel que soit le prix de tes soins charitables,  
 Compte qu'au fonds du cœur (mes pleurs t'en sont garans)  
 Mes vœux au moins toujours te seront favorables.

*Videte vocationem vestram, fratres, quia non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles : In mundo pressuram habebitis : sed confidite : aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum. In Cana, vocatus ad nuptias, manifestavit gloriam suam, et crediderunt in eum discipuli : Et Ierosolymis, multi crediderunt, videntes signa ejus : ipse autem non credebat semetipsum eis, eo quod ipse nosset omnes. Ex Phariseis Nicodemus, Princeps Judaeorum, venit nocte, et dixit ei, Rabbi, scimus quia a Deo venisti magister. Respondit Jesus : Nisi quis renatus fuerit, non potest videre Regnum Dei : dilexerunt homines tenebras : qui autem facit veritatem, venit ad lucem. Post haec, die festo, miserunt Principes et Pharisei ministros ut apprehenderent eum : sed nemo misit super eum manus. Responderunt ergo eis Pharisei : Numquid et vos seducti estis ? numquid ex Principibus aliquis credidit in eum, aut ex Phariseis ? Et reversi sunt unusquisque ad domum suam. Interrogavit eum quidam Princeps dicens : Magister bone, quid faciens vitam aeternam possidebo ? Dixit ei Jesus, Mandata nostri . . . qui ait, Haec omnia custodi vi a juventute mea. Jesus ait ei : Adhuc unum tibi deest : omnia vende et da pauperibus, et sequere me. His ille auditis, contristatus est : quia dives erat valde. Videns autem Jesus dixit, Facilius est, camelum per foramen acus transire, quam divitem intrare in regnum Dei. Joannes autem, mittens duos de discipulis suis ait illi, Tu es qui venturus es ? Jesus ait : Euntes renunciate Joanni quas audistis et vidistis : Caeci vident . . . Pauperes evangelizantur. Illis autem abeuntibus, coepit dicere ad turbas : Quid existis in desertum videre ? hominem mollibus vestitum ? ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus Regum sunt : Prophetam ? etiam dico vobis, plus quam Prophetam : A diebus autem Joannis, regnum Caelorum vim patitur, et violenti rapiunt illud : populus et publicani justificaverunt Deum : Pharisei autem et Legis periti consilium Dei spreverunt in semetipsos. [Denique] consilium inierunt omnes principes Sacerdotum et seniores populi, ut eum morti traderent. Postquam autem crucifixerunt eum, Centurio ait : Vere hic homo filius Dei erat. Erant autem et mulieres de longe aspicientes : inter quas multae quae simul cum eo ascenderant Ierosolymam : Stabant autem juxta crucem Mater ejus, et Maria Cleophae, et Maria Magdalene : Cum autem sero factum esset, homo dives ab Arimathea, nomine Joseph, petiit corpus, et posuit illud in monumento : Venit autem et Nicodemus ( qui venerat ad Jesum nocte primum ) ferens mixturam myrrhae et aloës, quasi libras centum. Quae impossibilia sunt apud homines, possibilia sunt apud Deum. Hunc Jesum resuscitavit Deus : Et virtute magna reddebant Apostoli testimonium resurrectionis. Quotquot enim [in multitudine credentium] possessores agrorum erant, vendentes afferebant pretia : Dividebatur autem singulis prout cuique opus erat. Cum autem [Paulus et Silas] venerunt Thessalonicam, crediderunt et mulieres nobiles non paucae. Vanitati enim Creatura subiecta est non volens : [Et] Dominus locutus est : Non autem exciderit verbum Dei.*

1 Cor. i. 26. Jo. xvi. 33. Heb. xii. 2. Jo. ii. 1, 2, 11, 23, 24. iii. 1-3, 19-21. Et vii. 1, 14, 32, 44, 47, 48, 53. Lu. xviii. 18-25. Mat. xi. 2-12. Et Lu. vii. 29, 30. Mat. xxvii. 1, 35. Mar. xv. 39-41. Jo. xix. 25. Mat. xxvii. 57-60. Jo. xix. 39. Lu. xviii. 27. Act. ii. 32. iv. 33-35. Et xvii. 1-4. Rom. viii. 20. 1s. i. 2. Et Rom. ix. 6.

\*\*\*\*\*

LA VÉRITÉ, LE SUISSE,  
ET LE ROI.

Nūn δ' αἶνον βασιλεῦς ἐγὼ, φρονέωσι καὶ αὐτοῖς.  
*Nunc Regis aeque laus veniat ac fabula :*  
*Utcunque Regibus insita sit sapientia.*  
HESIOD. *Egy.* γ. 200. & ὁ δεινὰ.

*Veritas magna, et fortior prae omnibus.*  
3 Esd. iv. 35.

Τοῖς γὰρ δικαίοις ἀνέλκειν ἡ ἐξάδιν.  
*Iustis recalcitrare, difficilis labor.*  
EX STOBAEO GROTIANO :  
Floril. Titulo ix. γ. 12.

LA Vérité vouloit pénétrer chez le Roi ;  
Un Suisse obstinément l'arêtoit à la porte ;  
Et juroit bien-fort par son foi  
Que plutôt le *Tiandre* l'emporte.  
Le Prince entend le bruit, veut savoir ce que c'est,  
On y vole, et lui-même à la porte il paroît,  
Interroge le Suisse, ordonne qu'il réponde . . .  
*Sire, moi n'ose pas faire entrer tant de monde,*  
*Et ste Dam' n'être pas, je crois, de qualité,*  
*C'est la Vérité qu'il s'appelle.*  
Le Prince alors, d'un air de dignité,  
Souriant doucement à la naïveté  
De l'Helvétique Sentinelle ;  
*Madame, entrez (dit-il) en-pleine-liberté :*  
*Et vous, laissez toujours passer la Vérité :*  
*Il ne marche jamais trop de monde avec elle.*

On ne repousse point la Vérité sans bruit :  
Et de quelque façon qu'on l'arête au passage,  
On verra tôt-ou-tard que c'étoit un outrage  
Dont il-faloit qu'au moins la honte fût le fruit.

*Mais (dit-on) ses progrès, si rien ne les arête,*  
*Vont faire évanouir tous nos grands intérêts . . .*

Messieurs, rassurez vous : Le Public est si bête,  
Qu'on peut vous garantir la lenteur des progrès :  
Progrès surs, j'en conviens, mais si peu perceptibles,  
Que vous devez compter qu'avant qu'à l'Univers  
Ils puissent procurer des biens un-peu sensibles ;  
Vous et les vôtres les plus chers



Vous ferez bien-pôûris, ou mangés par les vers.  
Et quand vous ferez-morts, Coquins, que vous importe,  
Qu'enfin la Vérité — par des succès nombreux  
Voyant de toutes parts augmenter son escorte —  
Rende le Genre-humain plus sage et plus heureux ;  
Ou qu'un Suisse toujours la retienne à la porte ?



*Adde quod innumerae concurrunt undique gentes,  
Nec sic borret iners scelerum contagia mundus,  
Ut gladiis egeant civilia bella coactis.*

LUCANUS, iii. v. 321-323.

*A Pascha parabatur [ab Anglis] expeditio in Gallos: in die Parasceves COLETUS apud Regem [Henricum VIII.] et aulicos mire concionatus est de victoria Christi, adhortans Christianos omnes, ut sub regis sui vexillo militarent ac vincerent. Etenim qui odio, qui ambitione, mali pugnarent cum malis, seque vicissim trucidarent, non sub Christi, sed sub Diaboli signis militare: Simulque ostendit quam res esset ardua Christianam obire mortem; quam pauci bellum susciperent non odio aut cupiditate vitiiati; quam vix consisteret eundem habere fraternam charitatem sine qua nemo visurus esset Deum, et ferum in fratris viscera demergere. Addidit, ut Christum Principem suum imitarentur potius quam Julios et Alexandros. Multaque alia tum declamavit in hanc sententiam, sic ut Rex nonnihil metueret, ne haec concio adimeret animos militibus quos educabat. Huc velut ad bubonem omnes convolant mali, sperantes fore ut Regis animus jam in illum posset exacerbari. Accersitus est Coletus jussu Regis; venit, pransus est in Monasterio Franciscanorum, quod adhaeret Regiae Grienwicensi. Rex ubi sensit, descendit in Hortum Monasterii, et Coletus prodeunte, dimisit suos omnes. Ubi solus esset cum solo, jussit ut tecto capite familiariter colloqueretur, atque ita exorsus est juvenis humanissimus: Ne quid temere suspiceris, Decane; non huc accersivi te quo turbem tuos sanctissimos labores, quibus unice faveo, sed ut exonerem conscientiam meam scrupulis aliquot, tuoque consilio rectius satisfaciam officio meo. Verum, ne totum colloquium repetam, quod fere sesquihoram productum est; interim in aula ferociebat Bricotus, ex Franciscano Episcopus, existimans periclitari Coletum, cum per omnia conveniret illi cum Rege; nisi quod Rex optabat, ut, quod Coletus vere dixisset, diceret aliquando explanatus ob rudes milites, qui secus interpretarentur quam ipse dixisset, videlicet Christianis nullum esse bellum justum. Coletus pro sua prudentia, proque singulari animi moderatione, non solum animo regio satisfecit, verum etiam auxit gratiam pristinam. Ubi reditum est in regiam, Rex dimissurus Coletum, allato poculo praebibit, et complexus hominem humanissime, omniaque pollicitus, quae sint ab amantissimo rege expectanda, dimisit. Jam aulica turba circumstans, expectabat exitum ejus colloqui. Ibi Rex, omnibus audientibus, Suus, inquit, cuique Doctor esto, et suo quisque faveat; hic est Doctor meus. Ita discesserunt quidem lupi, quod aiunt, biantes, et praecipue Bricotus, nec ab eo die quisquam est ausus impetere Coletum. — Ex ERASMI Epistola Jodoco Jonae Erphordiensis, pp. 321 & 322 Tomi 2. VITAE ERASMI quam conscripsit Anglice reverendus (et honoris causa nominandus)*

Joannes JORTINUS.





LE JEUNE ENSEIGNE,  
ET LE GRAND GRENADEUR.

[Ἀντίνοος μὲν] θρῆνον ἐλὼν βάλε δεξιὸν ὤμον  
[Ἀγνώστῃ Ὀδυσσεύς]. ὃ δ' ἐξάθη, ἥύτε πέτρῃ,  
Ἐμπεδον· ἐδ' ἄρα μὲν σφῆλεν ἑλὸς Ἀντινόοιο,  
Ἄλλ' ἀκέων κίνησε κάρη. HOM. Odyss. ε'. 462.  
*Noli, amabo, verberare lapidem, ne perdas manum.*

PLAUT. Curcul. I. 3. v. 41.  
*Omnia perpetiar : tantum fortasse timebo  
Corpore laedatur ne manus ista meo.*  
OVID. Her. xx. 83.

**A** PETERSBOURG, un jeune Enseigne Russe  
A-tour-de-bras batoit un Grénadier ;  
Grenadier tel, qu'au service de Prusse,  
Après Jonas, c'eût été le premier.  
Or tel qu'un Roc, qui sans fin ni quartier  
Se voit batu par l'écume flotante ;  
Tel, regardant la figure batante,  
Restoit planté le Colosse batu :  
Quand à-la-fin sous son bonnet pointu,  
Il y pensa ; puis sans plaisanterie,  
Mu de pitié sur la forcénerie  
Du jeune Drôle, apprenti-Général,  
Lui dit tout-bas ; *Eh Monsieur, je vous prie,  
Frappez moins-fort, vous vous ferez du mal.*

Je laisse à ceux qui font du militaire  
Leur grand item, leur principale affaire,  
Le soin de voir comment semblables faits  
Peuvent servir de Texte à leur Morale.  
Pour moi qui suis grand ami de la Paix,  
Abominant cette rage infernale  
Qui sous le nom de Vertu Martiale,  
Ravage tout pour de vils intérêts ;  
Moi trop-gâté par mon Christianisme,  
Pour trouver beau ce sanglant fanatisme ;  
Je ne prétends en parler désormais,  
Que pour tenter, si le même exorcisme  
Qui de mon corps a chassé ce Démon,  
N'en pourroit-pas délivrer quelques aîtres ;  
Sauf le respect d'un tas de bons Apôtres,  
Qui quelquefois, jusques dans un Sermon,  
Tout en prêchant le Dieu seul sage et bon,  
Vont du Dieu Mars disant les Patenôtres.

*Apud Pontifices Mars pater dicitur. Servius in Virgil. ad Æn. iii. 35.  
Plaude tuo, Miles, Marti : nos odimus arma.  
Pax juvat, et media pace repertus amor.  
Ovid. Am. iii. 2. v. 49.*

## LES DEUX VÉRITÉS PRÉTENDUES.

*Seditione, dolis, scelere, atque libidine et ira,  
Iliacos intra muros peccatur et extra. HOR. 1 Ep. 2. 15.*

**D**EUX Dames du-grand-air, qui couroient le pays,  
Se trouvèrent ensemble en un même logis,  
Toutes-deux se donant pour Dames  
De la plus haute qualité ;  
Quand leur beau nom fit naître à quelques bonnes ames  
La plus grande difficulté.  
Parmi ses laquais et ses femmes  
Chacune étoit sans-vanité,  
Et gros-comme-le-bras, MADAME VÉRITÉ'.  
*Mais l'être toutes-deux ? disoit l'Hôte à l'Hôtesse,  
Qu'en penses-tu, Manon ? ce point-là m'intéresse.*  
Et Manon tout-de-suite en ayant caqueté,  
Ce grand point fut bientôt assez-haut discuté  
Parmi Messieurs les Domestiques,  
Pour l'être enfin par les Dames aussi :  
Qui malgré leurs grands airs, et leurs tons magnifiques,  
Déjà se décoifoient, sans honte et sans merci,  
Lorsque Monsieur le Commissaire  
(Passant par-là  
Pour autre affaire)  
Vint y mettre le hola ;  
Puis s'en-ala,  
Homme-de-tête,  
Faire diligente enquête  
Pour voir-clair dans tout cela.  
Un vieux Curé lui dit : Je conois par l'Histoire  
La Dame à qui de-droit appartient ce beau nom :  
Et c'est Elle qu'on dit qui prétend à la gloire  
D'abattre (s'il se peut) par des coups de Raisón,  
Le Diable des Procès et celui de la Guerre :  
Pour faire enfin régner come au Ciel, sur la Terre,  
Le Dieu tout-raisonable et tout-sage et tout-bon,  
Qui veut (dit-Elle)  
Plus que jamais,  
Répandre parmi nous, par les Esprits bien faits,  
Un goût de Paix universelle,  
Sous les Royales lois d'un sien Fils, qu'il appelle  
Le Fils de son amour et le Prince de paix.  
Ainsi donc, entre-nous, j'ai bien peine à comprendre,  
Qu'une Dame d'un tel esprit,  
Soit l'une de ces deux que vous venez de prendre  
Dans un si beau flagrant-délit.  
Examinons pourtant . . . Tenez ; si bon vous semble,  
Nous irons de-ce-pas ensemble,  
Leur demander visite, afin de voir un-peu  
Comment leur entretien peut faire juger d'elles.  
Nous le verrons bientôt, si couvrant notre jeu,

Tout

Tout-naturellement nous engageons ces Belles,  
Les complimens finis, à parler de Nouvelles.  
Ce Prêtre visoit-juste, il atteignit son but :  
Toutes-deux à-la-fois, dès le premier début,  
Etalant sans mystère une mâle éloquence

Et maint aître bel attribut,  
Parlèrent Politique, et Commerce, et Finance,  
Et Guerre, et tout le reste, avec autant d'aisance

Qu'en eût montré Mercure ou Belzébut.

Eh-bien ? que pensez-vous, Monsieur, de ces manières ?

(Dit enfin le vieux dératé)

Pour moi, j'en suis tout-enchanté :

Mais donnez moi les écrivinières,

Si nous n'avons ici dans ces deux Chevalières,

Sous le beau nom de Vérité,

Deux-honêtes Aventurières :

*Mulierculas oneratas peccatis, quae ducuntur variis desideriis, semper discen-  
tes et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes : similitudines locustarum, si-  
miles equis paratis in praelium : [habentes] facies hominum ; capillos mulierum ;  
dentes, sicut leonum ; regem, Angelum atyssi—mulierem ebriam de sanguine. . .*

*" Agite ! ite ad alta, Gallae, Cybeles nemora simul,*

*" Simul ite, Dindymenae Dominae vaga pecora,*

*" Hilarate Herae citatis erroribus animum —"*

*Simul haec comitibus Atys cecinit nova mulier,*

*Rabidae ducem sequuntur Gallas pede propero. . .*

*Dea ! magna Dea, Cybele, Didymi, Dea, Domina,*

*Procul a mea tuus sit furor omnis, Hera, domo !*

*Alios age incitatos, alios age rabidos.*

Nos decet esse Viros, Gallas nos non decet esse ;

Ut probet εὐνὴς Lex quoque nostra suos.

Nam propter nos [et haec] scripta sunt : *" Vigilate, state in fide, viriliter agite : "* donec occurramus in unitatem—in Virum perfectum—ut jam non circumferamur omni vento doctrinae. Opiniones quum tam variae sint, tamque inter se dissidentes, alterum profecto fieri potest, ut earum nulla, alterum certe non potest, ut plus una vera sit. *Μίαν μὲν γὰρ τὴν φιλοσοφίαν εἶναι λέγουσιν, αὐτοὶ δὲ αὐτὰς ποιεῖσι πολλὰς.* Vos autem—unus est enim magister vester—nolite plures magistri fieri, fratres. In multis enim offendimus omnes. Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est Vir. Ex verbis enim tuis justificaberis, et ex verbis tuis condemnaberis. Ad aemulationem vos adducam in Non-gentem ? Timotheum audio—ducem Atheniensium, quum in summo prosperitatis fastigio versaretur, —incidisse in Platonem, quumque videret eum—vultu benignum, differentem vero, non de pecuniarum collatione—neque de nauticis usibus—neque de tributo sociorum—aut aliis quibusdam ejus generis ineptiis, sed de illis—de quibus [ille] serio agere solebat ; adstantem—dixisse, O vitam ! et veram felicitatem ! Quis sapiens inter vos ? Ostendat ex bona conversatione—in mansuetudine sapientiae. Si zelum amarum habetis, et contentiones—nolite gloriari et mendaces esse adversus Veritatem. non est enim ista Sapientia desursum descendens, sed terrena, animalis, diabolica. quae autem desursum est Sapientia, primum quidem pudica est, deinde pacifica, modesta,—plena misericordia et fructibus bonis.

2 Tim. 3. 6. Apoc. 9. 7, 8. & 17. 16. Catull. 64. 12, 13, 18, 27, 34. 91.  
Ὁ δὲ ἄνθρωπος. 1 Cor. 9. 10. & 16. 13. Eph. 4. 13, 14. Cic. de N. D. 1. 2. Lucianus de Paraf. Opp. t. 2. p. 252. Matth. 23. 8. Jac. 3. 1, & 2. Matth. 12.  
37. Rom. 10. 19. Ael. v. h. 2. 10. Jac. 3. 13-17.



## LA VÉRITÉ ET LE MENSONGE.

*Nescio quid agitet cum bonum imitatur malus. P. SYR. emendatus.*

**M**ORTELS, venez à moi, je suis la Vérité,  
S'écrioit la Vérité-même :

Sous un dehors de femme assez-mal imité,  
Le Mensonge à son-tour voulant être écouté :

Avec une impudence extrême

Crioit plus-haut encor, *Elle est folle, je croi !*

*Ou plutôt, c'est une Friponne !*

*Messieurs ! à son discours gardez d'ajouter-foi.*

*La Vérité, vraiment ! La Vérité c'est-moi,*

*C'est moi, Messieurs, qui la suis en-personne.*

La dispute fit du fracas :

L'on en fit un procès, l'on eut des Avocats :

Dont le profond savoir et la rare éloquence,

Brillèrent tour-à-tour, tant-et-tant, qu'à-la-fin

La Cour-même ainfi qu'eux y perdoit son Latin.

La cause fut en-conséquence

Remise au Roi ; Prince que par-bonheur

Le Ciel avoit doué du beau don de prudence.

Après avoir ouï Monsieur le Rapporteur,

*Aux deux Partis, dit-il, j'ordonne le silence.*

L'un des Plaideurs se tut, mais d'un air d'importance

Qui prononçoit pour lui, *La Victoire est à nous !*

L'autre dit : “ Ah grand Roi, souffrez qu'à vos genoux,

“ Si c'est-là votre arêt, j'expire dans les larmes.

“ Je n'ai pour tout moyen que d'innocens discours,

“ La Vérité jamais n'a connu d'autres armes ;

“ Si vous les proscrivez, c'en est fait de mes jours,

“ C'en est fait du Salut de la Race mortelle.

“ Et votre propre gloire, hélas, à quoi tient-elle ?

“ A quoi même vos jours vont-ils être exposés ?

“ *Mon silence* vous livre à ce Masque perfide ;

“ *Le sien*, quand ses discours sont criminalisés,

“ N'est qu'un jeu, bien-facile à l'Esprit qui le guide :

“ Au défaut de la Langue, il a toujours assez

“ D'autres armes à son usage . . .

“ Ecartez, juste Ciel ! un funeste présage,

“ Et conservez les jours d'un Roi

“ Qui-même en m'affligeant croit suivre votre Loi . . .”

Le Prince alors lui dit : C'en est assez, ma fille,

Je vous conois, conoissez moi :

J'ai voulu par mon ordre éprouver votre foi,

Je prétends désormais qu'au grand jour elle brille.

Qu'on fouille sa Rivale : et qu'ici, sous mes yeux,

S'il-le-faut, on la déshabille.

On la fouille : On lui trouve un *Journal* curieux

(Portant pour épigraphe *Ayons-bonne-mémoire*) :

Et divers Passé-ports, dans une poche à-part :

Plusieurs



Plusieurs verres grossiers colorés avec art,  
 Pour mieux-voir ce qu'on veut, dans les faits de l'Histoire :  
 Les *Psalmes de Marot*, un *Rosaire*, et du fard,  
 Avec un petit-pot d'onguent dépilatoire :  
 Trois masques différens : des chiffres : un poignard :  
 Une estampe impudente : un plan de Citadelle :  
 L'ébauche d'un traité pour et contre la Paix :  
 L'exorde d'un *Discours*, de la *Loi naturelle*,  
 Contre toute autre *Loi*, soit ancienne ou nouvelle,  
 Qui prétendra guider les Roix ou leurs Sujets,  
 Ou sur le *Droit-des-gens* étendre sa tutelle . . .  
 Arrêtez ! dit le Roi : Pour vuider le procès  
 Nous n'avons nul-besoin d'un plus ample inventaire.  
 Ces derniers traits surtout, forment un caractère,  
 Qui seul, de la solide et ferme Vérité,  
 Distingue assez son frivole Adversaire.

Malgré ce jugement le Mensonge éfronté  
 Voulut prendre come Elle un air de dignité,  
 Gémir come Elle aussi d'un Ordre trop sévère,  
 Et mieux qu'Elle montrer son respect pour les Roix :

Mais le Fourbe eut beau contrefaire  
 Son geste, ses regards, son langage, sa voix :  
 Dans tout ce qu'il disoit on trouvoit du mystère,  
 Des pièges, des périls. Le Prince toutefois,  
 Moins timide et plus doux qu'un Prince du-vulgaire,  
 A-peine étoit sorti, que par ses Courtisans  
 Il fit dire au Coquin qu'il auroit une Chaire :

Soit pour prêcher sans Oposans  
 Le Système épineux dont le sort l'intéresse :  
 Soit pour défendre en-forme, et contre tous venans,  
 Des Thèses qui pour lui sortiroient de la presse  
 Franches de tout tracas de Censeurs chagrinans :

Mais le tout, sous la clause expresse  
 D'exil ou d'étroite prison,  
 Si par des coups de force, ou de sourde cabale,  
 Il décèle jamais quelque démangeaison  
 D'opprimer, de vexer, de gêner sa Rivale,  
 Ou la vaincre en-un-mot par tout autre instrument  
 Que l'art de l'Eloquence et du Raisonnement.

" Que ta règle, o cher Prince ! est belle et consolante  
 (Dit lors la Vérité, d'une voix exultante) :

" Tu parles pour le Ciel, le Ciel te bénira :

" Tant que la controverse ainsi se conduira,

" La Vérité sera contente ;

" Sure que tôt-ou-tard Elle triomphera."

*Toi triompher ? je t'en défie*

(Dit le Mensonge, l'œil-en-feu) :

*J'enseignerai le Droit et la Philosophie !*

*J'honorerai les Grands, les Héros, la Patrie,*

*Je défendrai le Sexe — et j'espère dans-peu*

*Bien mater de-franc-jeu*

*Ce ridicule orgueil dont je te vois bouffie !*

" Et moi je vais (dit-elle) avertir en tout lieu,

" Que j'enseigne le Droit et les Decrets d'un Dieu

- “ Qui veut, quand il dit *Paix* !, que tout se pacifie :  
 “ Et qui, pour rallier sous ses paisibles Lois  
 “ Les Mortels que divise et punit à-la-fois  
 “ Leur séditieuse folie,  
 “ Leur parle encor de paix par sa Grace infinie ;  
 “ Sous peine aux seuls mutins qui ne m'écoutent pas,  
 “ D'être exceptés de l'Amnistie  
 “ Qu'il veut que dans tous les climats  
 “ Par mes disciples je publie.”

*Gloria in altissimis Deo, et in terra Pax, hominibus bonae voluntatis. Ego veni in nomine Patris mei, et non accipitis me : Si alius venerit in nomine suo, illum accipietis. Nolite omni spiritui credere—Omnis spiritus qui solvit Jesum, ex Deo non est. Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen. Omnis qui negat Filium, nec Patrem habet. Si vos manseritis in sermone meo . . . cognoscetis Veritatem, et Veritas liberabit vos . . . Ego sum Veritas. Luc. 2. 14. Jo. 5. 43. 1 Jo. 4. 1-3. Ph. 2. 9. 1 Jo. 2. 23. Jo 8. 32. & 14. 6.*

## 59

### L'OCEAN ET LES RUISSEAUX.

*Abiecit populus iste aquas Siloë, quae vadunt cum silentio. Is. 8. 7.*

**H**EUREUX qui peut au Roi présenter sa requête  
 Sans adorer les Saints du Royal Paradis :  
 Plus heureux s'il fait-voir, dans tous ses faits et dits,  
 Que nul accès d'orgueil ne lui tourne la tête.  
 Quelques jolis Ruisseaux, voisins de l'Océan,  
 Lui portoient sans-détour le tribut de leur Onde.  
 Leur lit n'en étoit pas plus large d'un empan,  
 Leur eau n'en fut jamais d'un pouce plus profonde :  
 Et l'Orgueil cependant les gonflait quelquefois :  
 Quelquefois leur murmure étoit plein d'insolence.  
 Ils osèrent un-jour se plaindre en leur patois,  
 Que l'Océan voyoit avec-trop d'indolence  
 Leur louable façon de lui payer ses droits.  
 Dans cet instant-là-même il grondoit d'importance  
 Deux Fleuves, orgueilleux de venir, pour des Rois,  
 Lui vomir des Vaisseaux armés par l'arrogance  
 Qui de la Paix ignore ou méprise les loix.  
 Il baissa par-pitié sa formidable voix ;  
 Je suis toujours, dit-il, sensible à vos hommages,  
 J'accepte avec plaisir le tribut de vos eaux :  
 Mais songez, si dumsins, vous voulez être-sages,  
 Que l'Océan pourroit se passer de Ruisseaux ;  
 Et sachez qu'il n'est point de façon de me plaire,  
 Pour qui joint à l'hommage un orgueil téméraire.

*At te, Cydne, canam, tacitis qui leniter undis } Tib. I. 7. ad men-  
 Caeruleis placidus per vada serpis aquis. } tem Ach. Statii.  
 Petit, et non accipitis : eo quod male petatis . . Deus superbis resistit, hu-  
 milibus autem dat gratiam. Jac. 4. 3-6.*

## LES SÇAVANS ET LE BUVEUR.

*Curæ est sua cuique voluptas. OVID. A. A. I. 749.*

**S**UR le Vuide et le Plein, chez Damon l'autre-jour,  
Des Savans disputoient sans s'entendre et sans boire.  
Grégoire étoit présent : Damon veut que Grégoire

Dispute ou décide à son tour.

Grégoire sourit, et décide :

Messieurs, dit-il, je veux et le Vuide et le Plein :  
Le Vuide, quand mon verre est rempli de bon vin,  
Et le Plein quand mon verre est vuide.

Ainsi l'ardent Buveur, d'umoins avec esprit

Raportoît tout à sa Bouteille :

Il rioit de son foible, avec lui l'on en rit,  
Et pour lui l'on revint à son jus de la treille.  
D'autres moins plaisamment faisant chose pareille,  
D'un Rire moins flatteur pouront être l'objet :

Et Tel-même y sera sujet

Qui fièr d'un plus noble Génie

Ne pense point-du-tout, par son plaisant caquet,  
A divertir la Compagnie.

**TEL** ce Rêveur profond, tout-plein de son projet

Pour fixer le sort de l'Empire,

En disserte à-propos de votre poele-à-frîre ;

Puis à-propos d'un chou, d'un chat, d'un perroquet,

D'un clou, d'un poil, d'un bilboquet ;

Puis se fâche s'il vous voit rire.

**TEL** ce Cultivateur, personnage important,

Qui de votre discours le plus intéressant,

Malgré tous ses efforts ne tire

Nul texte favorable à ses Sermons payens

Sur le devoir des Citoyens

Ou sur les nouveautés de son agriculture :

Par-degrés devient à vos yeux

La vivante Caricature

D'un long-Bailleur fastidieux,

Non-moins ennuyé qu'ennuyeux.

**TEL** ou pire, et pourtant bien-sur de valoir-mieux,

Ce Rimeur, engoué de sa galanterie,

Pendant que vous pleurez un accident fatal

Qui menace les jours d'une Epouse chérie,

Vous vient communiquer le joli Madrigal

Qu'il a fait depuis-peu pour la belle Marie,

Et qui sans-mentir n'est pas mal.

**TEL** encore (et Galand non-moins original)

Ce Courtaud-de-boutique, en aûnant votre étofe,

Dans tous ses contes-bleus vous glisse galament

Qu'il est ami du Sexe, ou-bien-même (vraiment !)

Ce qui s'appelle un Philosophe !

Et cet autre, qui fut aux Ecoles nourri ;



Combien plus vous plairoit son plus docte ramage ?  
 Demeure, docte Oiseau, demeure dans ta Cage !  
 C'est-là, non parmi nous, que d'un œil atendri  
 Sur l'amas de lueurs qu'on nomme ton système,  
 Tu peux impunément, livré seul à toi-même,  
 Pour suivre en Dom-Quichote un Phantôme chéri . . .  
 HÉLAS ! tous les Humains n'ont-ils pas à-leur-guise,  
 Par quelque goût flateur, quelque objet favori  
 Qui plus-ou-moins les fixe et les caractérise ?  
 Heureux ceux dont l'objet n'est pas, tout-bien-compté,  
 Ou quelque obscure vanité,  
 Ou quelque brillante fofise :  
 Quelque sublime pauvreté :  
 Quelqu'héroïque mièvrété,  
 Qui conduise son homme à l'admirable gloire  
 De voir son Nom placé tout-au-mieux dans l'Histoire ;  
 Tout-prêt pour les sifflets d'un Siècle plus madré  
 (Qui tarderoit bien-peu, si l'on vouloit me croire) :  
 Où le Monde désenivré,  
 Non-moins gai, mais plus sobre un-peu que mon Grégoire,  
 Jugera mieux que nous, moins Grec et moins Romain,  
 Du vrai Vuide caché sous un faux air de Plein  
 Dans plus-d'un des Tableaux du Temple de Mémoire.

\*\*\*\*\*

Aliquis, Ex Horatio.

..... O bone ! ne tu  
 Frustrere, insanis et tu —————

Alius, ex Tullio.

Errare mehercule malo cum Platone — quam cum istis vera sentire.

Festus Paulô.

Insanis, Paule.

Paulus.

Non insanio, optime Feste : sed veritatis et sobrietatis verba loquor. Scis enim Rex, ad quem et constanter loquor. — Credis, Rex Agrippa, Prophetis ? Scio quia credis. — Pereuntibus quidem stultitia est : iis autem qui salvi fiunt — Dei virtus est — quia quod stultum est Dei, sapientius est hominibus, Felix Paulo.

Vade : tempore autem opportuno accersam te.

Paulus Timotheo.

Tu ergo fili mi [dum licet] insta opportune, importune.

Florus.

Cato . . delendam esse Carthaginem, et quum de alio consulcretur, pronuntiabat, Plutarchus.

Τέναντιον δὲ Πόπλιος Σκινίων, ὁ Νασικᾶς ἐπικαλέμενος, αἰεὶ διέλεγε λόγους καὶ ἀποφαινόμενος· Δοκεῖ μοι Καρχηδόνα εἶναι.

Tacitus.

Erat quippe — frequens senatoribus, si quid e republica crederent, loco sententiae promere.

TAC. Ann. 2. 33. PLUT. in Cat. sub fin. Vitae. & FLOR. 2. 15. || 2 Tim. 2. 1. 4. 1. & Act. 24. 25. || 1 Cor. 1. 18-25. & Act. 26. 24-27. || Cic. Tusc. x. 17. & HOR. 2 S. 3. 31.





## LE ROI ET LES COURTISANS.

*Vos amici mei estis, si feceritis quae ego praecipio vobis . . Melior est enim obedientia quam victimas. JO. XV. 14. & I REG. XV. 22.*

UN PRINCE, vertueux dès ses plus jeunes ans,  
Ornoit par ses vertus le trône de ses Pères.

Les Courtisans oisifs, soit tristes, soit plaisans,  
N'étoient pas plus-aimés qu'ils n'étoient nécessaires.

Ennemi, sans humeur, des plaisirs séduisans  
Qui peuvent ralentir ou brouiller les affaires,  
Souvent il l'avoit dit : *Ses plus chers Courtisans*  
*Etoient, ceux qui chargés d'importans ministères,*  
*Pouvoient jusqu'au-milieu des plaisirs amusans*  
*Recevoir ou donner des avis salutaires.*

Il les vouloit instruits (et même bien-disans) :  
Bien-nés, et gens-d'honneur, de tout grand foible exemts :

Joignant partout aux Mœurs le charme des Manières ;  
Et de tout vrai mérite utiles partisans.

Il évitoit l'excès des façons familières ;  
Mais toutefois pour eux plein d'égards complaisans,  
Il témoignoit assez qu'il ne s'en faisoit guères  
Qu'il ne vît moins en eux des Sujets que des Frères.

Digne qu'on l'adorât, il se vit adoré,  
Autant que sans folie un Mortel pouvoit l'être :  
Heureux ! si cette ardeur, si digne de paroître,  
En augmentant toujours n'eût pas dégénéré.  
Par-degrès elle aloit du solide au frivole ;  
Le Prince tous-les-jours, plus cher, plus vénéré,  
De ses Adorateurs devint enfin l'Idole,

Trop-à-la-lettre idolâtré :

Et l'Idolâtrie est un Vice

Qui prend bien-aisément ! la place des Vertus :  
Les Courtisans bientôt ne furent assidus

Qu'à leur idolâtre exercice.

Jusques alors, pour la bonne Police ;  
Pour la reforme en tout des loix et des abus ;  
Pour le bien des Sujets sans porter préjudice

A des Peuples voisins ;

Et pour un Chrétien Armistice

(Sans qui chez les Payens notre Sainte-Milice  
Anonce à notre honte un Sauveur des Humains  
Qui veut que son amour tous les Peuples unisse) :  
Ou pour d'autres objets que cette simple esquisse  
Fait entrevoir sans peine à des yeux un-peu fins ;  
Ils avoient du bon Roi secondé les desseins.

D'après son noble plan, le plus bel édifice  
Sembloit déjà s'élever sous leurs mains :  
Les services réels qui tendoient à ses fins,  
Avoient été pour eux jusqu'alors un délice.  
Mais depuis qu'occupés des petits-soins flatteurs,

Et

Et moins Amis du Roi que vils Adorateurs,  
Ils furent Courtisans come en titre d'office ;  
Imperceptiblement les services réels

Devinrent pour eux un suplice.

Ils croyoient que le Dieu formé par leur caprice,  
Tant qu'ils feroient fumer l'encens sur ses autels  
Ne manqueroit jamais de leur être propice :  
Et pour eux en-éfet, que falloit-il de plus ?  
Le Prince le leur dit : " Abjurez l'artifice

" De tous ces honeurs superflus,

" Et que l'Ordre se rétablisse.

" Que devant Dieu tout genou se fléchisse,

" Non devant moi, près de lui si petit.

" J'aime un zèle qui m'obéisse,

" Non, qui m'offre avec pompe un encens interdit,

" Dont il faut que pour vous et pour moi je rougisse :

" Aimez moi, servez moi, cet honneur me suffit.

" Le Culte est pour Dieu seul : encor nous a-t-il dit,

" (Loin d'en faire le Tout aux yeux de sa Justice)

" *Qu'il veut obéissance et non-pas sacrifice :*

" Et suivant la rigueur que lui-même établit,

" Le Culte-même qu'il prescrit

" N'est à ses yeux qu'une immondice,

" Sans cet hommage de l'esprit

" Qui fait de son Culte un service

" Conforme à ses desseins : conforme aux grandes loix

" Qui seules du Souverain-Maitre

" Nous font aisément reconnoître

" L'inimitable et ravissante voix."

Ce Prince parloit mieux que maint docte Ecolâtre :

Le Roi que sa cour idolâtre,

N'est pas toujours le mieux servi.

Et ce Culte formel dont notre œil est ravi,

Souvent n'est qu'un jeu de théâtre

Qui par notre erreur anobli,

N'en est pas moins aux yeux du Sage

La vaine et décevante image

Du vrai Culte mis en oubli.

Le propre Fils de Dieu, nommé de Dieu lui-même

Pour exercer sur nous la Royauté suprême,

Ne vit jamais l'honneur de son Royal emploi

Si bien réduit par nous au sort d'un vain fantôme ;

Ne fut jamais enfin moins-*servi* come Roi

Par les Peuples qui font ici-bas son Royaume ;

Que depuis-qu'il s'est vu, dans leur Culte, en-tout-lieu,

Bien-solemnellement adoré come DIEU.

\*\*\*\*\*

*Rex sum ego. ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum. . Misericordiam volo et non sacrificium. . Et praedicabitur hoc Evangelium Regni in universo orbe. . Ego sum pastor bonus. . et alias oves habeo. . et illas oportet me adducere. . Euntes ergo [et calceati pedes in praeparationem Evangelii Pacis] docete omnes gentes. . ea servare omnia quaecunque mandavi vobis. Joh. 18. 37. Matth. 9. 13. & 24. 14. Joh. 10. 14-16. Matth. 28. 19. & Eph. 6. 15.*



## LE DUEL ET LA GUERRE.

*Vae vobis — Duces caeci, excolantes culicem, camelum autem glutientes.  
Bene irritum facitis praeceptum Dei, ut traditionem vestram servetis !  
Matth. xxiii. 24. Marc. vii. 9.*

**L**ONG-TEMS par la Guerre nourri  
Comme un Enfant-gâté, come un franc Favori,  
Le *Duel* fut un-jour bien-surpris de l'entendre  
Qui lui disoit : Partez, rentrez dans les Enfers :  
Et sachez que moi-même aujourd'hui j'ai fait rendre  
L'Arêt qui contre vous en mille lieux divers,  
De-plus-en-plus, va se répandre ;  
Pour enfin purger l'Univers  
D'un *Monstre* de qui l'insolence,  
Avec-trop de hauteur et depuis trop-longtems,  
Trop souvent-même au-prix de nos plus braves gens,  
Abuse de notre indulgence.  
Le *Monstre* en-ricanant aloit battre des mains,  
Et se rire tout-haut du sort qu'on lui dénonce ;  
Mais il s'en tint pour-lors à deux mots de réponse,  
Animés seulement par ses regards malins.  
Si les *Monstres* (dit-il) destructeurs des Humains,  
Doivent être à-jamais exilés de la Terre,  
Pourquoi faut-il que ce coup-de-tonnerre  
Me frappe seul ? Suis-je seul criminel ?  
Et que veut dire Tel ou Tel  
Qui vous lâche la bride et pour moi la resserre ?  
Ecoutez ! respectons le lien mutuel  
Dont nous unit notre heureux naturel :  
Car que suis-je après-tout, qu'une petite Guerre ?  
Et la Guerre qu'est-Elle, hélas, qu'un grand Duel ?  
La Guerre avec un doux sourire  
Lui dit : Mon Fils, j'entens raison,  
J'approuve ta comparaison ;  
Mais il faut ménager le Peuple qui m'admire,  
Et qui sans trop savoir pourquoi  
Grommelle assez-haut contre toi.  
Soyons bons amis sans le dire :  
De-tems en-tems, pour apaiser la Loi,  
Quelques rigueurs pouront suffire.  
Si tu les souffres galament  
Je te promets avec serment  
Que tous-deux nous saurons conserver notre empire :  
Non-seulement malgré l'Edit  
Qui te donne du pire,  
Mais même en dépit  
De ce Dieu tant-prêché, dont la Loi plus égale,  
Si ses bons Prêtres l'annonçoient,  
Si ses bons Peuples l'embrassoient,

Nous



Nous rendroit tous-les-deux à la Nuit infernale.  
 Là-dessus, mon enfant, j'ai l'esprit en repos.  
 Ses Prêtres-même, ainsi que mes supots,  
 Sauront-bien préparer les Nations (charmées  
 Par quelques puissans jeux de mots)  
 A ne croire jamais, que le Dieu des ARMÉES  
 Veuille par un tel Nom gêner leurs Armemens ;  
 Ou désire de voir, pour ses beaux sentimens,  
 Leurs utiles fureurs par sa Loi reprimées :  
 Ni que du ROI DES ROIS le divin-plan de paix  
 Les doive empêcher de se battre,  
 Mieux-que les plans humains du bon Roi Henri-quatre  
 Et des autres sefeurs de semblables projets :  
 Ni que dans le système  
 D'un Dieu de VÉRITÉ,  
 Ses Loix, ses Ordres même,  
 Puissent d'un nœud de charité,  
 Réunir les Chrétiens au festin de sa Table ;  
 S'ils n'ont entr'eux au préalable  
 Bien constaté,  
 Suivant la méthode louable  
 De l'Université,  
 Le vrai de chaque point en-forme contesté  
 Par maint bel argument, toujours incontestable  
 Aux yeux de l'Argumentateur,  
 Et toujours, au-rebours, prononcé détestable  
 Par plus d'un brave Disputeur.

O Timothee, depositum custodi, devitans profanas vocum novitates, et oppositiones falsi nominis Scientiae, quam quidam promittentes, circa fidem exciderunt. Dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt. Sepulchrum patens est guttur eorum, venenum aspidum sub labiis eorum . . . Contritio et infelicitas in viis eorum . . . Viam pacis non noverunt. Hoc inveni, quod fecerit Deus hominem rectum, et ipse se infinitis miscuerit quaestionibus. Ego os Regis observo. Accesserunt ad eum discipuli ejus, et aperiens os suum docebat eos dicens, "Beati qui pacifici: quoniam filii Dei vocabuntur. Vos estis sal terrae: quod si sal evanuerit, in quo salietur? habete in vobis sal, et pacem habete inter vos." Ipse enim est pax nostra: solvens inimicitias in carne sua: legem mandatorum decretis evacuans: interficiens inimicitias in semetipso. Et veniens evangelizavit pacem vobis qui longe fuistis, et pacem iis qui prope. quoniam per ipsum habemus accessum ambo in uno spiritu ad Patrem . . . Obsecro itaque vos, ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis: solliciti servare unitatem spiritus in vinculo pacis: ut jam non simus parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento doctrinae in nequitia hominum, sicut et gentes ambulant in vanitate sensus sui: Veritatem autem facientes in charitate, crescamus in illo per omnia, qui est caput, Christus, ex quo totum Corpus compactum. Jerusalem, Jerusalem! . . . quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum Gallina congregat pullos suos sub alas, [quoties volui,] et noluisti! Conversi sunt in vaniloquium, volentes esse legis doctores. Excellentiore viam vobis demonstro — Secutimini Charitatem. Si noverim mysteria omnia, et omnem scientiam, Charitatem autem non habuero, nihil sum. 1 Tim. 6. 21. Rom. 1. 22. & 3. 13-17. Eccl. 7. 30. & 8. 2. Matth. 5. 9-13. Marc. 9. 49. Eph. 2. 14-18. & 4. 1-17. Matth. 23. 37. 1 Tim. 1. 6. 1 Cor. 12. 31. & 14. 1. 13. 2.

## LES SINGES BATISSEURS.

Cette pièce, dans un ancien exemplaire, étoit intitulée LES SCHOLASTIQUES: avec cette Epigraphe tirée des Sentences de P. SYRUS, Nimium altercando veritas amittitur. Dans un autre exemplaire le titre étoit, LES POLITIQUES ou LES RAPETASSEURS: avec cette Epigraphe prise d'HORACE, 1 Ep. 3. y. 30 & 31. Male facta Gratia nequicquam coit. On a préféré le titre qui paroît le plus naturel, et qui joignoit aux Epigraphes précédentes le passage suivant d'ORIGÈNE contre CELSE, tel à-peu-près qu'il est p. 217 de l'Édition de Cambridge, 1658. Πόλις ἔν παρ' ἀνθρώποις μετὰ πολλῶν ὑπέστησαν τεχνῶν καὶ διατάξεως νόμων· πολιτεία δὲ καὶ ἀρχαὶ καὶ ἡγεμονίαι ἐν ἀνθρώποις εἰσιν, ἥτοι αἱ κυρίως ὅτω καλεῖμεναι, σπουδαῖαι τινες εἴς τε καὶ ἐνέργειαι, ἥ καὶ αἱ καταχρηστικώτερον ὅτως ὀνομαζόμεναι, πρὸς τὴν (κατὰ τὸ δυνατόν) ἐκείνων μίμησιν· ἐκείναις γὰρ ἐνορῶντες οἱ ἐπιτετευγμένως νομοτεθήσαντες, καὶ συνεστήσαντο τὰς ἀρίστας πολιτείας, καὶ τὰς ἀρχάς, καὶ τὰς ἡγεμονίας. ὧν ἑδὲν ἐν τοῖς ἀλόγοις ἐστὶν εὐρεῖν· καὶ ὁ Κέλσος τὰ λογικὰ ὀνόματα, καὶ ἐπὶ λογικῶν τεταγμένα, ΠΟΛΙΝ καὶ ΠΟΛΙΤΕΙΑΣ καὶ ἈΡΧΑΣ καὶ ἩΓΕΜΟΝΙΑΣ, ἀναφέρει καὶ ἐπὶ μύμηκας καὶ μελίσσας.

UN Roi fameux dans les Mémoires  
D'où je tire de tems-en-tems  
Mes plus merveilleuses histoires,  
Avoit, à beaux deniers comptans,  
Ou par des bienfaits importans ;  
Ou par d'amicales requêtes  
Touchant des droits mal contestés ;  
Ou par d'équitables Traités  
Chef-d'œuvres des meilleures Têtes ;  
Bref par des armes plus honêtes  
Que celles dont fait si grand cas  
Le vulgaire des Potentats ;  
Si bien étendu ses conquêtes,  
Si bien arondi ses Etats,  
Si bien de sa gloire immortelle  
Rempli tout le Monde connu :  
Que si jamais il eût voulu  
Régir la Terre universelle,  
Il eût, à tout Peuple entendu,  
Semblé n'exiger que son du.  
Et puis chez les Peuples Sauvages  
Qui par ses lointains héritages  
Étoient devenus ses voisins,  
Il avoit par mille moyens,  
Toujours généreux, toujours sages,  
Si bien corrigé mille usages,  
Si bien civilisé les mœurs ;  
Si bien enfin gagné les cœurs ;  
Que même les Anthropophages,  
Dociles, humains, et courtois,

Charmés d'obéir à ses loix ;  
Avec des succès incroyables  
Cultivoient deux Arts que son choix  
Et des secours inépuisables  
Rendoient doublement agréables.  
De Triptolème, de Cérés,  
Ils avoient, en Agriculture,  
Passé de-bien-loin les progrès :  
Et dans la grande Architecture  
Leur vol sembloit suivre de près  
L'Architecte de la Nature.  
Le bruit de ces étranges faits,  
Par quelque Horde vagabonde  
Parvint jusqu'aux sombres forêts  
D'un Pays, peu-connu du Monde ;  
Où vivoit lors, en plein repos,  
Un Peuple d'excellens Magots ;  
La vraie espèce mitoyenne  
Des Hommes et des Animaux,  
Mais qu'on croyoit espèce humaine ;  
Marmottant même quelques mots,  
Et paroissant fort-bien entendre  
La langue de ces Hottentots ;  
Semblant enfin pouvoir apprendre  
Les autres langages plus beaux,  
Qu'avec le goût des Arts utiles  
Et même de pur agrément,  
Le Prince imperceptiblement  
Rendoit familiers dans les Villes  
Des Peuples par lui policés.

Et

Et la suite des faits tracés  
 Dans mes anecdotes Membranes  
 Nous montre qu'ils avoient assez,  
 Soit de souplesse en leurs organes  
 Soit de cervelle sous leurs cranes,  
 Pour prouver que certains Goujats  
 Ont dit sans beaucoup d'injustice,  
 Que si Magots ne parlent pas,  
 C'est belle paresse et malice.  
 Peuple pourtant propre au travail,  
 Come on va voir par un détail,  
 Où brillera leur industrie :  
 Mais gens aussi, peu-curieux  
 De vivre sans goûter la vie ;  
 Et (comme nos gens de génie)  
 Ne voulant être industrieux  
 Qu'autant qu'ils en ont fantaisie.  
*Ils trouvent qu'on s'en porte mieux ;*  
 Voila de la Philosophie ?  
 Les Singes en eurent toujours,  
 Et c'est ce qu'assez justifie  
 Tout ce qu'on fait de leurs bons-tours :  
 Leur habile poltronerie,  
 Leur promptitude à filer-doux,  
 Dès-que Monsieur mis en courroux  
 Avec le bâton les en prie ;  
 Leur intrépide espièglerie  
 Aussi-tôt qu'ils sont loin des coups ;  
 Leur galante minauderie  
 Même en présence d'un Jaloux ;  
 Et l'estime presque infinie  
 De mainte Héroïne aux-yeux-doux  
 Pour la charmante compagnie  
 De tant d'aimables Sapajoux :  
 Sans-parler des honeurs insignes  
 Dont ils furent jugés si dignes  
 Par maint Potentat digne d'eux ;  
 Qui de ces Etres merveilleux  
 Divinisant la noble Essence,  
 A leur honneur en conséquence  
 Bâtit maint Temple somptueux ;  
 Dont la richesse et la structure,  
 Comme un emblème plein de sens,  
 Marquoient (selon ma conjecture)  
 Le goût, le zèle, les talents,  
 Que pour la belle Architecture  
 L'on vit en eux quand autrefois,  
 De ce grand Roi si bon si sage  
 Ayant ouï les doux exploits,  
 Charmés surtout du batissage  
 Plusieurs crièrent d'une voix  
*Alons en faire apremissage !*  
 Car sans délai quitant le bois,  
 Leur troupe alerte, en quelques mois,

(Par les routes les plus directes  
 Dont elle pouvoit faire choix)  
 Parvint aux Peuples Architectes ;  
 Aprit bientôt leurs dialectes ;  
 Et n'épargnant à rien ses doigts,  
 Passa par les plus vils emplois  
 Avec un zèle inimitable ;  
 Qui par-degrés en peu de tems  
 Rendit plus d'un Magot capable  
 De quelques postes importants :  
 La chose au moins devint probable,  
 Et les Magots dans leurs Conseils  
 La prononçoient indubitable ;  
 S'estimant tous des Sans-pareils  
 Qui de-retour dans leur Patrie,  
 Aloient y briller, vrais Soleils  
 Du Pays de *Magotterie*.  
 Assez de-bonne-heure à la Cour  
 De l'Homme illustre à qui le Prince  
 Avoit confié la Province,  
 L'on eut avis, qu'au-premier-jour  
 Leur troupe déjà moins complete,  
 Pouroit fort-bien plier toilette ;  
 Et-puis délogeant sans trompette  
 Porter dans leur lointain climat,  
 Avec des Arts de conséquence  
 Et mainte belle connoissance,  
 Des mains utiles à l'Etat.  
 Mais une Cour dont la louange  
 Etoit d'aimer le Genre-humain,  
 Et d'avoir un noble dédain  
 Pour tout ce qui sent le mélange  
 D'une Prudence de Vilain ;  
 Sur le grand but du Souverain  
 Mal-aisément prenant le change,  
 Se gardoit-bien de s'opposer  
 A rien qui pût humaniser  
 La Nation la plus étrange.  
 Ainsi bien-loin que des Edits,  
 Des Espions et des Barrières,  
 Retinssent de-force au Pays  
 Les Magots qu'on auroit surpris  
 A vouloir gagner les frontières,  
 On les renvoya bien-pourvus  
 De tous les secours nécessaires  
 Pour mettre en bon train leurs affaires.  
 Et dans leur Pays revenus,  
 Bien-qu'à leurs nouvelles manières  
 Ils fussent un-peu méconus ;  
 Bientôt cent troupes familières,  
 Par un gazouillage confus  
 Et des gambades singulières,  
 Vinrent leur dire tant-et-plus  
*Soyez Messieurs les bien-venus.*

A leur



A leur accueil on fut répondre  
 D'un-ton nouveau qui les charma :  
 Et sans se faire trop fémondre,  
 D'Architecture on entama  
 Certain discours, qui s'imprima  
 Si fortement dans leur cervelle,  
 Qu'ils ne sembloient plus rien sentir  
 Qu'un regret de voir que leur zèle  
 N'eût pas quelque-chose à bâtir.  
 On lui donna de l'exercice ;  
 Et tout alla bientôt grand-train.  
 Déjà la Race imitatrice  
 Pretend, sur un vaste terrain,  
 Bâtir un Royal Edifice ;  
 D'après un antique Dessain  
 Qu'elle a par un brillant caprice  
 Plutôt que vingt autres faisi,  
 Le nomant, et non sans justice,  
 Le Plan digne d'être choisi.  
 Dumoins n'étoit-ce pas, me-semble,  
 Un Plan d'un ordre fort-comun.  
 Douze Châteaux, par leur Ensemble,  
 Dans ce plan-là n'en forment qu'un :  
 L'enceinte est un vaste portique,  
 Qui tient de la vaste fabrique  
 Le vaste Tout bien-arêté :  
 Un Portail qui, par sa beauté,  
 Dans-son-genre paroît unique,  
 Vous marque encor mieux l'unité :  
 Au-dedans, ce sont galeries,  
 Et colonnades et canaux,  
 Et diverses routes fleuries,  
 Qui réunissent les Châteaux :  
 Du centre à la circonférence  
 Douze rayons en divergence,  
 Font douze chemins principaux,  
 Qui perçant douze Arcs triomphaux  
 (Placés sur autant d'avenues  
 De cette superbe Maison)  
 Semblent se perdre dans les nues,  
 Bornés par le seul horizon,  
 Tandis qu'au Centre l'œil contemple  
 Un Salon qu'il prend pour un Temple :  
 D'où quelque auguste Dêité  
 Tient tout, d'une invisible étreinte,  
 Uni sous son autorité [crainte ;  
 Dans de doux nœuds d'amour sans  
 Et par ces grands chemins ouverts  
 Semble inviter tout l'Univers  
 A s'unir-dans la même enceinte . .  
 Abregeons. Que dis-tu, Lecteur,  
 D'un projet si plein de hauteur ?  
 Est-ce un Palais, est-ce une Ville,  
 Qu'anoncent ces sublimes traits ?

Mais que ce soit Ville ou Palais  
 Tel bâtiment n'est pas facile :  
 Et les Magots, race futile,  
 L'exécuteront ils jamais ?  
 Ils assemblèrent un Concile  
 Pour en deviser tout-expres ;  
 Voyons et leurs dits et leurs faits.  
 Après une étrange bisbille,  
 Où l'un ceci, l'autre cela,  
 Pendant que chacun s'égoille  
 Tâchant d'y mettre le hola,  
 Tous-aloient pour une pointille  
 Ou se battre, ou laisser tout-là ;  
 Quand un coup-de-vent qui soufla  
 Ayant apaisé la castille,  
 Enfin (comme par-apostille)  
 L'affaire aussi se débrouilla.  
 Car tous s'avisant de se taire,  
 Bientôt le plus fermé parla ;  
 Et promptement leur nazilla  
 Les mots suivans à voix bien-claire.  
*Or donc, Messieurs, et s'il vous plaît,  
 Ecoutez moi votre humble frère :  
 Je suis ici hors d'intérêt :  
 Et ne songe dans cette affaire  
 Qu'à suivre l'avis salutaire  
 Qu'un-jour proposoit devant moi  
 Certain Philosophe célèbre ;  
 Et grand Docteur, come en fait foi  
 Toute son Oraison funèbre.  
 Il prétendoit, et je prétend,  
 Que lorsqu'on veut, faire-un-ouvrage,  
 Il faut toujours, si l'on est sage,  
 En bien-poser les fondemens :  
 D'où je conclus à n'entreprendre  
 Ni murs, ni toits, que nous n'ayons  
 Des fondemens, qu'il faudra rendre  
 Assez solides, assez bons  
 Pour les porter. Que vous en semble ?  
 Les Singes, d'un air grave et fin,  
 Donent leurs voix, on les rassemble,  
 On les suppute, on règle enfin,  
 Qu'il faudra suivre en-diligence  
 L'avis si plein d'intelligence.  
 Et vite Singes d'amasser,  
 Froter, polir, puis entasser,  
 Cailloux choisis de toute espèce :  
 Ayant au-reste avec sagesse,  
 Pour en bien-prendre les grandeurs  
 (Et mieux juger de toutes choses  
 Par les effets ou par les causes)  
 Placé partout soi ce Inspecteurs  
 Amis zélés de l'entreprise ;  
 Qui la ralentissoient souvent*

Avec une rare bêtise  
 Par maint examen trop-savant.  
 Mais mal-gré leur science exquise,  
 Telle étoit la publique ardeur  
 Qui pouffoit l'œuvre avec vigueur ;  
 Que sans un affreux vent de-bise  
 Qui suspendit tous les travaux,  
 Sur les fondemens bons-et-beaux  
 L'on eût-pu bâtir sans-remise.  
 Quand le Printems fut de retour,  
 Soit par bon-sens ou par méprise,  
 Un des Conseillers un-beau-jour  
 D'une manière assez précise  
 Leur dit qu'un pareil fondement  
 N'atendoit plus qu'un bâtiment.  
*Un bâtiment ! que nous marmote*  
*Là-bas ce Maître Aliboron ?*  
 Dit un aître (Singe de note,  
 Qu'ils appeloient leur Ciceron)  
 Et soudain la troupe ragote,  
 Répétant ses mots en grand cœur ;  
 'A force de bruit détermine  
 Contre le pauvre harangueur,  
 Que vû la maxime divine  
 Si bien suivie aux tems passés,  
 La Raison veut qu'on examine  
 Les fondemens qu'on a dressés.  
*Qui sait ? peut-être qu'ils périssent ?*  
*Nous avons eû de rudes tems !*  
*Et mille causes amoïssent*  
*Ou rongent les meilleurs cimens :*  
*Par tant de trous les eaux se glissent !*  
*Et-puis tant d'ennemis agissent !*  
*Pouvons-nous être trop prudens ?*  
*Nous aurions besoin de Savans,*

Qu'à juste titre au moins on puisse ainsi nomer.

MAIS après tout, humaine Engeance,  
 Nous sied-il bien de nous moquer  
 De leur magote impertinence ?  
 Nous ferions-mieux, d'y remarquer  
 L'image d'un travers de plus grande importance,  
 Qu'à notre Europe au moins je voudrais indiquer.

Peuples Chrétiens de-nom, mais formés pour mieux-l'être,  
 Parlez ! qu'avons-nous-fait des divines leçons,  
 Qu'à nos Pères, qu'à nous, qu'à tous ses Nourriçons,  
 Dona, de l'Univers l'Architecte et le Maître ?  
 Avons-nous oublié comment par nos Ayeux  
 Fut fondé sur son Plan, si facile à conoître,  
 Le Temple, le seul Temple, agréable à ses yeux ?  
 Et si son Plan pour nous encore est quelque-chose,  
 Quel aître fondement voulons-nous que l'on pose  
 Pour élever par nous sa mystique Maison ?  
 Ce Temple sensitif, et doué de raison,

*Qui pour notre usage écrivent*  
*Un bon traité des fondemens . . .*  
 Tels étoient leurs fins argumens ;  
 Et-puis demandez s'ils batissent !  
 Ils fondent, ils aprofondissent,  
 Ils déplacent, ils démolissent,  
 Et prennent mille arangemens ;  
 Ils raccomodent, ils polissent,  
 Ils étendent, ils rétrécissent,  
 Ils élèvent, ils applanissent ;  
 Que fais-je ? En un mot dix-sept ans  
 Dix-sept ans entiers s'accomplissent  
 En beaux et vains commencemens.  
 Plusieurs sont morts, plusieurs vieillif.  
 Au-milieu des raffinemens : [sent,  
 Quelques jeunets s'en divertissent,  
 Quelques vieillards se rallentissent,  
 Et cherchent des amusemens :  
 Tous à-la-longue s'abrutissent  
 Et dans l'oïfiveté languissent,  
 Ou-bien sans-cure s'ébaudissent  
 'A leurs anciens ébattemens.  
 'A-peine chez leurs descendans  
 Sait-on qu'au-tems-jadis leurs Pères  
 Entreprîrent des batimens :  
 Ou si quelquefois les Grand-mères  
 En parlent aux Adolefcens,  
 Ils disent que ces bonnes-gens  
 Donoient dans d'étranges chimères.  
 Et voila comme, à ce qu'écrit  
 L'Auteur de certaine rubrique,  
 Les Singes, malgré leur esprit  
 'A tant d'égards philosophique,  
 Jamais ne viendront à former  
 Ni Royaume ni République

Dont il veut que les Siens, autant de pierres vives,  
 Deviennent, par leur union,  
 Les Murs parlans, et les Tours instructives ;  
 Fanaux de l'Univers dans la confusion  
 De toutes ces courtes fautes,  
 Qui jettent loin du Vrai tant de Barques chétives  
 Que guide en-vain l'Opinion ?  
 'A de plus doux accords que ceux d'un Amphion  
 Roches toujours inattentives !  
 Depuis dix-sept-cens ans et plus  
 Qu'il nous a comandé de former l'Édifice,  
 N'est-il pas tems encor, sans discours superflus,  
 Qu'à ses ordres on obéisse ?  
 Quel charme nous retient ? quel enforcellement ?  
 Avec notre éminente et fine intelligence  
 Nous faudroit-il réellement,  
 Pour fonder notre obéissance,  
 Quelque plus-ferme fondement  
 Que la certaine connoissance  
 Du Maître et du Comandement ?  
 A force de raffinement  
 Prétendons-nous plier sa Règle à nos manières ?  
 Prétendons-nous établir nettement  
 Que pour tout ce qui tient à ces hautes matières  
 Du droit ou du devoir des Nations entières,  
 Ses Loix restant-là doucement  
 Les nôtres à-bon-compte et sans empêchement  
 Marcheront toujours les premières ?  
 En vrais Illuminés, dont la Cerveille bout  
 Aux rayons échaufans de ses propres lumières ;  
 Sans cesse au-gré de ce qu'elle résout  
 Nous alons fièrement réglant tout, brouillant tout :  
 Sera-ce pour long-tems encore ?  
 Et le Maître indulgent que ce train déshonore,  
 De nos futilités quand verra-t-il le bout ?  
 Peuples unis par lui pour être un Peuple d'Hommes !  
 Jusques-à-quand, Peuples mutins,  
 Sera-t-il dit que nous ne sommes  
 Que des Singes qui font les fins ?

*Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania ? Veni, et non erat Vir : Vocavi, et non erat qui audiret. Animalis homo non percipit ea quae sunt spiritus Dei. Vobis datum est intelligere mysteria Regni Caelorum. Omnis qui audit verbum Regni et non intelligit, venit Malus et rapit quod seminatum est in corde ejus. Rex sum ego. Vos estis lux Mundi : Civitas supra montem posita : Ipsi tamquam lapides vivi super aedificamini, domus spiritualis. Dei aedificatio estis : fundamentum posui : Omnia ad aedificationem fiant. Fundamentum enim aliud nemo potest ponere, praeter id quod positum est, quod est Christus Jesus : qui dedit semetipsum pro nobis ut mundaret sibi Populum acceptabilem. Haec loquere, et hortare et argue, cum omni imperio. Stultas autem quaestiones et genealogias et contentiones et pugnas legis, devita. Scientia inflat : Caritas vero aedificat. Ps. 2. 1. Is. 50. 2. 1 Cor. 2. 14. Mat. 13. 11-19. Jo. 18. 37. Mat. 5. 14. 1 Pet. 2. 5. 1 Cor. 3. 9-11. & 14. 26. Tit. 2. 14, 15. & 3. 9. 1 Cor. 8. 1,*



E'GON,  
OU LE PASTEUR ATHLE'TE.

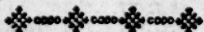


- B. Εἰπέ μοι, ὦ Κορύδων, τίνας αἱ βόες; ἡ ἔα Φιλώνδα;  
*Dic mihi, o Corydon, cujus hae boves? an Philondae?*  
 K. Οὐκ, ἀλλ' Αἰγώνος· ὁσκειν δέ μοι αὐτὰς ἔδωκεν. . .  
*Non; verum Aegonis: ut pasceret autem mihi ipsas dedit.*  
 B. Αὐτὸς δ' εἰς τὴν ἀφαντος ὁ βωκόλος ὄψιχτο χώραν;  
*Ipsae autem in quam evanuit bubulcus abiens regionem?*  
 K. Οὐκ ἄνωστος; Ἄγων ἐν τῇ Ἀλφειῷ ὄψιχτο Μίλων. . .  
*Nonne audivisti? Eum absum in Alpheum abiens Milo.*  
 Φαρτί νῦν Ἡρακλεῖ ὄσιν καὶ κάτος ἐρίσδιν.  
*Atunt eum cum Hercule viribus et robore certare.*  
 B. Φεῦ φεῦ· βασιύνται καὶ ταῖ βόες, ὦ τάλαν Αἰγών,  
*Heu heu! Ibunt et hae boves, o miser Aegon,*  
 εἰς Αἶδαν, ὅκα καὶ ἐν κακῆς ἡράσσοιο νίκας.  
*Ad Orcum, quando et tu infelicem appetis victoriam.*  
 EX THEOCRITI Eidyllio IV.

Ex THEOCRITI Eidyllio IV.

ÉGON, Pasteur fameux dans les champs Italiques,  
Voulut nouvel Athlète, émule de *Milon*,  
Aller gagner dans les Jeux Olympiques  
Des coups, des lauriers, du renom ;  
Sans compter le triomphe et la réjouissance  
De ses voisins à son retour :  
Mais ses troupeaux dans son absence  
Dépérissoient, dit-on, de-jour-en-jour ;  
Et c'est-là (pourez-vous le croire ?)  
Que tout-à-coup finit ce brillant trait d'Histoire.

Pasteurs, d'autres troupeaux ; vous ou Prêtres ou Rois,  
 Qui cherchez, bien-loin quelquefois,  
 Dans de vains chamailis une vaine victoire ;  
 Songez qu'il est pour vous des lauriers bien-plus-beaux,  
 Une honête et solide gloire,  
 Dans le salut de vos troupeaux.



SOCRATES ille de quo Apuleius (Metam. 1. p. 5. Ed. Pric. 7. 29.)  
*Me miserum — qui, dum voluptatem gladiatorii spectaculi satis famigera-*  
*bilis confector, in has aerumnas incidi !*

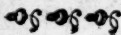
VIRGILIUS, Bucol. iii. y. 100, 101, 98. & ix. y. 23.

*Eheu, quam pingui macer est mihi taurus in arvo!*

*Idem amor exitium pecori est, pecorisque magistro.*

*Cogite oves, pueri: [tu] Tityre, pascere capellas.*

Marc. 6. 34. *Et exiens vidit turbam multam Jēsus, et misertus est super eos, quia erant sicut oves non habentes Pastorem: et coepit illos docere multa.*



## L'ANE PHILOSOPHE.

*Quidam immolasset verrem quum sancto Herculi. . .**Asello jussit reliquias poni bordei.**Quas aspernatus ille, &c. — Phædr. V. 4.***P**HÈDRE dit quelque-part, qu'un-jour à *Saint-Hercule* . .

Pardonnons lui ce terme, il étoit un Payen ;

Et la *Sainte-Vénus* du très galand Catulle

Vaut-bien le Saint de Phèdre : Et-puis le ridicule,

Jeté sur Phèdre, pourroit-bien

Rebondir et tomber sur quelque auteur Chrétien . . .

Phèdre (quoi-qu'il-en-soit) nous dit qu'à Saint Hercule

Par un de ses devots un Porc fut immolé :

Un pauvre Porc qui par son Maître

Pour cela-même venoit-d'être

D'orge Payenne régale . . .

Heureux Pourceaux de Saint Antoine,

Qu'on voit en son honneur et pour plus d'un saint Moine

Nouris aux dépens du comun,

Vous vivez, vous mourez, de façon plus idoine !

Mais alte-là ! j'entends d'ici quelcun

Qui veut que sans détour on dépêche une histoire :

Satisfaisons cet importun.

Revenu de l'Autel, content come on peut croire,

Et sentant encor le parfum,

Le devot s'aperçut que son pauvre défunt

N'avoit pas avalé les deux tiers de son orge :

Mais à bon jour bone œuvre ; il dit à son Anon,

Tiens, mon ami, tu peux t'en fêter la gorge.

Or la fin de l'histoire est qu'alors le Grison,

Faisant à-la-manière une humble révérence,

Lui dit : "*Nescio vos*, et pour bonne raison :

" Le régale sans-doute est fort-bon,

" Mais j'en ai vu la conséquence :

" Et j'aime fort-peu la bombance

" Qui mène son homme à l'autel :

" Mieux-vaut avoir maigre-pitance

" Que finir comme tel et tel . . . "

J'en étois à cette sentence,

Et j'allois l'illustrer, lorsqu' avec deux Amis,

Et par l'un d'eux (je crois) bien-informé d'avance,

Survient, sans préalable avis,

Un profond Philosophe, ancienne Connoissance,

Qui fort-au-long me prouve gravement,

Que mon Ane montrait une grande ignorance

Des Règles du Raisonnement.

Un Philosophe est un Etre charmant !

J'observai devant lui le devoir du Silence ;

Content de dire ingénument

*Que mon Ane sans-doute avoit peu de Science.*

Mais quoi, Messieurs ? mais sa prudence ?

Mais

Mais sa prudente tempérance ?  
 Ces Vertus-là chez vous ne sont-elles plus rien ?  
 Allez, grands Raisonneurs, mon Anon vous vaut-bien :  
 Et soit pour vous, soit pour les autres,  
 Ses règles valent-bien les vôtres.  
 Raisonnons, s'il le faut : et d'après l'Animal  
 Interrogeons un-peu votre Philosophie.  
 Que sert-il à ce Fat, en-espoir Général,  
 Quand d'un coup de mousquet sa cervelle est partie ;  
 Ou que sert à cet aître, apprentif-Amiral,  
 Quand il est immolé par un coup de partie ;  
 D'avoir été tenu come un Porc à l'engrais,  
 Et d'en avoir si bien revalu tous les frais ;  
 Quand (sous vos beaux semblans d'amour de la Patrie)  
 Il n'a fait que servir la coupable folie,

Les vercoquins, plus-qu'indiscrets,  
 Soit de quelque Alexandre amoureux de l'Asie,  
 Dont l'Univers admire et maudit les progrès ;  
 Soit d'un Peuple ignorant sur ses vrais intérêts,  
 Convoiteux et brutal, Raisonneur imbécile,  
 Brouillon bien-engoué des funestes secrets

D'une Politique futile ;  
 Qui joint peut-être encore à tous ces nobles traits  
 Les burlesques grand-airs de l'Orgueil mercantile ?  
 L'on est sans-doute un beau Mignon !  
 D'aspirer en stile sublime

Au bonheur de mourir généreuse victime  
 D'un Zèle alambiqué pour les droits, pour le nom —  
 Pour l'honneur (juste Ciel !) d'un pareil compagnon !

Mon pauvre ami, soyez plus sage,  
 De votre ambition réglez mieux les desirs,  
 Nous ne sommes point nés pour être des Fakirs :  
 Ni sous quelque'aître nom, sous quelque'aître équipage,  
 Des Fous qu'à leur exemple un délire sauvage  
 Dévoue à mériter par d'horribles plaisirs,  
 Par d'inutiles maux, de honteux repentirs.  
 Soufrons tout pour l'Honneur : mais à sa vaine Image  
 Ne cherchons point à rendre un fanatique hommage  
 Que vengent tôt-ou-tard de cruels souvenirs.

Ce n'est, ni l'étonnant courage,  
 Ni le tourment souffert sans pousser des soupirs,  
 C'est la Cause qui fait la gloire des Martyrs :  
 Et les Chrétiens aumoins, si j'y vois quelque-chose,  
 Apelés par état à penser noblement,  
 Devroient savoir pour quelle cause  
 Un sang, tel qu'est le leur, peut couler dignement.

Ὅτω λαλιῇτε καὶ ὅτω ποιῇτε, ὡς διὰ λόγῳ εὐμενίας μέλλοιτε κρῖσθαι.  
 Non — virtus, sed causa Virtutis, apud Deum mercedem habet.

JAC. II. 5. 12. HIERON. in MATTH. cap. vi. 5. 1.

[Σωκράτης] Ἀντισθένης φασὶ περὶ τυχόντα εἰπεῖν· Μὴ τι σοὶ μεταμέλει  
 ὅτι μέλα καὶ σιμὸν εἶδέν ἐβρόμεθα — οἷος ἐν τῇ τραγωδίᾳ τὰς μονάρχας ὀρώμεν,  
 Ἀλκίνας τε καὶ Αἰγίσθος; Οὗτοι μὲν γὰρ καὶ ἐκτραγωδούμενοι, καὶ πομπὰς δειπνᾶ  
 διπνῶντες ἐκαστοὶ ἐκκαλύπτονται. AELIANI Var. Hist. lib. 2. c. 11.



L'ŒUF POURRI.

*Corruptio optimi pessima.*

UN Auteur libertin, depuis long-tems malade,  
 Grâce aux soins d'un aître Asclépiade,  
 Vivoit encore : et par un ordre exprès  
 Du Docteur attentif à lui sauver la vie,  
 Il devoit avaler doucement un œuf-frais,  
 Bien-qu'il n'en eût aucune envie.  
 Un œuf pourri, vendu pour bon,  
 Fut servi, coque-ouverte, à l'Auteur moribond :  
 Jugez coment il fit la mine.  
 Bon bon ! dit le Docteur, ces dégoûts ne sont rien ;  
 C'étoit-hier tout-de-même à cette médecine  
 Qu'il avala pourtant fort-bien.  
 Tout paroît à son nez drogue d'Apothicaire,  
 D'aîtres que lui sont dans le cas ;  
 Mais un peu de raison fait faire  
 Cent choses qu'on ne voudroit pas.  
 Courage, notre ami, point de foiblesse humaine !  
 L'œuf donc enfin fut avalé :  
 Mais bien-tôt le Docteur crut avoir trop-parlé.  
 Son Patient, qui se démène  
 Come un malheureux étranglé,  
 Sembloit en-être à sa dernière haleine—— .  
 L'Estomac par-bonheur, dans cette extrémité,  
 (Come en colère d'un outrage  
 Que plus d'un Estomac avoit-mieux mérité)  
 Du poison, tout-à-coup vivement rejeté,  
 Eclabouffa bel-et-bien le visage  
 Du Médecin déconcerté.  
 Cet affront toutefois lui dona bon-courage :  
 Alons, dit-il, alons ; tout ne va plus si mal :  
 Nous voyons à-présent la cause  
 De l'accident qui paroissoit fatal.  
 Tout n'en-ira que mieux : il-faut prendre une dose  
 D'un agréable cordial  
 Que je vais ordonner pour vous et pour moi-même.  
 Le cordial fut pris : et dans la joie extrême  
 Du bon éfet qu'il produisit,  
 N'est-ce pas une chose étrange,  
 Dit le convalescent bien-affis dans son lit,  
 Qu'un œuf-frais, qui seroit un régal pour un Ange,  
 Puisse jamais  
 Devenir ainsi plus-mauvais  
 Que ne sont vos bolus les plus abominables ?  
 Le Médecin lui dit : N'en soyez-pas surpris,  
 Les alimens les plus exquis,  
 Quand ils sont corompus, sont les-plus détestables ;

Tout comme les meilleurs et les plus beaux Esprits  
Quand ils tournent à mal font les plus exécrables.

Cette morale avoit son prix :

Et dit peut-être plus que l'on ne s'imagine.  
Le Diable fut un Ange : Et le Peuple Chrétien,  
Ce Corps si sain, si frais, dans sa pure origine ;  
Ce Corps, si bien uni du plus noble lien,  
Qui fondeoit sur la terre un céleste Royaume,  
Et de qui le Nom seul étoit odeur de baume —  
Empesté, cangrené, come il est aujourd'hui,  
Et couvrant ses horreurs d'un orgueil de Sodôme,  
Que va-t-il être enfin s'il ne prend garde à lui ?  
Quel baume, juste Ciel ! que cette odeur immonde  
Dont nos triomphes même infectent à-la-ronde  
Ceux que devoient sauver nos mœurs et nos leçons !  
Est-ce là le parfum par qui nous disposons,  
A s'unir avec-nous, tous les Peuples du Monde !  
Ne désespérons pas. Mais aumoins, rougissons !

\*\*\*\*\*

A. Cum immundus Spiritus exierit de homine, perambulat per loca iniquosa quaerens requiem : Et non inveniens dicit, Revertar in domum meam unde exivi : Et cum venerit, invenit scopis mundatam et ornatam. Tunc vadit et assumit septem alios Spiritus nequiores se : et ingressi habitant ibi : et sunt novissima hominis illius pejora prioribus. Sic erit et generationi huic pessimae. Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis, ut virtutes annuntietis ejus qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum ; salvamini a generatione ista prava. Sufficit enim praeteritum tempus ad voluntatem gentium consummandam his qui ambulaverunt in luxuriis ; sicut et gentes ambulant in vanitate sensus sui, per ignorantiam quae est in illis, propter caecitatem cordis ipsorum ; qui desperantes, semetipsos tradiderunt impudicitiae, &c. Hora est jam, nos de somno surgere : nunc enim propior est nostra salus quam cum credidimus. Facto vespere dicitis, Serenum erit, rubicundum est enim caelum : et mane, Hodie tempestas, rutilat enim triste caelum : Facies ergo caeli dijudicare nostis : Signa autem temporum non potestis ? Qui habet curem, audiat quid Spiritus . . . Angelo Laodiciae Ecclesiae . . . Scio opera tua, quia neque frigidus es, neque calidus. Utinam frigidus esses aut calidus. Sed quia tepidus es . . . incipiam te evomere ex ore meo.

B. Nolunt audire. Omnis quippe domus Israël attrita fronte est, et duro corde.

C. Deus meus confundor, et erubescō levare faciem ad te.

D. Erubuit : salva res est. Τοῦτόν ἐστι τῆς ἀπλῆς τῆς χεῖρας.

E. Quid futurum sit, plane nescio. Spes tamen una est, aliquando populum Romanum, majorum similem fore. Ego certe reipublicae non deero, et quicquid acciderit, a quo mea culpa absit, anima fortis feram.

F. Vos magnum animum optimamque spem de summa republica habere volumus ; cum et nos ad omnia pro vobis videatis paratos [quae quidem Christianam deceant Christianae reipublicae caritatem.]

A. Luc. 11. 24-26. Mat. 12. 45. 1 Pet. 2. 9. Act. 2. 40. 1 Pet. 4. 3. Eph. 4. 17-19. Rom. 13. 11. Mat. 16. 2, 3. Apoc. 3. 13-16. B. Ex. 3. 7. C. Esd. 9. 6. D. Ter. Ad. 4. 5. 7. 9. & Diogenes ap. Diog. Laërt. vi. 54. E. Cic. Fam. 12. 22. F. ὁ δῖος, partim ex Bruti Ep. apud Cic. Fam. xi. 13.



## L'OCULISTE ET SA PATIENTE.

*Summa boni est, alacres homini contingere visus,  
Quos quasi custodes defensoresque pericli  
Prospiciens summa natura locavit in arce.*

Samonicus, de Medic. c. 13.

*Medici aegrotos vino prohibent, aqua decocta uti jubentes. recte quidem.  
Sed aegroti intemperantes haud sane libenter id ferunt. Itaque vulgo au-  
dias : Ipsi sibi vinum sumunt, nobis quasi canibus aquam relinquunt.*

*Quin et multi olim ex medicis vino paulo largiore utebantur ;  
quod ex Athenaeo et Philemonis reliquiis discas.*

Faber in PLAUT. Curcul. I. 3. v. 3.

Ἄλλω ποτὲν ἔαδον παραίνεσαι

Ἔγω, ποιῆσαι δ' αὐτὸν ἐχ' ἔαδον.

Τεκμήριον δὲ τὰς ἱατρὰς οἷδ' ἔγω,

Ἵπὲρ ἱσχυρίαις τοῖς νοσέουσιν εὖ σφόδρα

Πάσης καλῆς εἶτ' ἵπαν πλάσωσί τι,

Αὐτὰς ποιῆσαι πάνθ' ὅσ' ἐκ εἶων τότε.

PHILEMONIS Fragmentum, sic uti correxit illud BENTLEIUS,  
Emendationum §. 275.

UN Vieillard vénérable autrefois m'a conté  
L'histoire dont mes vers, à la Postérité,  
S'en-vont transmettre la mémoire ;  
Si la Postérité les lit ; cela s'entend.  
C'est son affaire au-reste : Et la mienne par-tant  
C'est d'agencer pour Elle, ou pour moi, mon histoire.  
Il s'agit d'une Femme exercée à bien-boire ;  
Qui pour ses yeux atteints d'un mal pernicieux,  
Malgré sa belle humeur s'acoutumoit à croire  
Que le danger devenoit sérieux.  
C'étoit de quoi la rendre triste.  
Par eux on satisfait maint désir curieux :  
Par eux l'amour s'alume, et par eux il subsiste :  
Pour eux sans-doute il-falloit à-tout-prix  
Consulter les Docteurs. Elle apprend qu'à Paris  
Depuis-peu séjournoit un fameux Oculiste :  
Paris n'est pas si loin ? d'abord le Coche est pris.  
La tête bien empaquetée,  
Et le front jusqu'au-nez couvert  
D'un Chifon de taffetas vert,  
Elle part : elle arive : et toute emmaillotée,  
Avant de prendre aucun repos,  
Se rend chez l'Esculape : Et bien-vîte en-deux-mots,  
Dès qu'elle a pu fendre-la-pressé,  
Lui conte sa douleur : lui montre enfin ses yeux . . .  
Lui-même avoit les siens enflamés, chassieux,  
Bordés de rouge, et distilans sans-cesse . . .  
Que vois-je ? Ah sûrement ce n'est pas vous, Seigneur.  
Dit-elle, j'y voi-mal, excusez ma méprise,  
Je vous prencis ma-foi pour Monsieur le Docteur.



Et c'est moi qui le suis (lui dit-il sans surprise),  
Alons, mêtez vous-là, Madame, et raisonnons.  
Veillez-vous ? aimez-vous beaucoup la promenade,  
Quand le sérein produit certains petits frissons ?  
*Oui, Monsieur.* C'est tant-pis : Quelles sont vos boissons ?

*Du vin et du café ; la tisane est si fade . . .*  
Du vin et du café ! ce sont-là des poisons :  
Si vous alez ce train c'est fait de votre vue :  
On pouroit vous guérir, j'ai plus d'un bon secret :

Mais il-faut avant tout, je le dis à regret,  
Vous mettre à l'eau : le vin vous tue . . .  
Notre homme en étoit-là, dépêchant son rolet,  
Au-moment que vers lui s'avance un grand Valet  
Ayant come lui rouge trogne ;

Qui lui portoit de son bufet,  
Eclatante en rubis dans un cristal bien-net,  
Une ample dose de Bourgogne.

Et lui (peu-soucieux, au-fort de sa besogne,  
D'en être tout-à-coup si librement distrait)  
Sur le Vase empoigné jetant un œil d'ivrogne,  
Sans autre compliment, vous l'épuise d'un-trait.  
Or jugez come alors s'égaya la femelle.

*C'est donc ainsi, Docteur, qu'on met les gens à l'eau !*  
*Ab voila, pour le suivre, un aimable modelle !*

Tout-beau, repliqua-t-il, tout-beau :  
Vous me faites, Madame, une injuste querelle.  
J'ai cru, quand vous m'avez demandé mon secours,  
Que vous aimiez vos yeux, come on fait tous-les-jours,  
Mieux que le Vin qui les enflame :

Mais quant à moi, je n'en fai pas le fin,  
Quoique j'aime mes yeux, j'aime encor-mieux le vin.

C'est à vous de choisir, Madame ;  
N'alons, ni vous ni moi, là-dessus nous gêner ;  
Chacun selon son goût se doit déterminer.

Or que pouvoit lui répondre la Femme ?  
Il-faudroit là-dessus faire un-peu raisonner  
Ces gens qui sont toujours si prompts à blazoner  
Tel ou tel Médecin, non du Corps, mais de l'Ame.  
Quand sur ses bons avis on cherche à chicaner,  
*Oh ! (dit-on) c'est lui-même un Avaro, un Infame . . .*  
Sotise. Bons avis, toujours bons à doner,

Sont aussi toujours bons à suivre.  
*Lui-même sans-pudeur il tracasse et s'enivre . . .*

Qu'y faire, s'il veut se damner ?  
Ceux qu'un si noble effort de toute peur délivre,  
Sont maîtres à-coup-sur de se mal gouverner :  
Mais nous le sommes nous d'avoir soin de bien-vivre ?  
Et l'Exemple d'umoins ne peut pas nous gêner :  
Chacun selon son goût se doit déterminer.  
Que puissions-nous pourtant, et les uns et les autres,  
Libres, dans notre goût, de tout aveuglement,  
Vers le vrai Bien mieux-vu nous porter constamment ;  
Voir les vices d'autrui, sans voir moins-bien les nôtres ;  
Et contre un mal-comun nous unir sagement.

Les yeux de notre Corps sont excellens peut-être :

Mais ceux de notre Entendement

Que sont-ils, si pour eux les avis du grand Maître

Ne sont reçus docilement ?

Pensons-y : Si par nous sa doctrine est suivie,

Même les yeux du Corps pourront s'en trouver-mieux.

La Sagesse est un vin qui nous-les fortifie,

Et dont l'ivresse-même a le don précieux

D'asfermir les ressorts de l'une et l'autre vie.

Un grand Moqueur a dit, d'un ton fort-sérieux,

Mêlé d'un air de moquerie :

“ Qu'un-jour aux doux accens de la Philosophie,

“ Oubliant de ses yeux les poignantes douleurs,

“ Son Ame en-même-tems avoit été guérie

“ D'une ophthalmie hélas ! plus digne de ses pleurs :

“ D'un triste Aveuglement, d'autant-plus déplorable,

“ Que témérairement en tous lieux promené,

“ Il n'est vu ni senti, ni même soupçonné

“ Par l'homme qu'il rend misérable.”

Et c'est peut-être à ce Conte éloquent

Que mon propos doit sa naissance.

Le cas n'est-pas-même infrequent,

Que d'un Moqueur fameux l'imprudente éloquence,

Par son discours inconféquent

Nous mène au Vrai mieux qu'il ne pense.

APULEIUS, *Metam.* xi. p. 248. Ed. Pric. *Ad religiosam istam habitudinem perduxit improvida malitia.* — LUCIANUS in *Nigrino*, sub initium: Ἐγάλην μὲν εὐθὺ τῆς πόλεως, βεβλόμενος ἰατρὸν ὀφθαλμῶν θεάσασθαι τινα· τὸ γάρ μοι πάθος τὸ ἐν τῷ ὀφθαλμῷ μᾶλλον ἐπέεινετο. — δόξαν ἔν μοι διὰ πολλῆ προσειπεῖν Νιγρίνον τὸν Πλατωνικὸν φιλόσοφον, ἔωθεν ἑξανασάς ὡς αὐτὸν ἀφικόμενον. — Ὁ δὲ ἀπαρξάμενος — λέγειν, καὶ τὴν ἐαυτοῦ γνώμην δηλοῦσθαι, τοσαύτην τινὰ με λόγων ἀμβροσίαν κατεσκέδασεν, ὥστε — καὶ τὰς Σειρήνας — ἀποδείξει. ἔτω θεωρίσια ἐφθέγγετο. — ὥστε δὴ τῷ ὀφθαλμῷ μὲν καὶ τῆς περὶ αὐτὸν ἀσθενείας ἐπελαυνόμενον. τὴν δὲ ψυχὴν, ὀξυδερκέτερος καλαμικρὸν ἰσχυρόμενον. ἐλελήθειν γὰρ τῶς αὐτὴν τυφλώτισσαν περιφέρειαν. προῖων δὲ — δοκῶ — μοι ὁμοίον τι πεπονθέναι πρὸς φιλοσοφίαν, οἷόν περ καὶ οἱ Ἰνδοὶ πρὸς τὸν οἶνον λέσσειν παθεῖν ὅτε πρῶτον ἔπιον αὐτῆ. — καὶ αὐτὸς ἔνθας καὶ μεθύων ὑπὸ τῶν λόγων περιέρχομαι. καὶ μὴν τὸτό γε, ἢ μεθύειν, ἀλλὰ νῆφειν τε καὶ σωφρονεῖν ἐστὶ.

EADEM verbis Latinis Jo. Benedicti. *Recta in urbem profectus sum, ut aliquem oculorum medicum viserem. Nam ille oculi affectus quo laborabam, magis magisque ingravescbat. — Cum igitur visum mihi esset Nigrinum Platonium illum Philosophum multis compellere, mane surgens ipsum adeo. — Ille vero — posteaquam coepisset — colloqui, suamque sententiam explicare, tantam verborum ambrosiam mihi affudit, ut mihi plane videretur Sirenes — referre: adeo divina quaedam loquebatur. — Quare sane et oculorum — et eorum infirmitatis obliviscebam, anima vero perspicacior paulatim fiebam. haecenus enim ignoraveram me caecutientem ipsam circumferre. At inde progressus, — videor . . . mihi Philosophia sic affici, ut vino affecti feruntur Indi, quum de eo primum biberunt. — Eodem pacto et ipse, quasi furore captus, et oratione ebrius obambulo: quamquam hoc non ebrietatis est, verum sobrietatis et temperantiae [Rectius, sanae mentis].*

DISPUTE DE DEUX LAÏQUES SUR  
LES GENS D'EGLISE.

Μέλλοντ' ἰατρὸς τῇ νόσῳ διδὼς χρόνον, } STOB.  
 ἴασατ' ἤδη μάλλον, ἢ τιμὼν χρεῶα. } tit. 102.

*Ne forte colligentes zizanias, eradicetis simul cum eis et triticum. Mat. 13. 29.*

T

OUS ces Prêtres ne valent rien :

C'est par eux qu'ici-bas, malgré leur doux maintien,  
 Toute malice et tout malheur abonde :  
 Et qui, tous dans un sac serré d'un bon lien,  
 Enverroit ces Prêcheurs prêcher au-fonds de l'onde,  
 Sans faire un bien-grand Mal produiroit un grand Bien.

*Ainsi dans un libre entretien*

*Parloit certain homme du Monde,*

*A qui bien humblement j'en-fais mon grand-merci.*

*Mais lui, mais ses pareils, et leur haute Sagesse,*

*Me voudront-bien permettre aussi*

*La même politesse.*

*Pour l'homme qui lui fit un petit compliment*

*Que je vais en ce lieu rimer tout-simplement.*

Sur ce méchant Clergé, nous autres bons Laïques,

*Dit-il, nous décochons tous-les-jours le venin*

*De mille invectives Cyniques :*

Mais ce petit métier, pour nous métier divin,

*N'est pas sans risque, ce me semble :*

Car quand nous prouverions qu'un Clerc est un faquin ?

*En bonne-foi, Messieurs, je tremble,*

Que convaincu du fait, il ne nous dit enfin,

*Eh-bien, Messieurs, je vous ressemble.*

*Et pourquoi voulons-nous qu'un Clerc*

*Ne soit pas un mortel faillible comme un aître ?*

Il est d'un Ordre saint : mais s'il est pris du nôtre,

*Ce qui s'ensuit me paroît assez-clair.*

*Ou laissons vivre nos semblables ;*

Ou pour nous mettre en droit de les juger coupables,

Brillons par des Vertus qui nous tirent du pair ;

Et jusqu'en nos rigueurs montrons-nous équitables.

Sans être foudroyans et tonnans par-bel-air,

Nous pouvons au-besoin, fût-ce come un éclair,

Etoner, réveiller, les Ministres du Temple.

Si pour de vrais griefs (matière encor trop ample)

Un vrai zèle contr'eux revolte notre amour,

*Prêchons-les ces Prêcheurs, je le dis sans détour,*

Mais n'oublions jamais que leur Dieu nous contemple :

*Et n'allons-pas à-nôtre-tour*

*Gâter come eux le sermon par l'exemple.*

*Haec mea sunt, teneo; cum vere dixeris, esto Liberque et sapiens Praetoribus ac Jove dextro: Sin tutam vapido seruas sub pectore vulpem, Quae dederam supra repeto. Perf. 5. y. 113-118. . . . locum date sacra ferenti:*

*Non mihi, sed magno poscitur ille Deo. Ovid. ex Ponto l. 47.*

\*\*\*\*\*



## LE SOLDAT, LE PRÊTRE, ET LA POULE.

Vieux Conte Gaulois.

*In principatu commutando civium Nil praeter domini nomen mutant pauperes.  
Id esse verum parva haec fabella indicat. Phaedr. lib. 1. f. 15. §. 1-3.*

UN Curé, Frère aîné d'un fort-méchant Soudart,  
N'étoit aussi, rien moins qu'un fort-bon Prêtre.

Fixés au bourg obscur qui les avoit vu naître,  
Voisins, et toutefois faisant ménage à-part ;

Les deux Galans sans nul égard  
Se batoient un-beau-jour à qui seroit le maître  
D'occire, d'éplumer, de larder de son lard,

De mettre en broche et de cuire à sa guise,  
De manger-seul enfin le-soir-même au-plus-tard  
Belle Poule par eux en lieu comun surprise :

Mais que le Prêtre en-attendant  
(Pour prévenir tout accident)

Avoit soin de tenir, sous la clef, dans l'Eglise.  
Le Soldat, plein d'honneur, courageux, impudent,  
De-rage avoit voulu forcer le saint Asyle :  
Et le Prêtre pensoit que la gloire de Dieu  
Ne lui permettoit pas de rester-là tranquille,  
Tandis qu'on prophanoit la majesté du lieu.  
Le Cimetière ici fut le champ de bataille :  
La Poule entendoit tout, et voyoit son destin.

Après bien-du-vacarme, on résolut enfin,  
Que tous-deux alant voir la captive Volaille,  
Chacun de son côté, dans un même moment,  
Lui jetteroit sans-plus un beau grain de froment :  
Et qu'elle-même ainsi vuideroit la querelle,  
Donant tout l'avantage à celui dont par Elle

Le grain, bien-ou-mal préféré,  
Seroit le premier dévoré.

La Poule par-malheur avoit trop de cervelle :

Mais qui pouvoit la trouver criminelle,  
D'oser vouloir come eux se conduire à-son-gré ?

Quand le grain fut aventuré,  
Elle prit son essor, se percha sur la Chaire :

Et là se promenant, de la même façon

Que le Misanthrope en colère ;

Mais sachant-bien le vieux dicton

Que l'on a-beau prêcher qui n'a veuil de bien-faire,

Se contenta, pour tout Sermon,

De leur glouffer ces mots, d'une voix ferme-et-fièrre :

*Les impudens Coquins ! Vraiment il fait beau voir !*

*Il faut que l'on m'égorge, et me plume, et me larde !*

*Il faut qu'à-belles-dents on me bribe ce-soir !*

*Et puis on veut encor de moi-même savoir,*

*Si le boureau de la Poularde*

*Sera plutôt ce Coquin noir*

*Que ce rouge avec sa cocarde !*

Il-est

Il est fort-important, par-ma-foi, qu'un tel point  
 Se règle par mon choix plutôt qu'à coups de poing ?  
 Alex, Messieurs, ayez vous bien briser vos têtes,  
 C'est ce qui sied le mieux à brigands tels que vous :  
 Et si les gens vouloient-être moins-bêtes,  
 Tous diroient que c'est-là notre intérêt à tous.  
 Je voudrais que la Poule eût mis dans son langage  
 Plus de Logique et moins d'emportement ;  
 Ce n'eût été que mieux, d'ailleurs pour notre usage.  
 Mais ce qu'il a de vif n'est pas sans agrément :  
 Et mes Lecteurs aparemment,  
 Sans exiger de moi quelque glose subtile,  
 Distingueront assez le plaisant de l'utile.

*Seu Rex vocetur qui regit, seu Pontifex,  
 Quid interest, si fur sit ille et carnifex ?* O diva.

*Quid nostra, victum esse Antonium, si victus est ut alii [nempe Octavio]  
 vacaret quod ille obtinuit ? Unum ais esse quod ab eo postuletur et expectetur :  
 ut eos civis, de quibus viri boni populusque R. bene existimet, salvos velit . .  
 cui quid agis gratias, si ut nos salvos esse velit et patiat, rogandum putas ?  
 An hoc pro beneficio est habendum, quod se, quam Antonium, esse maluerit, a  
 quo ista petenda essent ? Brutus ap. Cic. Ep. ad Brut. n. 17, & n. 16.*



## LE BRETTEUR ET L'ABBE'.

STRATOPHANES Plauti (TRUC. 2. 7. v. 51) : ——— *Verbum unum  
 Adde istoc. jam hercle ego te hic hac offatim conficiam.*

GETA : ——— *tange  
 Modo. jam ego te hic agnum faciam, et medium distruncabo.*

**S**UR le soupçon d'une faute légère,  
 Certain Brêteur d'un ton de harangère,  
 Dauboit au-mieux certain petit Abé ;  
 Qui badinant de se voir bien-daubé,  
 A ce jeu-là sembloit-presque se plaire.  
 Le Fanfaron, n'y faisant-plus qu'eau-claire,  
 Lui dit enfin : Parbleu mon Prestolet,  
 Si tu n'avois là-pendant ce colet,  
 Bien-autrement t'apprendrois à te taire . . .  
 Et moi, je crois, mon fendant Mousquetaire,  
 Que si n'avois ce colet là-pendant,  
 Ja ne seriez de-moitié si fendant.

*Virtutis expert, verbis jactans gloriam,  
 Ignotos fallit, notis est derisui.* I PHAED. XI. I.

*Illud autem optimum est, in quod invadi solere ab improbis et invidis audio ;  
 Cedant arma togae . . Omnino illud honestum quod ex animo excelsa magnifico-  
 que quaerimus, animi efficitur, non corporis viribus.* CIC. Off. I. 22 & 23.

*Non est quod credas irascentium verbis : quorum strepitus magni, minaces  
 sunt ; intus mens parvidissima.* SEN. de Ira, lib. I. cap. 16. p. m. 38.

LE SONGE.

*Nihil est magnum somnianti. Cic. de Div. 2. 68. Rhiani y: 110-16. p. m. 453.*

J E songeois . . . *Beau début !* va me dire quelcun,  
*Etes-vous de ces gens qui racontent leurs songes ?*  
 Pas trop : mais ce-matin, Messieurs, j'en ai fait un  
 Que j'égalerois presque à ces heureux Mensonges,  
 Qu'on a pour l'Apologue exceptés du commun.  
 Je le donne en-un-mot et pour Songe et pour Fable.  
 Moi donc . . . *Le Moi* (je pense) est ici pardonnable . . .  
 Moi pauvre petit-homme, et d'esprit et de corps,

Quand seul ou non, je me néglige :  
 Et peu-plus que petit, quand je fais des efforts  
 Pour me tenir bien-droit, dans les cas où l'exige  
 Un devoir, ou peut-être un brin de vanité :  
 Moi que par-là sans-plus mes miroirs ont flaté  
 D'être à-peu-près aussi grand qu'Alexandre ;  
 Et qui pas-plus que lui n'ai l'honneur de descendre  
 Des reins de quelque Dêité :

Moi qui tout-comme un aître ai colique et migraine,  
 Et que même la goutte a par-fois alité :  
 Moi qui ne suis enfin que créature humaine

Au bas-bout de l'Humanité :  
 J'ai pu dans mon Someil avoir l'ame assez vaine  
 Pour voir, bien-loin sous moi, le Mortel le plus vain . . .  
 Avec un Corps ailé, vrai Corps de Séraphin,  
 Je volois dans les airs, je marchois sur les ondes,  
 Je traversois les Cieux, je parcourois les Mondes :  
 J'alois . . . Mais finissons. Ce songe ambitieux,

De qui le vol audacieux  
 Franchit les régions où roule le tonnerre ;  
 Que nous figure-t-il ? Ce qu'on voit en tous lieux :  
 Maint Rêveur éveillé, dont l'esprit orgueilleux,  
 Règlant tout (et Dieu-même) avec sa fausse équerre ;  
 Pense par son génie atteindre jusqu'aux Cieux,

Tandis qu'il rampe sur la terre :  
 Maint docte et grave Auteur, que son fiècle oublieux  
 Laisse déjà pourrir, à côté d'un La-Serre,  
 Tandis-qu'en espérance, à la table des Dieux,  
 De l'immortel nectar il s'abreuve à-plein-verre :  
 Et tel aître aussi gros d'un espoir glorieux,  
 Quand il n'est après-tout qu'un Rimeur ennuyeux,  
 Qu'en Amant afolé d'une vaine Maitresse  
 On voit dupe et jouët de sa Muse traitresse :  
 Dupe et jouët hélas ! que peut-être à vos yeux,  
 Ma constance à rimer représente bien-mieux  
 Que d'un Songe léger la passagère yvresse.

Hor. 4. Od. 2. *Pindarum quisquis, &c.* — Suet. in Caesare: *Nocte cui inluxit dies caedis . . . sibi visus est . . . supra nubes volitare, &c.* — Is. 14: *Quomodo cecidisti ! qui dicebas in corde tuo : In caelum conscendam, &c.*



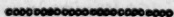
## RÉPONSE D'UN JEUNE FAT.



*At pulchrum est digito monstrari, et dicier, Hic est.* PERS. I. v. 28.



“ **T**OUT le monde s'arête à vous considérer ;  
*Disoit à certain Fat un Ami de son Père ;*  
 “ Si vous ne pouvez-pas vous taire,  
 “ Parlez plus-sagement, et sachez modérer  
 “ Vos gestes, votre ton . . . Quelle étrange manière !  
 “ Quel pas ! quel air de fou ! . . Bon ! sa longue rapière  
 “ Dans mes jambes vient se fourer . . .  
 “ Courage ! la lorgnette à-présent va nous faire  
 “ De tous nos Spectateurs encor mieux admirer !  
 “ Si vous ne voulez la ferrer,  
 “ Faites mieux, employez son galand ministère  
 “ 'A bien voir de quel œil chacun vous considère.”  
 Le Fat lui répondit sans plus délibérer,  
*C'est bien la peine qu'on me gronde !*  
*Vous-même m'avez dit qu'un homme dans ce monde*  
*Doit se faire considérer.*  
 Ce Fat parloit tout-haut, peut-être par bêtise,  
 Comme tel aître semble avoir parlé tout-bas,  
 Qui mieux né pour charmer la publique fofise,  
 A su par ses écrits faire un brillant fracas,  
 Dont l'éclat pétulant absorbe et satirise  
 Les moins téméraires éclats  
 Des Sages et des Bons qu'un Siècle ingrat méprise.  
 Consolons nous : ce fracas a son tems :  
 La Vérité que le Ciel autorise,  
 Est faite pour survivre à tous les Charlatans,  
 Malgré l'appui que donne à leur sainte entreprise,  
 L'aimable Orgueil qui signale  
 La rare Aménité des modernes Titans.  
 Un Délire public par-accès favorise  
 Jusqu'au fracas affreux des Princes Conquérans :  
 Un reste de Sagesse à-bon-compte éternise  
 L'estime des bons Rois, le mépris des Tyrans.  
 Nous voyons passer des Torrens,  
 Nous voyons *subsister* la Seine et la Tamise.



*Flumine perpetuo torrens solet acrius ire :  
 Sed tamen haec brevis est, illa perennis aqua.*

OVID. Rem. v. 651.

\*Ον τρόπον δὲ Ἰανῆς καὶ Ἰαμβρῆς ἀνέστησαν Μωϋσῆϊ, ὥτως καὶ ἔτοι ἀνθίσταται τῇ ἀληθείᾳ—Ἄλλ' ἐπὶ προκόψουσιν ἐπὶ πλείον [ἢ Ἰανῆς καὶ Ἰαμβρῆς, εἰ καὶ] προκόψουσιν ἐπὶ τὸ χεῖρον, πλανῶντες καὶ πλανώμενοι. 2 TIM. iii. 8, 9, & 13.



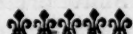
L'OIGNON DE TULIPE,  
ET LE GRAIN DE SENEVE.



Ὁ μίζων δαλεύσει τῷ ἰλάσσωνι.  
ROM. ix. 12.



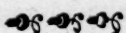
UN PETIT GRAIN de Senevé  
S'étant de-fortune trouvé  
Voisin d'un Oignon de Tulipe,  
Quoi ! lui dit le gros Compagnon,  
Ce Grain-là-même s'émancipe  
Jusqu'à se mettre en rang d'Oignon ?  
Seigneur, excusez-moi de-grace,  
Lui dit le Grain tout-doucement :  
Pardonez au Destin qui près de vous me place,  
Et m'y laissez paisiblement :  
J'y mène encore une vie assez-sombre,  
Mais si vous m'y souffrez, je promets en-retour,  
Que vous ou les vôtres un-jour  
Je vous protégerai volontiers de mon ombre.  
Ainsi de gros Prélats méprisent aujourd'hui  
Un mérite naissant, qui voit leur arrogance,  
La souffre sans murmure, et sent pourtant d'avance  
Qu'ils ne feront un-jour que ramper près de lui.  
Ainsi les Juifs, les Grecs, et la superbe Rome,  
Méprisèrent autrefois  
L'éclat naissant des Vertus d'un pauvre homme  
Qu'adorent aujourd'hui nos Peuples et nos Roix ;  
Et qui, par mille Echos de sa céleste voix,  
De-siècle-en-siècle étendant son empire,  
Doit insensiblement réduire  
Le Monde universel sous ses paisibles loix.



Ὁμοία ἐστὶν ἡ βασιλεία τῶν ἑρανῶν κόκκῳ σινάπewς.  
MATTH. xiii. 31.

*Res parva, sed initium non parvum.*  
PLIN. Epist. V. 4.

Ἰδὲ, προεῖρηκα ὑμῖν — καὶ γενήσεται  
μία ποιμήν, εἰς ποιμὴν.  
MATTH. xxiii. 25. — & Jo. x. 16.



LES DERNIÈRES HEURES DE MACROBE.

Horatius, 2 Od. 18. v. 17-19. — *Tu secunda marmora  
Locas sub ipsum funus : et sepulcri Immemor struis domos.*

Simonides, I. 5. et IV. 7. — Πάρισι γὰρ ἑλπίς ἐκείνη  
Ἀνδρῶν, ἥτις νέων γήθειον ἐμψύχαι.

οἱ μὲν ἡμέρην  
Μένουσιν ἰλθεῖν, οἱ δ' ἐτίων περιτροπᾶς.

Cicero, de Sen. 7, et 19. *Nemo enim est tam senex, qui se annum non  
putet posse vivere . . . quanquam quis est tam stultus, quamvis sit adolescens,  
cui sit exploratum, se ad vesperum esse victurum ? — At sperat ado-  
lescens . . . Senex ne quod speret quidem habet.*

P. Syrus, et alius aliquis, ni fallor, in editione Sententiarum Gruterana,  
*Nil turpius quam vivere incipiens senex.  
Omnis dies velut ultimus ordinandus est.*

D'AUTRES éplucheront si ce n'est qu'une Fable,  
Ou si, c'est le narré d'un Auteur sérieux,  
Déguisé seulement par un art excusable  
Qui donne, comme on dit, le change aux Curieux,  
La Fable d'ordinaire est un genre d'ouvrage  
Moins sombre, et plus ingénieux ;  
Mais le Lecteur judicieux  
De la diversité sent aussi l'avantage.  
D'ailleurs, soit fable ou non, le fait a son usage,  
Et par-là tout-au-moins trouve grace à mes yeux.  
Tel en-un-mot qu'il est, je l'adopte, et m'engage  
A le rendre ici de-mon-mieux.

IL-ÉTOIT un Vieillard, presque nonagénaire ;  
On devoit à cet âge avoir fait son paquet,  
Et ses derniers adieux, et son drap mortuaire ?  
Mais il s'étoit doné bien-aûtre chose à faire.  
Il venoit d'assurer cent Louis clair-et-net.

De bonne rente viagère,  
A certain Charlatan, jadis Apothicaire,  
Qui pour les dits Louis lui vendoit un secret  
De passer sûrement la limite ordinaire

Des jours prescrits aux Enfans de Japet.  
Macrobe (c'est le nom du Vieillard verdelet)  
Venoit en-même-tems de régler le douaire

D'une Tendron, qui pour un 'Tant,  
Payé d'avance en bel argent comptant,  
Par avis de Père et de Mère  
Se vendoit fort-honêtement :

Livroit son corps au vieux Amant,  
De l'aimer come Epoux faisoit sa grande affaire,  
Et couroit à l'Autel lui promettre en tremblant  
Qu'en fille bien-instruite (à gagner son salaire)

Elle auroit grand soin de lui plaire,  
Par bonne mine aumoins et beau semblant ;



Claufe omife pourtant au Contrat du Notaire :  
 Si-non qu'un vieux badin, qui ne pouvoit fe taire,  
 D'un ton de confidence un-jour nous affura,  
 Qu'elle étoit bien-comprife en quelque *Et-cétera*  
 Susceptible à-propos de plus d'un commentaire ;  
 Mais je n'ai pas besoin de secrets révélés,  
 Passons oûtre. La jeune et vive Demoiselle

(*Dame à-présent, si vous voulez*)

Aimoit à voir le Monde ; et fon Cher avec elle  
 Sur ce point-là sympathisoit assez :

Les festins de noce passés,

Monfieur devoit d'abord lui montrer l'Italie ;  
 Et pour l'y promener dans les divers Séjours  
 Dignes de voir combien fa femme étoit jolie,  
 Prendre dix mois au moins : puis visiter les Cours

De tous ces Princes d'Allemagne :

De fon voyage enfuite accélérer le cours,  
 Voler-droit à Calais, voir la Grande-Bretagne :  
 Et-puis venir couler de plus tranquilles jours,  
 Soit dans le cher Paris, soit au milieu des Tours  
 Qui flannoient près de là fa Maifon de campagne ;  
 S'il ne vouloit auffi faire encor quelques tours  
 A fon noble Manoir, honeur de la Champagne.  
 Il avoit cependant quatre jeunes Neveux,

Ses héritiers en efpérance,

Dont cette nouvelle alliance

Pouvoit déconcerter les deffeins et les vœux.  
 Bientôt tous-quatre enfemble ils en délibérèrent :  
 Et dès le lendemain, pour agir prudemment,  
 De-leur-mieux au cher Oncle en-deux-mots demandèrent

Qu'il eût la bonté feulement,

Vu les dangers d'un long voyage,

Vu les procès, vu fon grand âge,

De ne les pas quitter fans faire un Testament.

*Ab canailles, dit-il, vous comptez me furvivre ?*

*Vous l'entendez ainfi ! Nous verrons, nous verrons :*

*Nous vende qui voudra, mais bien-fin qui nous livre.*

*Allez : une autre fois nous en aviferons :*

*Je n'en fuis pas encor où votre cœur defire.*

*J'ai bonne dent, bon œil, et bon pié, Dieu-merci :*

*Sur ma fanté, Messieurs, n'ayez point de foudi.*

*Je fuis vieux, il eft vrai, mais je veux-bien vous dire,*

*Que quand je me regarde, et me tâte le pous,*

*Je me vois et me fens mieux-portant que vous tous.*

Le bon-homme étoit en colère,

La fièvre le faifit : Son Esculape acourt :

Et malgré fon fecret (afin de trancher-court)

Lui déclare le-soir, après quelque myftère,

Que s'il lui refte à régler quelqu' affaire,

Il eft têts d'y penfer. Dans ces facheux momens

Le Curé vient avec les facremens ;

Dit que de droit divin l'Eglife eft légataire ;

Et n'omet pourtant pas fon Avis falutaire

De mettre à bon profit les précieux infans.

Le Notaire appelé, toujours-prêt à tout-faire,  
Proteste que pour lui, depuis-plus de vingt ans,  
Il prêche au moribond combien les testamens

Sont chose nécessaire.

“ Eh bien, mon cher Monsieur, voulez-vous me dictez

“ Ce qu'à votre décès on doit exécuter ?

“ Cette fièvre qui vous dévore

“ Peut-être vous emportera” . . .

*J'y penserai* (dit-il) *et demain l'on pourra . . .*

“ Demain ! ce sera donc dès le point de l'aurore ?”

*Eh-mais, je vivrai-bien*, dit-il, *un jour encore ?*

Et ce disant, le folet soupira.

Un jour ! c'est grand hazard, lui répondit le Prêtre.

*Eh-bien*, dit-il alors, *demain matin peut-être . . .*

Et ce disant, le folet expira.

CETTE Mort-là n'est pas fort-belle ;

Mais aussi n'ai-je pas, Lecteur,

Prétendu la doner pour telle :

Et plutôt-à-Dieu que jamais Orateur

Ne se fût montré moins-fidelle !

Dites, si vous voulez, que c'est la mort d'un Sot :

On nous a quelquefois proposé pour modèle

Celle de tel Héros, celle de tel Devot,

Qui pourroit perdre au parallèle.

Ces grands hommes, ces Héros souvent tout profanes, dont la religion ne souffre qu'à regret l'apothéose dans ses cbaïres, hélas ! ne sont pas des grands hommes, des Héros, de tous les instans. Leur cours si brillant aux yeux de la politique mondaine, n'a que trop, aux yeux de la vérité plus équitable, d'éclipses dont il seroit indiscret de rappeler les époques. Pour quelques exploits passagers, pour quelques vertus hypocrites, que de penchans honteux, que de vices réels, réclament en secret l'adresse de l'Orateur pour les excuser, les affaiblir, les dénaturer, souvent leur substituer un mérite tout imaginaire ! Extrait d'une Oraison funèbre, de M. l'Abbé Fresneau, Prédicateur ordinaire du Roi ; dans le Journal de Trévoux, vol. 2. pour Juillet 1763.

*Athenis jam ille mos a Cecrope, ut aiunt, permansit, — terra humandi ; quam cum proximi injecerant obduæque terra erat, frugibus obserebatur : ut sinus et gremium quasi matris mortuo tribueretur, solum autem frugibus expiatum ut vivis redderetur. Sequebantur epulae, — apud quas de mortui laude, cum quid verierat, praedicatum : nam mentiri nefas habebatur. Cic. de Leg. 2. 25.*

*Audi tamen Zenobium, Cent. 5. 28. Οὐκ ἰπαινεῖς ἐδ' ἐν περιδείπνῳ ἐπὶ τῶν σφόδρα πτονηρῶν ἢ παροιμία λέλειπαι, καὶ μηδὲ τῷ τυχερίῳ ἰπαινεῖς ἀξίων. εἰώθασιν γὰρ οἱ παλαιοὶ ἐν τοῖς περιδείπνοις τὸν τελευτήσαντα ἰπαινεῖν, εἰ καὶ φαῦλος ἦν. Vide et — Suidam in Οὐκ ἰπαινεῖς. — Davis. ad loc. Ciceronis.*

*Non es dignus qui lauderis vel in coena funebri. Hoc proverbium dicitur in nullius pretii homines. Solebant enim in coenâ funebribus defunctum laudare, quamvis malus fuisset. Suidas ub. sup. verbis Latinis Editionis Kusterinae.*

*Nolite judicare secundum faciem. Multi ambulant quorum finis, interitus ; quorum et gloria, in confusione ipsorum. Dilexerunt enim gloriam hominum magis quam gloriam Dei. Dixit illis Jesus : Publicani et meretrices praecedunt vos in regnum Dei. Beati mortui qui in Domino moriuntur. [In illo] beatificamus eos qui sustinuerunt. Jo. 7. 24. Ph. 3. 18, 19. Jo. 12. 43. Mat.*

*21. 31. Ap. 14. 13. Jac. 7. 11.*

LE PÊCHEUR IMPRUDENT.

*Non quosvis quacvis capient tibi retia pisces. 'O diiva.*

**A** CET AGE qui semble être encor de l'Enfance,  
 Mais où le cœur déjà comence  
 D'avoir pour un certain Objet  
 Un certain goût de préférence ;  
 Un Enfant de Pêcheur, amoureux d'un filet,  
 Ouvrage délicat et don des mains qu'il aime,  
 Y prenoit en jouant maint joli carrelet ;  
 Qui sembloit venir de-lui-même,  
 Guidé par un instinct charmant,  
 Chercher le filet d'Isabelle,  
 S'offrir aux vœux du jeune Amant,  
 Pour passer de ses mains dans les mains de la belle . . .  
 Eût-on pris des plaisirs et si purs et si doux  
 Pour les avant-coureurs d'une peine cruelle ?  
 Amour, ce font-là de tes coups !  
 Des transports de l'Amant l'Amour-même jaloux,  
 Lui souffla dans l'oreille un dessein téméraire.  
 L'Adolescent charmé, sans consulter son Père,  
 Prend le filet, s'embarque, et dit : *Nous en aurons :*  
*Je prends des poissonnets ; pourquoi pas des Poissons ?*  
*Un jour heureux pour nous s'apprête ;*  
*Isabelle demain doit célébrer sa fête,*  
*Et je veux pour bouquet lui doner des Saumons.*  
 Il ne soupçonnoit pas ce qu'il devoit attendre.  
 'A-peine au lieu choisi par son habileté  
 Le filet vient d'être jeté,  
 Que les Saumons en foule empressés de s'y rendre,  
 Comme de gros Seigneurs y-vont si rudement,  
 Qu'ils déchirent vilainement  
 Le réseau trop foible et trop tendre.

Prédicateurs subtils, déliés, délicats,  
 L'êtes-vous assez pour m'entendre ?  
 Et les Poissons (car-enfin c'est le cas)  
 Que nous aurions déjà deu prendre,  
 Pourquoi ne les prenons-nous pas ?  
 Nos Sermons sont nos Rets : D'où leur vient leur foiblesse  
 Contre l'orgueil fougueux des Peuples et des Rois ?  
 L'Amour avoit séduit l'enfantine simplesse  
 D'un Jouvenceau nourri sous de rustiques toits  
 Dans une ignorante bassesse :  
 Séduiroit-il aussi, tiendrait-il sous ses loix,  
 Ceux qui sont élevés par les plus doctes voix,  
 Dans nos Ecoles de Sagesse,  
 Pour le plus noble des Emplois ?  
 L'Amour est un Démon qui n'épargne personne ;  
 On l'a dit autrefois, on le dit aujourd'hui . . .

Mais



PAULUS: *Quidam quidem praedicant: quidam autem non sincere: adulterantes verbum Dei.* JEREMIAS: *Prophetæ prophetabant mendacium, et Sacerdotes applaudebant, et populus meus amavit talia: quid igitur fiet in novissimis ejus?* PAULUS: *In novissimis diebus instabunt tempora perniciosa: ad sua desideria coacerabunt sibi magistros, prurientes auribus; et a veritate aurem avertent, ad fabulas autem convertentur. Tu vero [Timothee] fac opus Evangelistæ: ut gaudio implear. Propter quam causam admoneo te ut recusites gratiam Dei quæ est in te per impositionem manuum. Non enim dedit nobis Deus spiritum timoris, sed virtutis. Noli itaque erubescere testimonium Domini nostri, neque me vinctum ejus: sed collabora evangelio secundum virtutem Dei qui nos liberavit, et vocavit vocatione sancta. Nemo adolescentiam tuam condemnat: juvenilia autem desideria fuge. Qui in agone contendit, ab omnibus se abstinet.* SYRRHAPHEUS: *Qui studet optatam cursu contingere metam, Multa tulit fecitque puer; sudavit et alsiit, Abstinuit venere et vino. Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam; hæredes quidem Dei, coheredes autem Christi: si tamen compatimur: Vanitati enim [nova nostra] creatura subiecta est: in spe quia et ipsa [vetus] creatura liberabitur a servitute: scimus enim quod omnis creatura parturit adhuc; donec impleantur tempora nationum: hoc autem tempus quomodo non probatis? Dei enim sumus adiutores qui omnes vult salvos fieri. Quid [igitur] timidi estis? Simile est regnum caelorum sagenae ex omni genere congreganti: venite post me, et faciam vos piscatores hominum. Praeceptor, per totam noctem laborantes nihil cepimus. Duc in altum, et [ibi] laxate retia: mittite in dexteram, et invenietis. Praeceptor, per totam noctem laborantes nihil cepimus: in verbo autem tuo laxabo rete.* ¶ *Cic. de leg. 1. 11. Erasmi. ad Gauer. 1 Mart. 1524. || Jac. 3. 1 Cor. 11. || Mat. 9, & 7. Act. 18, & 19, & 28. Mat. 17: Jo. 12. Ap. 1. Gal. 4, & 5. Jac. 2. Mat. 24, & 10. || Pb. 1. & 2 Tim. 3. || Jer. 5. || 2 Tim. 3. & 4. & 1 Tim. 4. & 2 Tim. 2. 1 Cor. 9. || Hor. A. P. 412. 1 Cor. 9. Rom. 8. Luc. 21, & 12. 1 Cor. 3. & 1 Tim. 2. Mar. 4. Mat. 4. & 13. Luc. 5. & Jo. 21.*

❖ R ❖

## NAÏVETE' D'UN COURTISAN.

PLIN. N. H. lib. 37. cap. 9. De Jaspidium generibus: Totus vero Oriens pro amuletis traditur gestare eam quae ex illis smaragdo similis est — et Grammatias vocatur. Libet obiter vanitatem Magicam hic quoque coarguere, quoniam hanc concionantibus utilem esse prodiderunt.

HIERON. in MATTH. xxiii. 5. Dominus quum dedisset mandata legis per Moysen, ad extremum intulit: Ligabis ea in manu tua, et erunt immota ante oculos tuos. — Hoc Pharisei male interpretantes, scribebant in membranis decem verba Legis; complicantes ea, et ligantes in fronte; et quasi coronam capiti facientes, ut semper ante oculos moverentur: quod usque hodie Indi et Persae et Babylonii faciunt: et qui hoc habuerit, quasi religiosus in populis judicatur. — Piætiola illa decalogi, phylacteria vocabant: quod quicumque habuisset ea, quasi ob custodiam et monumentum sui haberet. — Hoc apud nos superstitiosae mulierculae, in parvulis Evangeliiis, et in Crucis ligno, et istiusmodi rebus; quae habent quidem zelum Dei, sed non juxta scientiam; usque hodie facitant.

UN docte Aumonier de la Cour,  
Mais dont le grand savoir ne payoit pas les dettes,  
Et qui pour les faveurs n'avoit jamais son tour,  
Fut nommé par-hazard dans le Royal séjour.  
On y dit, sur la foi de certaines gazettes,  
Qu'entr'aûtres bons traités, il aloit mettre-au-jour  
Son Histoire des Amulettes.  
Un grave Chambellan, qui de telles sornettes  
Étoit bien-loin de pouvoir s'amuser,  
S'écria: Chose étrange! un Prêtre composer  
Des livres sur les allumettes!  
Et-puis, fort-gravement, se remit à prifer  
Les talens d'une Femme et de quelques fillettes,  
Qui dans le meilleur goût lui brodoient ses manchettes.  
J'honore tous les Courtisans:  
Il-en-est dont les mœurs paroissent fort-civiles,  
Plusieurs — ont de l'esprit — ou sont-même sàvans —  
Et ce qu'on nomme gens habiles:  
Mais je croirois assez qu'à juger d'eux en-gros  
(Et non pas par la Cour du Pays où nous sommes)  
Ils sont plus-connoisseurs en nippes, en joyaux,  
En Garfes, en Chiens, en Chevaux,  
Qu'ils ne sont conoisseurs en Hommes;  
Si tant-est que leur choix n'aille pas tout-exprès  
À déprimer les bons pour l'amour des mauvais.

Graece Aulas vocant Animalium receptacula. SERVIUS ad Æn. ix. 60.  
Tigris et aurata graditur vestatus in Aula. PETRONIUS, p. m. 421.  
At sub Rege bono, nobis ut carmina dicunt,  
Mites mansuetis pascent cum Tigribus Agni. O diûna.  
Leo et Ovis simul morabuntur. Es. xi. 7.



## LE BOUFFON ET LE VILLAGEOIS.

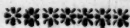
\* \* \* \* \* *Scurra notus urbano sale,*  
*Habere dixit se genus spectaculi,*  
*Quod in theatro numquam prolatum foret.*  
*Dispersus rumor civitatem concitat :*  
*Paullo ante vacua turbam deficiunt loca :*  
*In scena vero postquam solus constitit,*  
*Sine adparatu, nullis adiutoribus,*  
*Silentium ipsa fecit expectatio.*  
*Ille in sinum repente demisit caput,*  
*Et sic porcelli vocem est imitatus sua,*  
*Verum ut subesse pallio contenderent,*  
*Et excuti juberent. Quo facto, simul*  
*Nihil est repertum, multis onerant laudibus,*  
*Hominemque plausu prosequuntur maximo.*  
*Hoc vidit fieri rusticus. Non mebercule*  
*Me vincet, inquit : et statim professus est,*  
*Idem facturum melius se postridie.*  
*Fit turba major : Jam favor mentes tenet,*  
*Et derisuri, non spectaturi sedent.*  
*Uterque prodit : scurra degrunnit prior,*  
*Movetque plausus, et clamores suscitât.*  
*Tunc simulans sese vestimentis rusticus*  
*Porcellum obtegere (quod faciebat scilicet,*  
*Sed, in priore quia nil compererant, latens)*  
*Pervellit aurem vero, quem celaverat,*  
*Et cum dolore vocem naturæ exprimit.*  
*Adclamat populus, Scurram multo similis*  
*Imitatum, et cogit rusticum trudi foras.*  
*At ille profert ipsum porcellum e sinu,*  
*Turpemque aperto pignore errorem probans ;*  
*En, hic declarat, quales sitis iudices. Phaed.V.5.*

**P**OUR un rare talent, où la fine Raïson  
 Des plus huppés Badauds d'un nombreux Auditoire,  
 Voyoit, par un double soupçon,  
 De l'imposture ou du grimoire ;  
 Un certain Bateleur, assez-mince Bouffon,  
 Venoit d'être applaudi d'une étrange façon.  
 Monté sur ses tréteaux, Théâtre de sa gloire,  
 Et le Nez enfourné par-dessous son manteau,  
 Il imitoit si-bien les cris d'un Cochoneau ;  
 Que pour fermer la bouche à plus d'un incrédule,  
 'A-face-découverte il-falut répéter  
 Un jeu dès-lors platement ridicule,  
 Qui grimaçoit de-plus à vous faire pester :  
 Puis par un beau discours dissipant tout scrupule,  
 Prouver qu'on en fait-long dans cet art d'imiter.  
 Au milieu de la foule en extase ravie  
 Etoit un simple Villageois :  
 Il se dresse, il se montre, il élève sa voix :  
 Je n'enten-pas, Messieurs, tant de Philosophie,

Mais voulez-vous ici vous rassembler demain ?  
 D'ici-là je me mets en train,  
 Et puis devant vous je défie  
 Ce Bateleur lui-même, avec tout son caquet,  
 D'imiter mieux-que-moi le gentil porcelet.  
 On se moque de l'homme ; il insiste, on le siffle ;  
 Tel grogne, et contre lui renifle ;  
 Il s'obstine, on en rit ; et pour-rire on promet.  
 Toute la Ville y fut. Le Héros du spectacle,  
 Le nez sous son mantel, come au jour précédent,  
 Signala, mais si bien, son risible talent,  
 Que l'on n'en-pouvoit-plus, tant on crioit miracle.  
 Le Villageois succède ; et d'abord sans obstacle,  
 A-l'instar du Boufon, le nez sous son mantel,  
 Se met à faire le porcel.  
 On l'écoute ; et bientôt, dans un profond silence,  
 Tous semblent oublier qu'ils ont-là des sifflets.  
 Tout-à-coup contre lui l'Orage recommence :  
 Le drôle, au gré de tous, méritoit des soufflets :  
 Au dire plus poli des gens de conséquence,  
 Il étoit bon pour leurs Valets. . .  
 Messieurs, (dit-il enfin) je subis ma sentence :  
 Que mon Rival, Messieurs, soit couronné :  
 Mais connoissez, ô bonnes Têtes,  
 Le véritable acteur que vous avez berné,  
 Et voyez de-vos-yeux quels-bons-juges vous êtes !  
 Il dit : et tout-de-suite il expose à leurs yeux  
 Un Porcel bien-vivant ! que pouvoit-il de mieux ?  
 Phèdre termine ici le récit de la Fable,  
 Et que gagneroit-il quand je l'alongerois ?  
 Que ne puis-je plutôt, pour la rendre applicable  
 De la façon que je voudrois,  
 Y changer quelque-chose . . . adoucir quelques traits . . .  
 Car il-faut après-tout que je sois équitable . . .  
 Mais à-quoi-bon ces façoniers aprets ?  
 Dans ce genre d'escrime il-sufit qu'à-peu-près  
 La Critique soit véritable.  
 Mon Bateleur enfin, disons-le à-tout-hazard,  
 C'est le fameux Fabuliste *Houdard* ;  
 Montrant son savoir-faire en Artiste qui s'aime,  
 Jouant le Naturel dont il est l'Artisan,  
 Imitant la Nature avec Art-et-système :  
 Et le bon Villageois, vainqueur du Charlatan,  
 C'est l'heureux *La-Fontaine*, ou la Nature même.  
 Savoir qui sont les Auditeurs,  
 Je m'en tais : come aussi, pour plaire à mes Lecteurs,  
 Je réserve *in-petto* les Scènes de l'Eglise ;  
 Et les agréables Acteurs  
 Que quelquefois y préconise,  
 En dépit de Nature, un tas de Spectateurs.

Τὰυτὰ μοι ἤρχθῃ κεκρυμμένα, τοῖς ἀλαβοῖσι  
 Γινώσκαι δ' αὖ τις καὶ κακὸς, ἂν σοφὸς ᾖ.

Thæog. 681. nisi quod comma posui post κεκρυμμένα, (Ἔ) καὶ κακὸς προ καὶ κακὸς,



LE COMBAT D'ELOQUENCE  
ENTRE LE SINGE ET L'ÉLÉPHANT.

*Flumen aliis verborum, volubilitasque cordi est, qui ponunt in orationis celeritate eloquentiam. Distincta alios, et interpuncta intervalla, morae, respirationesque delectant. Quid potest esse tam diversum? tamen est in utroque aliquid excellens. Cic. Orator. §. 53.*

*..... Alterius sic } Hor. A. P.  
Altera poscit opem res, et conjurat amice. } §. 410.*

*Plures igitur etiam eloquentiae facies, sed stultissimum quaerere ad quam recturus se sit Orator: quum omnis species, quae modo recta est, habeat usum, atque id ipsum omne sit oratoris, quod vulgo genus dicendi vocant. utetur enim, ut res exiget, omnibus, nec pro causa modo, sed et pro partibus causae. — Dicit idem graviter, severe, acriter, vehementer, concitate, copiose, amare, comiter, remisse, subtiliter, blande, leniter, dulciter, breviter, urbane; non ubique simul, sed ubicunque par sit. — Nitidus ille et sublimis et locuples, circumfluentibus undique eloquentiae copiis imperat. — Sed et copia habet modum, . . . et nitor ille cultum virilem, et inventio iudicium. Sic erunt magna, non nimia: sublimia, non abrupta: fortia, non temeraria: severa, non tristia: gravia, non tarda: laeta, non luxuriosa: jucunda, non dissoluta: plena, non tumida. Similis in caeteris ratio est. Tutissima fere per medium via: quia utriusque ultimum, vitium est. Quintil. xii. 10.*

**P**OUR prévenir une guerre civile,  
Sire Lion, sans beaucoup d'appareil,  
Avait un-jour assemblé son Conseil  
Dans une Plaine; où sans débat futile  
On résolut, qu'un Orateur habile,  
Pour tempérer le ferment des esprits  
Et dans les cœurs étouffer toute haine,  
Publiquement, de semaine en semaine,  
Harangueroit Grands ensemble et Petits.  
Fort-à-propos vers un bout de la Plaine  
S'offroit un tronc, reste creux d'un vieux Chêne:  
Là monteroit le futur Orateur,  
Là brilleroit le nouveau Démosthène,  
Maître des sens, de l'esprit, et du cœur.  
Mais qui charger d'un si brillant honneur?  
Moi! dit le Singe: *Alex, laissez moi faire,*  
*J'ai de l'esprit, et me fais tremousser;*  
*J'ai vu le Monde; et j'ai vu s'exercer*  
*Devant sa Glace un Prêcheur populaire*  
*Qu'à la Cour-même on parloit de pousser.*  
*Admettez moi: Je saurai vous truffer*  
*Un Compliment, d'après d'autres modèles,*  
*Qui charmera nos plus bêtes femelles.*  
*Pour imiter les tours fins et galans,*  
*Qui me pourroit disputer mes talens?*  
Ce ja-seur là — quand fera-t-il silence?  
Dit l'Éléphant: Ce qu'il — faut dans — ce cas,  
C'est une mâle — et solide Eloquence;



Un geste grâve — une voix — d'importance,  
 Et tout enfin ce que Singe n'a pas ;  
 Mais qu'on verra que c'est moi qui possède,  
 Si l'on veut-bien que le Singe me cède.  
*Et moi je veux*, dit le Prince à-son-tour,  
*Vous essayer tous les deux dès ce jour.*  
*Pour y songer vous avez toute-une-heure :*  
*Près du vieux tronc cependant je demeure.*  
 Le Singe fut le premier préparé.  
 Sur la tribune il monte sans degré.  
 Et dans le creux, où bientôt il se flanque,  
 Jusqu'à mi-corps come en Chaire fourré,  
 Il se souvient du fameux Saltimbanque  
 Par qui jadis au Théâtre montré,  
 Avec honneur il avoit figuré  
*En Dom Bertrand Docteur de Salamanque.*  
 Il commença d'un air délibéré ;  
 Puis tout-à-coup, pour échauffer les ames,  
 Il éclata come un homme éfaré :  
 Gesticulant ainsi que dans nos Drames  
 L'heureux Acteur d'un rôle célébré :  
 Citant, brouillant, et profane et sacré,  
 Contre complots, contre intrigues et trames :  
 Tantôt poli come un Galant lettré  
 Qui joliment endoctrine les Dames :  
 Tantôt bruyant, lançant-foudres et flammes,  
 'A-la- façon du petit-Père André :  
 Et mieux que lui (tant il étoit madré)  
 Lardant le tout de fines Epigrammes.  
 On l'écouta, voire il fut admiré,  
 Mais on en rit. Sa Majesté Lionne  
 Le fait descendre ; et sans-plus Elle ordonne  
 Qu'on aille voir si Messire Eléphant  
 N'est donc pas prêt, et dire qu'on l'attend.  
 L'Eléphant vient, et se fait de la Chaire  
 Un tabouret : mon Auteur dit cela :  
 La Glose dit, Un *Lutrin* : belle affaire !  
 Quoi-qu'il-en-soit, à-son-tour l'y voilà.  
 Deux fois d'abord il retourne sa trompe :  
 Dans ce début on trouva de la pompe :  
 Le sérieux reprit tous les rieurs :  
 Plus de badins, plus d'indiscrets jaseurs.  
 Lors d'une voix, telle qu'un son de trompe,  
 Il leur dit *Mes* — et-puis ajouta *sieurs*,  
*De votre erreur — il faut — qu'on vous — détrompe.*  
 Or est-il vrai qu'il les détrompa bien :  
 Savoir coment, c'est ce qu'en moins de rien  
 Vous allez-voir ; et deviner peut-être —  
*Ecoutez moi*, dit-il d'un-ton de Maître :  
*Dans mon discours, tout-pétri de Bon-sens,*  
*Vous n'aurez point de ces — vains or—nemens*  
*Qu'aux Ecoliers apprend la Rhétorique :*  
*Car je ne veux d'autre art que ma Logique,*  
*Qui convaincra tous les entendemens :*  
*Réduisant tout à quatre syllogismes,*

Et résolvant ensuite vos sophismes :  
 D'où s'ensuivra par ma conclusion,  
 Que les fauteurs de la Rebellion  
 Ne font jamais que de vains Ergotismes.  
 Qu'y gagna-t-il ? On l'écouta d'abord,  
 Puis on bailla d'un merveilleux acord :  
 Au second point, plusieurs fesoient . . . tout-comme  
 Quand on s'étend pour prendre à l'aise un somme :  
 Le Roi lui-même, au tiers point, se surprit  
 Baillant tout-haut : et franchement lui dit,  
 Maître Eléphant, vous n'êtes point mon homme ;  
 Le Singe aumoins . . . mais brisons là-dessus ;  
 Ni lui ni vous, ne haranguerez plus.  
 Or c'est ici que finit mon histoire,  
 D'autant qu'ici finissoit le mémoire  
 D'où je l'ai prise : Et par-tant je conclus.

Ce qu'il faut au Conseil, au Bureau, dans la Chaire,  
 N'est ni l'extrême gravité,  
 Ni l'extrême légèreté.  
 Sans être ni Princesse altière  
 Qui songe aux airs de majesté,  
 Ni Coquette qui songe à plaire  
 Par des airs de facilité :  
 Sans se piquer enfin d'être grave ou légère ;  
 Fille du Sentiment, et de la Vérité,  
 L'Eloquence a son poids et sa vivacité :  
 Qui bien-loin-d'être incompatibles,  
 Forment en s'unissant la suprême beauté  
 Et les charmes irrésistibles :  
 Dumoins pour les honêtes-gens :  
 Car pour Messieurs nos Suffisants,  
 Ils sont trop-bêtes ou trop-diabls  
 Pour écouter les mieux-disans ;  
 Et Dieu-même autrefois, parlant à leurs semblables,  
 N'avoit pour les gagner que des traits impuissans.

LUCAS.

*Audiebant Pharisei, et deridebant illum.*

THEOGNIS.

Οὐδὲς ἀνθρώπων ἔτ' ἴσται, ἔτι μέμνηται,  
 "Ὅτις πᾶσιν ἀδὼν δύσται εἰς αἶθερ  
 Οὐδὲ γὰρ, ὃς θνητοῖσι καὶ ἀθανάτοισιν ἀνάσσει,  
 Ζεὺς Κρονίδης θνητοῖς πᾶσιν ἀδὼν δύσται.

EZECHIEL.

*Dicunt unus ad alterum — Venite et audiamus — et sedent coram te . . . Et  
 es eis quasi [merum] carmen musicum.*

ISAIAS.

*Cantabo dilecto meo, canticum patruelis mei vineae suae :*

*" Quid est quod debui ultra facere vineae meae, et non feci ei ?"*

SYRRHAPHEUS.

*Et sic eris, prudentibus et sapientibus, merum carmen musicum.*

Luc. 16: 14. Theog. γ. 799. Ez. 33: 30, 31. If. 5: 1, 4. Syrrh.  
 ex Ez. et Matth. 11: 25.

\*\*\*\*\*

## DAMIS ET LES DEUX COQUINS.

Par nobile fratrum,  
Nequitia et nugis, pravorum et amore gemellum.  
HOR. 2 Sat. 3. v. 243.

Heu steriles veri, quibus una Quiritem  
Vertigo facit. hic Dama est non tressis agaso,  
Vappa et lippus, et in tenui farragine mendax.  
Verterit hunc Dominus, momento turbinis exit  
Marcus Dama. papae! Marco spondente recusās  
Credere tu nummos? Marco sub iudice palles?  
Marcus dixit: ita est. adsigna Marce tabellas...  
Haec mera libertas! hoc nobis pilea donant!

PERS. V. v. 75.

Quid est, Catulle, quid moraris emori?  
Sella in curuli Siruma Nonius sedet:  
Per consulatum pejerat Vatinius.  
Quid est, Catulle, quid moraris emori?

CATULL. n. LIII.

IL-étoit deux Messieurs de la fange fortis;  
Brutaux de leur nature, et de-plus gens-en-place,  
Par leur indignité dignement assortis;  
Pour fouler tout aux pieds tous-deux ferrés à glace:  
Tous-deux du vrai Mérite obstinés ennemis,  
Devant qui la Vertu jamais ne trouvoit-grace:  
Cachant, sous de grands airs et de riches habits,  
Un grand fonds de bêtise et d'ignorance crasse:  
Capables tout-au-plus de briller dans la classe

Des plus subalternes Commis:  
Et détestant surtout le vertueux Damis,  
Doit l'œil-fin trop-souvent pénétrait leur surface.  
Par leur forfanterie à-l'excès excédé,  
Damis un-jour contre eux tempêtoit come-quatre:  
Il aloit et venoit come un franc Possédé,  
Juroit-même, et sembloit — presque-prêt à les battre.  
Ah! (lui dis-je, à l'aspect d'un traitement si vil)  
Vous Damis, que vos mœurs en tout lieu recomandent,  
Que faites-vous? — Je parle à ces Maraudeurs, dit-il,

Le seul langage qu'ils entendent.

Il m'écouta pourtant; baissa-vîte le bras  
Dont peut-être il aloit punir leur insolence;  
Me dit, Je vous sai gré de votre remontrance,  
Et doucement suivit mes pas,  
Laisant-là les Faquins et leur grave impudence.  
Il convint avec-moi qu'il s'étoit emporté,  
Et s'en blâma lui-même en Censeur fort-sévère:  
Avec-lui je convins, que tant d'iniquité  
Méritoit tout le poids de sa juste colère:  
Et qu'à dire bien-vrai, le langage ordinaire  
De l'humble Débonaireté  
N'est pas toujours si nécessaire:

Qu'avec



Qu'avec des Coquins et des Sots,  
Non-moins qu'avec des Fous ou parmi des Sauvages,  
Surtout s'ils s'érigent en Sages,  
Et prennent des airs de Héros,  
Il faut, soit qu'on éclate ou qu'on feigne à-propos,  
Jouer parfois d'étranges personages,  
Et condescendre à d'étranges propos.  
*Dans un juste milieu !* me dit-on. Oui sans-doute :  
Et si *juste*, vraiment, qu'un Caton, résolu  
D'en suivre constamment la route,  
Poura la perdre, en un cas imprévu,  
Plus aisément qu'un Sot ne perd la sienne  
En roûlant come il peut, soit qu'il aille où qu'il vienne,  
Dans son Grand-chemin, bien-batu ;  
Où le Vice, trop soutenu,  
Pousse sa marche en vainqueur intrépide,  
Où la Bonté le souffre en esclave stupide,  
Où l'Honneur n'est qu'un Nom, souvent même inconnu.  
Que l'erreur de Damis soit donc pour nous l'emblème  
D'un juste milieu mal-tenu :  
La Vertu cette-fois (c'est un point convenu)  
Commençoit à doner dans un facheux extrême :  
Mais certes dans cet-excès-même  
Je crois que nous devons respecter la Vertu.  
L'excès contraire est celui que l'on aime,  
Et celui que toujours mon cœur a préféré :  
Mais l'abus qu'on en fait, me rend moins-modéré.

Difons-le dumoins pour l'usage  
De nos Censeurs publics, établis par nos Loix ;  
*Ce n'est point en baissant modestement la voix,  
Qu'on relance le brigandage.*  
Avec-cette douceur qui du patelinage  
N'ose être différente, ou difère si-peu ;  
Avec ce tendre gazouillage  
D'un zèle courtifan qui sur rien ne prend feu ;  
Les brutaux en tout genre ont enfin si beau jeu,  
Qu'il est tems ou jamais de changer de langage :  
Dût la mignonne Eglé, plaidant pour les brutaux,  
Nous dire, en grasseiant avec délicatesse,  
Que, les *Zens* ne sont pas des *Ciens* ni des *Cevaux*,  
Et qu'il-ne-faut *zamaï*s manquer de politesse.

*Tu quidem Domina, — in officio manes sanctae tuae bonitatis; sed ferenda non est quorundam insolentia.* APULEIUS, Miles. lib. 2. p. 35. Ed. Pric.  
—— *Videte Canes!* PHIL. 3. §. 2. ——— *Equis fracta in ora mittimus:* JAC. 3. §. 3. ——— *Nolite fieri sicut equus et mulus quibus non est intellectus:* Ps. 31. (al. 32.) §. 9. ——— *Ex patre Diabolo estis:* JON. 8. §. 44. ——— *O plene omni dolo et omni fallacia, fili Diaboli; inimice omnis justitiae, non desinis subvertere vias Domini rectas. Et nunc ecce manus Domini super te:* ACT. 13. §. 10. ——— *Sunt . . . quos oportet redargui . . . increpa illos dure:* TIT. 1. §. 11-13. ——— *Mulier in silentio discat, cum omni subjectione.* 1 TIM. 2. §. 11.

LE PRÉDICATEUR PEU GALAND.

VIRGILIUS (Æn. 2. 583.) — Nullum memorabile nomen  
Feminea in poena est, nec habet victoria laudem.  
QUINTILIANUS, lib. iv. c. 4. al. 5. Impudentiae fortiter resistendum.

CERTAIN Ministre un-peu libre orateur,  
Peignoit parfois le beau-sexe en ses prêches :  
Qu'en avint-il ? Maint portrait peu-flateur  
Mit en courroux maintes Dames revêches :  
Si qu'un-beau-jour un essaim de Pimbèches  
Lui dit : Pour-Dieu, laissez-là les portraits,  
'A ce métier vous perdrez tous vos frais.  
Hélas ! dit-il : c'est la règle ! mesdames :  
Peintres qui n'ont que le don d'être-vrais,  
Seront toujours mauvais Peintres de femmes.

Lucas, Act. xiii. 13, 14, 50, 51.

Cum a Papho navigassent Paulus et qui cum eo erant, . . pertranseuntes  
Pergen venerunt Antiochiam Pisidia. — Judaei autem concitaverunt  
mulieres religiosas et honestas . . et excitaverunt persecutionem in Paulum  
et Barnabam . . . At illi, excusso pulvere pedum in eos, venerunt Iconium.

LE LOUP ET LE CHIEN.

Ἱερογραμματία — βολόμενοι γράφειν [οἱ Αἰγύπτῳ] Κύνε ζωγράφουσιν —  
ἐπιδοῦναι τοῖς βολόμενοις ἱερογραμματία τέλειον γίνεσθαι, καὶ πολλὰ μελέτῃ,  
ἐλακτὴν τε συνεχῆς καὶ ἀπληρώσθαι, μηδὲν προσχευόμενοι, ὥσπερ οἱ Κύνες.  
HORAPOLL. Hierogl. I. 39. Speculatores ejus . . Canes muti, non va-  
lentes latrare. Is. lvi. 10. Μήποδ' ἐπαιγόμενος πρήξῃς ναχόν. THEOGNIS,  
y. 1047.

A QUI fait son devoir ne cherchons point querelle :  
C'est ce qu'à sa façon va chanter le récit  
Que celui qui précède à-propos me rappelle :  
Il est court ; c'est tant-mieux, quand cela me suffit.  
Un vieux Loup en fureur contre un Chien, qu'il mandit  
Pour l'avoir éprouvé vigilant et fidelle,  
Bien-que tout-jeune et fort-petit ;  
Jusqu'au fonds d'une Cour un-matin poursuivit  
Cette aboyante Sentinelle.  
Mais qu'il fut sot quand il s'y vit  
Plus-gêné tout-à-coup qu'un Oiseau mis en cage !  
On a vite sur lui refermé le passage :  
Le Maître et les Valets, par un concours subit,

Sont

( 82 ) ( 83 )  
 Sont tous-là bien-armés : ce n'est point badinage :  
 En-un-mot, Maître Loup sentit,  
 Mais un-peu-tard pour son dommage,  
 (Ce qui pour d'autres Loups, sans-rancune soit dit)  
 Que tel croit se venger qui par-là se punit.

..... Δίην δ' ὑπὲρ ὕβριος ἴσχει  
 Ἐς τῶλος ἐξελθῶσα· παθὼν δὲ τῆς νῆπιος ἔλπω.  
 HESIODUS, "Epy. γ. 217.

83

LE RÉGENT ET L'ÉCOLIER.

A. GELLIUS, l. iv. c. xx. *Deliberatum est de nota ejus qui ad Cen-  
 sores ab amico advocatus est, et, in jure stans, clare nimis ac sonore oscita-  
 vit. atque inibi prope ut plebesceret fuit. — Sed quum ille dejerasset invi-  
 tissimum se se ac repugnantem oscitatione victum, tenerique eo vitio quod  
 oscedo appellatur; tum notae jam destinatae exemptus est.*

CERTAIN Pater, qui Régent de Seconde  
 Visoit à mieux come habile Rhéteur,  
 Fesant un-jour, pour montrer sa faconde,  
 Belle harangue où bailloit l'Auditeur;  
 Un jeune Gars, écolier du bon Père,  
 Baïlla si haut, que Pater tout-perplex,  
 Puis tout-confus, puis bouillant de colère,  
 Jura Par-Styx d'en punir son Podex :  
 Quand au seul son de l'horrible menace  
 Le pauvre Gars de-frayeur tout-pantois,  
 D'un air piteux se mouvant de sa place;  
 'A-deux-genoux et mains-jointes en croix  
 Cria Pater ! Pater, soyez propice,  
 J'ai mérité de vous trouver clément ;  
 Car je baïllois si naturellement  
 Qu'en-vérité ce n'étoit pas malice.

Si l'Espiegle le dit d'un certain air subtil,  
 Sans-doute il mérita quatre bonnes fêrûles :  
 Mais le Pater aussi de quoi s'avisoit-il ?  
 Orateurs ennuyeux, Ecrivains ridicules,  
 Soyez, si vous pouvez, sages à ses dépens ;  
 Et songez qu'au Public lorsqu'on n'a pas su plaire,  
 Il-faut aumoins savoir s'en taire,  
 Ou craindre les bons-mots, même avec les Enfants.

*Men' piacularum oportet feri ob stultitiam tuam, ut  
 Meum tergum tuae stultitiae subdas succidaneum ?*  
 PLAUTUS, Epid. I. 2. γ. 36.  
 ut mihi quidem legendus locus videtur.



## LE RAT ET LA CARPE.

*Ne futor ultra crepidam.*

UN RAT s'étoit vanté de passer sans bateau  
 Le plus profond canal, le plus large ruisseau.  
 Un-beau-jour, pour montrer sa force et son courage,  
 Et prenant pour témoins tous les gens d'un Vaisseau  
 Qui venoit de mettre à l'ancrage,  
 Il aloit traverser la Tamise à la nage.  
 Une Carpe y parut bondissante à fleur-d'eau :  
 C'étoit pour elle un badinage !  
 Il crut qu'elle avoit peur, et venoit supplier  
 Qu'on la garantît du naufrage.  
 Elle fit le plongeon. Hé-bien ? dit-il, je gage  
 Que même sans m'attendre elle va se noyer :  
 Puis de toute sa force à grands cris il l'appelle ;  
 Remonte ! . . Sui ma voix ! . . Tu te fais-bien prier ! . .  
 Pour monter jusqu'ici te faut-il une échelle ?  
 Tien, monte vers le bord — gagne cet escalier —  
 Tout-au-moins répons moi — Mais que sert de crier ?  
 Du fonds de l'eau point de nouvelle !  
 Allons, dit-il, il faut descendre à son secours,  
 La sauver et l'instruire, et servir de modèle.  
 Il dit : et sans autre discours,  
 Fait le plongeon gaillard pour courir après elle.  
 La Carpe revint seule : Et du Rat obligeant  
 La fortune douteuse au moins cessa de l'être  
 Quand on le vit (dit-on) lui-même reparoître ;  
 Les quatre-fers-en-l'air, désormais ne nageant  
 Qu'au-gré des Zéphyrus et de l'onde.  
 La bête qu'il étoit ! — Mais s'il faut que je gronde,  
 Grondons plus à propos. Car on peut-bien juger,  
 Que j'ai vu d'autres Rats, plus fameux dans le monde,  
 Qui veulent à Poissons montrer l'art de nager.  
 Censeurs au ton sec et léger,  
 Dont la manière est si gentille,  
 Critiques étourdis, dont le siècle fourmille ;  
 M'entendez-vous ? profitez-en.  
 Le ton délibéré de votre pédantisme  
 Est celui de mon Rat, ou celui de Gros-Jean  
 Qui veut à son Curé montrer le Catéchisme.

*Felices, inquit Fabius, artes essent, si de illis soli artifices judicarent . . .  
 Nostra quam dura sit necessitas, hinc potes animadvertere, quod vulgi stan-  
 dum est iudicio, et ille in turba metuendus, quem quum videris solum, despicias.*

HIERON. Opp. T. 4. P. 2. col. 586.

*Ne Euripides quidem Athenis arrogans visus est, cum, postulante populo  
 ut ex tragedia quandam sententiam tolleret, progressus in scenam dixit, se ut  
 cum doceret, non ut ab eo disceret, fabulas componere solere. Lau-  
 danda profecto fiducia. VAL. MAX. iii. 7. Extern. 1.*

## LA TAUPE ET LES AIGLONS.

*Exemplum ut Talpa.*

Τὸ τοῦ ζῶον ἐν ἔχει ὀφθαλμοὺς· ἔχει δὲ ὀδόντας μισρωτάτους.  
 [Oculos non habet hoc animal : dentes sed habet sceleratissimos.]

HESYCH. in Τυφλότερος.

**LA** Taupe n'y voit goutte : on le dit ; et d'ailleurs,  
 Si l'on me permet de le croire,  
 On pourra d'autant-mieux apeler mon histoire,  
*Le vrai tableau d'un Sénat de Hableurs*  
*Qui persiflent le Peintre en donant los et gloire*  
*A l'Aveugle assez fat pour juger des couleurs :*  
 Or admettre à-propos quelques vieilles erreurs,  
 Ou même les défendre, est un jeu qu'autorise  
 L'usage qu'en ont fait avec moins de façon,  
 Pour le bien de l'État, pour le bien de l'Eglise,  
 Et pour eux-même aussi, des gens de grand renom.  
 Un-jour donc (et beau jour, si mon Mémoire est bon)  
 La Reine d'une Gent qui jamais ne vit goutte,  
 Et qu'au Pays Latin *Taupes* on appela,  
 Voulut avec sa Cour aller parci-parlà  
 Prendre l'air dans un Bois ; où mon Mémoire ajoute  
 Qu'aux Dames qui *jaſoient* Elle dit *Ta-ta-ta !*  
 Puis d'un aître côté faisant sa virevoute,  
 Avec certains Aiglons *pour jaſer* s'arêta.  
 Tel commerce aujourd'hui nous surprendroit sans-doute,  
 Mais laps-de-tems fait tout : d'ailleurs ce beau jour-là  
 Fut le premier qui mit leur commerce en déroute :  
 Et voici come on dit que la chose ariva.  
 A propos du beau jour, la Taupe les trouva  
 Discourans du Soleil ; de sa brillante route ;  
 Des Astres qu'obscurcit son éclat glorieux ;  
 Des couleurs qu'il répand sous la céleste voute ;  
 De mille objets enfin charmans pour les bons yeux.  
 Taupe étoit *Sœur-écoute* ; et baillant de-son-mieux,  
 Aloit sans dire adieu leur faire banqueroute :  
*Quoi ! si-tôt ? ah Madame ; un-moment ; ces Messieurs*  
*Vous en conjurent tous.* “ Eh-bien Messieurs, j'écoute !  
 “ Mais si je baïlle en écoutant ?  
 “ Messieurs, j'ai quelque-chose au-côté, qui me serre . .  
 “ Messieurs, j'ai des vapeurs : Excusez : A l'instant,  
 “ Si je puis revenir, je reviens.” Et par-tant,  
 La voila qui s'en-va grand-erre,  
 Ses Dames volontiers après Elle trotant,  
 Et toutes avec Elle assez-haut marmotant,  
*Que les Aigles sans-doute ont bon-bec, bonne serre,*  
*Mais que pour l'éloquence et les galands propos,*  
*Ce sont assurément de pauvres animaux !*  
 Ils jurèrent alors, sans haine et sans rancune,  
 D'aler, pour couper-court au commerce des Sots,  
 Séjourner constamment dans les lieux les plus-hauts,

Les

Les moins-faits pour loger cette race importune.  
 La Taupe l'entendit ; Elle en eut le cœur gros ;  
 Et pour se bien venger, fut trouver sur-la-brune  
 Un Sénat de Hibous grands-diseurs de bons-mots.  
 Elle y fut écoutée : et d'une-voix comune,  
 Tous ces jolis Messieurs aprouvant son couroux,  
 Les Amis du Soleil en-bloc y furent tous

(Come gens sêrus de la Lune)

Bien-galamement traités de fous.

Vous eussiez-dit enfin : *C'est tout-comme chez-nous :*

Où plus d'un Critique stupide,

Qui de la sainte VÉRITÉ

N'a pas même entrevu la céleste clarté,

Traite d'étrange et d'inspide,

Un discours lumineux par les Sages vanté,

Puis sur-la-brune aussi se rend à quelque Clique,

Où d'une-voix comune il est sur sa Critique

Bien-galamement complimenté.

Et l'on veut ! que cessant d'éviter leurs aproches,

Je m'accoquine à vivre avec de tels Hibous ?

J'irois plutôt grimper, fiers Aiglons, sur vos roches,

Pour vivre et mourir avec vous.

Mais grâces à la Providence,

Il-me-reste où je suis d'assez-bons compagnons,

Pour n'avoir avec eux nul regret à l'absence

Ni des Hibous ni des Aiglons.

*Hoc est autem judicium : quia lux venit in mundum, et dilexerunt homines  
 magis tenebras quam lucem, &c. Joh. iii. 19.*

## EPILOGUE.

*Adhuc neminem cognovi poetam (et mihi fuit cum Aquinio amicitia) qui sibi  
 non optimus videretur. Sic se res habet. Cic. Tusc. V. 22.*

*Non ego, cum scribo, si forte, quid aptius exit,*

*Quando hoc rara avis est, si quid tamen aptius exit,*

*Laudari metuum : neque enim mihi cornea fibra est.*

*Sed recti finemque extremumque esse recuso*

*Euge tuum, et Belle. nam Belle hoc excute totum :*

*Quid non intus habet ? — PERS. l. 45-50.*

**Q**U'à-son-aise à-présent le Lecteur détermine  
 Si ce volume enfin vaut quelque-chose ou non.  
 Ce qu'en juge l'Auteur, c'est que l'ouvrage est bon,  
 Et ne l'est pourtant pas autant qu'il s'imagine.

*Non sum, me judice, tanti. OVID. Met. X. v. 613.*

*Καὶ ταῦτα μὴ ὁ δῖος ἑρμῆς, ἀλλὰ σπουδαῖον.*

Modo sic imitari liceat, nec piaculum sit huc detorquere, quæ de  
 Socrate dixit olim Xenophon, Memor. I. 3. n. 7.



## A P P E N D I C E,

contenant les quatre Pièces de supplément promises dans le Titre.

N<sup>o</sup>. I.

LETTRE de Madame D. L. à l'Auteur des extraits de L'ESPRIT DES LOIX de Mr. DE MONTESQUIEU, insérés dans le Magazine [Français] de Londres pour le Mois d'Août, 1749.

Monfieur,

UNE Dame Angloise à qui son Père fesoit relire, en faveur de quelques autres personnes, certains morceaux de votre *Magazin du mois d'Août*, fit une pause sur un passage de vos extraits de l'*Esprit des Loix*. Elle en étoit à la page 332. *Voilà s'écria-t-elle, un François que j'aime ! Je suis sûre qu'il nous estime. Il nous représente comme un Peuple de Rois ! Tenez, remarquez bien ces deux articles.* Et là-dessus, à la faveur de quelques petits changemens, nécessaires pour nous faire entendre tout d'un-coup sa pensée, elle relut les deux articles en-question de cette manière : *Les Loix en Angleterre n'étant pas faites pour un particulier plus que pour un autre, chacun doit se regarder comme un MONARQUE. — Aucun Citoyen ne craignant aucun Citoyen, cette nation doit être fière ; car la fierté des Rois n'est fondée que sur leur indépendance.* Tout le monde fit ensuite ses réflexions, la conversation s'anima, elle s'égaya, on plaisanta même, et l'enjouement produisit cette Epigramme :

*Un Etranger, docte Auteur, fin matois,  
Et qui son trait bien-visé vous desserre,  
Parlant de nous, bones-gens d'Angleterre,  
Nous a dépeints come un Peuple de Rois.  
Le compliment est tout des plus courtois,  
Et fait de nous une Gent fort-gentille !  
Car qui dit Rois, dit d'aimables cutils !  
Et qui pourroit en peupler quelque Antille,  
Feroit sans-doute un lieu des plus gentils !*

A-peine la compagnie eut-elle été régalée de la lecture du petit Impromptu, que l'Auteur fut vivement rabroué par un sien Oncle, bon Jacobite (et qui n'étoit venu que pour dépêcher quelque affaire avant son départ pour l'Italie). Figurez vous un septuagénaire ; le visage tantôt pâle, tantôt enflammé ; le regard louchement furibond ; les lèvres tremblantes ; tous les traits dérangés par des mouvemens convulsifs ; le bras droit en l'air, qui tâche de se soutenir dans une direction menaçante : et-puis, pour quelques momens, une bouche énorme ouverte en losange ; d'où sort ensuite un gros son de voix enrouée, coupé quelquefois par des tons de fausset, et comme-brisé quelquefois par des bégayemens, mais tel pourtant que nous en pûmes fort-bien recueillir ces paroles : *Sachez, mon jeune homme, que tous ces petits-airs qu'on se donne de se jouer du nom des Rois sont fort impertinens, et que . . .* Le Père de la Dame qui tenoit le livre, interrompit la reprimande du bon-homme. *Mon ami, lui dit-il, permettez moi de vous avertir que ce n'est pas à vous qu'il appartient de tonner, comme vous faites, contre ces sortes de libertés. On vous en a vu prendre de plus grandes aux dépens de certaines têtes couronnées. On sait que voire respect idolâtre pour les Rois ne s'étend guères plus-loin que la Maison des Stuarts, réels ou prétendus. Il ne s'agit ici que des Rois en-général : on conoit en-général par l'Histoire ce qu'ont été ceux*  
qui

qui ne sont plus; et s'il étoit possible de les ressusciter pour en faire une société à-part (comme il le faudroit pour en peupler par-exemple l'Île de Tabago) croyez-vous en-conscience qu'un tel assemblage formât un Peuple d'un bien-agréable comerce; un Corps dont les Membres seroient bien-propres à établir de-concert la commune félicité sur des fondemens raisonnables; qui fissent véritablement honneur à la nature humaine? Mais vous [ajouta-t-il en se tournant vers le Poète] mais vous aussi mon jeune-homme, puisque jeune-homme y-a, permettez-nous à-votre-tour de vous dire, que vos railleries sont un-peu-bien déplacées, dans un tems où l'Angleterre au moins fournit l'exemple d'un Roi dont les vertus suffisent pour imprimer le respect de la Royauté dans les esprits même les plus libertins en fait de politique. En voila un, répondit le Poète; mais, Monsieur, continua-t-il en souriant, vous sâvez le proverbe, Une hirondelle ne fait pas le printemps. Ici la jeune Dame prit la parole. Monsieur, dit-elle, ne badinons point. Je me rapelle fort bien que plus-d'une-fois en d'autres occasions, vous avez cité vous-même avec éloge diverses têtes couronnées. Je vous parle de gens que vous nomiez un-jour, des Héros qui ne le sont pas seulement par des vertus militaires et politiques; mais par les qualités plus précieuses qui font de l'homme un animal sociable; mais par les sentimens plus respectables encore qui font d'un homme, selon les vues universelles et pacifiques du Christianisme, l'ami véritable du Genre-humain; et même par les talens qui servent à rendre la société délicieuse en détail. Estimez-vous que des Princes tels que ceux-là, condamnés à vivre dans votre plaisante Colonie de Rois, y seroient jamais embarrassés de leur figure? Non vraiment, replica notre Epigrammatiste; mais ne le seroient-ils jamais de celle des autres? et pensez-vous, Madame, qu'ils véussent bien-voluptueusement avec la foule des Souverains que nous présente, pour cette peuplade, l'histoire des quatre parties du Monde? N'importe Monsieur, repartit-elle; ce n'est point à nous à faire des sarcasmes où nous mettions les Rois en jeu, pendant que nous avons tant de Rois aimables et respectables dans notre siècle et dans notre Europe. Et moi, dit-il, je crois que c'est le vrai tems d'insinuer par des tours un-peu hardis, des vérités qui sont toujours plus-ou-moins nécessaires. Comme elles n'ataquent point les bons Rois, les bons Rois ne s'en offensent point: et peut-être sont-ils bien-âises qu'on dise pour eux, ce qu'une certaine bien-séance ne leur permet pas bien de dire eux-mêmes. Je n'ai vu que de méchans Prêtres qui se fassent bien-fort des petites railleries que font quelquefois les plus honnêtes-gens sur le compte des Prêtres: Et vous, Madame, qui avez toutes les vertus de votre Sexe sans en avoir les défauts, je n'ai jamais vu que vous vous missiez en colère dès que l'on moralise, en riant un-peu, aux dépens des femmes: Cependant, puisque mon épigramme scandalise, j'en demande pardon, je la re-traîte, et je vais en faire de-tout-mon-cœur un sacrifice à Vulcain. En prononçant ces dernières paroles, il s'approcha de moi (car je m'étois emparée de la pièce) pour la retirer de mes mains. Mais moi qui jugeois qu'en bonne foi, quand son épigramme seroit une sottise, il n'y auroit pas de quoi fouetter un Page; et qu'il y a même des sottises qui ont leur mérite: je lui dis d'un ton résolu, que bien-loin de souffrir qu'elle allât au feu, je la gardois pour la faire insérer dans le Magasin de Londres. Elle y trouvera donc place, Monsieur, si vous le voulez bien: c'est-à-dire, si elle ne vous paroît pas plus criminelle, ni plus mal-faite qu'à moi. Vous pouvez imprimer ma lettre même, si cela vous convient. Il n'y aura qu'à retrancher le portrait du bon Jacobite. Encore cette précaution n'est-elle peut-être pas fort-nécessaire: car nous savons depuis deux jours, à n'en pouvoir douter, que ce vieux fou (reconnu pour tel, je pense, dans son parti-même, parmi les intelligens



intelligens et les modérés) au-lieu de son voyage d'Italie a fait celui de l'autre monde. Nous pourrions toutefois par bienfaisance, et pour dépayser les lecteurs trop curieux de personnalités, attendre que le personnage fût mieux oublié qu'il ne seroit peut-être dans une quinzaine de jours. Arrangez vous au-reste sur tout cela come vous jugerez à propos. Je n'en ferai pas moins, Monsieur, votre très humble servante. M.D.L.

¶ Les Lecteurs noteront que cette lettre ne fut pas envoyée à son adresse, parceque son auteur apprit à-tems que le Magazin [François] de Londres alloit être discontinué : mais que dans la suite, à la requisition des Libraires du Nouveau Magazin François, elle fut imprimée dans celui-ci en Février 1750. Celle qu'en va lire, y parut dans le volume d'Avril de la même année.

---

## N<sup>o</sup>. II.

LETTRE de la même Dame à son Oncle, Mr. le C. D. B. en réponse à quelques reproches au sujet de la précédente.

MONSIEUR mon très cher et très honoré Oncle, grondez moi tant que vous voudrez de la sottise que j'ai faite (si c'en est une) de publier cette Epigramme, où l'on trouve, dites-vous, que le respect qu'on doit aux Princes est violé fort-témérairement. Grondez-moi, dis-je, tout à votre aise ; mais, je vous prie, ne grondez que moi, et laissez l'Auteur de l'épigramme en repos. Aumoins ne lui faites pas une hérésie ni un crime d'Etat, d'un badinage innocent qui peut même avoir son utilité. Vous savez-bien que le pauvre garçon, avec tout son esprit et toute sa malice, est bon Sujet, bon Citoyen, bon Chrétien même : Et quand son caractère vous seroit moins connu, son épigramme (permettez moi de le dire) ne vous doneroit aucune prise sur lui. Je la regarderai, si vous voulez, come une licence poétique ; mais à-mon-tour j'exigerai, que vous la regardiez come une licence autorisée par l'usage. On diroit certes, à vous entendre, qu'il est le premier qui ait parlé des Rois en riant ! Voyons ce qui en est. J'ai peu de lecture, et presque point de mémoire. Cependant je me rapelle assez bien certains passages pour les retrouver, si je veux feuilleter mes livres. Je ne vous citerai pas les Historiens qui ont osé parler cavalièrement des têtes couronnées, soit dans les siècles passés, soit dans le nôtre. Je ne vous dirai mot des discours de politique, où l'esprit Républicain s'émancipe quelquefois jusqu'à tâcher de rendre la Royauté même odieuse et méprisable. Encore moins vous allèguerai-je les Libelles et les Pasquinades qui ont turlupiné des Princes, même à leur barbe (pour ainsi dire). Je ne ferai point valoir les hardieses insultantes, qu'on dit qui passent impunément dans nos Cafés, et dans nos Cotteries politiques. Je me tairai même des libertés que quelques Orateurs Chrétiens, soit autrefois, soit de nos jours, ont prises avec leurs Souverains. Je ne vous parlerai pas non-plus du fameux écrivain d'Arezzo, à qui les Princes de l'Europe fesoient (dit-on) des présents, pour être épargnés dans ses invectives. Il-y-a dans tout cela des choses que je n'approuve point. Il-y-en-a qui ne tiennent pas d'assez près à mon sujet. Et puis, tout cela me donneroît plus de peine que je n'en veux prendre. Je fais une lettre, et non-pas un livre. Je vous citerois plus volontiers, et plus à-propos, les plaisanteries que des gens-d'esprit de l'ancienne Grèce ou de l'ancienne Italie (Poètes, Philosophes, Artistes) se sont permises quelquefois, sans inconvénient, pour faire sentir aux Maîtres du Monde, que malgré leurs Sceptres et leurs Couronnes



ils pouvoient avoir des ridicules : Mais laissons-là les Beaux-esprits de l'Antiquité. Leur Paganisme feroit peut-être un incident : la différence des tems en feroit un autre : et qui fait ? vous me diriez peut-être qu'il n'appartient pas à moi femmelette, de citer les Grecs et les Latins. Voyez, mon cher Oncle, comme je me range. Non-contente de me renfermer dans le cercle des Modernes, je vous promets encore de n'alléguer que ceux de vos François ou de nos Anglois que vous aimez le plus. Boileau est du nombre : vous estimez la sagesse de sa Muse : vous avez même souvent défendu, contre certaines gens, ses libertés satiriques : ignoriez-vous qu'elles touchent quelquefois à la Royauté ? Je gage qu'avec toute votre délicatesse, vous avez ri come un autre à ce vers de sa neuvième Satire, *Midas, le Roi Midas, a des oreilles d'Ane* : et que la source Payenne du vers ne vous a jamais scandalisé. Vous parlez d'indignation. Vous en êtes-vous senti bien-ému, quand vous lisiez un jour devant nous avec tant d'énergie, et dans une espèce d'enthousiasme, la Satire qui précède la neuvième ? C'est pourtant là que Boileau met en jeu un des plus grands Rois de l'Antiquité ; lorsqu'après avoir introduit un personnage qui dit, *Quoi donc ? à votre avis fut-ce un fou qu'Alexandre ?* il répond si vivement,

*Qui ! cet-écervelé, qui mit l'Asie en cendre !  
Ce fougeux l'Angely, qui de sang altéré,  
Maître du Monde entier s'y trouvoit trop serré ?  
L'enragé qu'il étoit, né Roi d'une Province,  
Qu'il pouvoit gouverner en bon et sage Prince,  
S'en alla follement, et pensant être Dieu,  
Courir comme un Bandit qui n'a ni feu ni lieu :  
Et traînant avec soi les horreurs de la guerre,  
De sa vaste folie emplir toute la terre.  
Heureux ! si de son tems, pour cent bonnes raisons,  
La Macédoine eût eu de petites Maisons :  
Et qu'un sage Tuteur l'eût en cette demeure,  
Par avis des Parens, enfermé de bonne heure.*

Bien-loin d'être fâché de ce trait, ne disiez-vous pas d'un-air-content, *C'est une bonne leçon qu'il faisoit à Louis XIV. et à ses vils adulateurs ?* Matière à controverse peut-être. Mais n'incidentons pas. J'aime mieux ici me donner le plaisir de mettre sous vos yeux son Epigramme contre Perrault l'Académicien.

*Pour quelque vain discours sottement avancé  
Contre Homère, Platon, Cicéron ou Virgile,  
CALIGULA partout fut traité d'Infermé,  
NERON de Furieux, HADRIEN d'Imbécile.  
Vous donc qui dans la même erreur,  
Avec plus d'ignorance et non moins de fureur,  
Attaquez ces Héros de la Grèce et de Rome,  
Perrault, fussiez-vous Empereur,  
Comment voulez-vous qu'on vous nomme ?*

Vous direz sans-doute que dans cette Epigramme vous n'approuvez pas Boileau : mais de quoi le blâmerez-vous ? Sera-t-il coupable, à votre avis, de Lèze-Majesté Impériale, pour avoir un-peu gaillardement soufleté trois Empereurs sur la joue d'un Sophiste ? Continuons. A côté de votre Boileau, je dois placer notre Pope. Vous rappelez-vous ses Imitations des vieilles Satires du Docteur Donne ? Vous remettez-vous le Courtisan burlesque dont il fait si bien le portrait, dans la seconde de ces Imitations ? Notez y ce trait (x. 74-71) :

For

*For you he sweats and labours at the laws,  
Takes God to witness he affects your cause,  
And lies to every Lord in every thing,  
Like a King's Favourite — or like a KING.*

Et de cet aître, mon cher Oncle, qu'en dites-vous ?

*Oh ! 'tis the sweetest of all earthly things,  
To gaze on PRINCES, and to talk of KINGS !*

Vous êtes grand admirateur du grand Corneille. Mais quand vous l'admireriez moins ; je me flatte que vous ne voudriez pas lui faire un procès criminel sur la Scène 4. de l'Acte 3. du *Cinna*, parcequ'on y lit :

*Pour être plus qu'un Roi, tu te crois quelque chose !*

Il ne faut pas demander si vous connoissez, ni si vous estimez l'illustre *Tanneguy Le-Fèvre*. Il se présente ici le plus à-propos du monde : et vous ne trouverez pas mauvais qu'une femmelette saisisse avec un peu de complaisance l'occasion de vous citer le Père d'une aussi merveilleuse femme que sa docte fille Madame Dacier. En cherchant un aître livre, celui qu'il a fait sur les Poètes Grecs me tombe sous la main, je l'ouvre au-hazard, je vois un article d'*Antimachus*, et j'y lis quelques lignes qui semblent faites exprès pour une place dans ma lettre. *Je sçai bien (ce sont les termes de Mr. Le-Fèvre) qu'Antimachus étoit grand parleur : Et si avec cette mauvaise qualité, il manquoit d'ordre et d'art, comme dit Quintilien, quel homme étoit-ce donc que le brave Antimachus ? Cependant, Monsieur, c'étoit cet homme-là que l'EMPEREUR ADRIEN vouloit mettre en la place d'Homère : Ce fut cet homme-là qui pensa faire perdre au plus ancien et au plus estimé des Poètes Grecs, l'honneur dont il avoit joui si paisiblement depuis tant de siècles. Mais ne vous en étonnez pas, s'il vous plaît : Ce puissant et redoutable Empereur, ce Prince qui étoit peintre, architecte, sculpteur, arbalétrier, poète et faiseur d'horoscope, qui avoit cinquante légions, et qui couvroit la mer méditerranée de ses flottes, avoit quelquefois le goût assez mauvais, et essuyoit assez souvent la censure des Poètes et des Philosophes, aussi bien que d'autres : Car comme vous sçavez,*

*Mille et mille fois  
Et Princes et Rois  
Appréhendent à rire  
À tout leur Empire.*

Mon cher Oncle dira sans-doute qu'il-y-a là quelque-chose qui pourroit être mieux. Mais cela n'empêchera pas (j'espère) qu'un tel exemple ne plaide un-peu dans son esprit come dans le mien, pour le ton badin de notre petite épigramme. Quoiqu'il en soit, je reviens au livre que je voulois. Ce sont les *Fables de La-Fontaine*. Notre jeune Chapelain nous disoit hier-au-soir, qu'on y lit quelque-part au sujet d'un certain Roi, *Qu'il étoit en sottise un très grand personage*. J'ai voulu voir où cela étoit. Mais il-y-a plus d'une heure que j'y perds ma peine (si jamais c'en est une de relire des fables qui ont toujours à mes yeux les graces de la nouveauté). Je soupçonne entre-nous, qu'il aura lu ce beau vers dans les *Contes*, plutôt que dans les *Fables* ; et qu'il aura nommé les *Fables* plutôt que les *Contes*, soit pour observer le *decorum* de son nouvel habit, soit aussi par politesse pour les Dames ; car bienqu'il ait de la naissance, et qu'il porte la soutane, je vous assure qu'il fait fort bien vivre. Les *Fables* pourroient cependant nous fournir quelque-chose. La 46<sup>e</sup>, parle d'un Roi dont elle dit, assez plaisamment selon moi,

*Or c'étoit un Soliveau.*

Et voyez, je vous prie, comment ce *La-Fontaine* qui étoit un si bon homme, et qui dans la 238<sup>e</sup>. de ses *Fables* se livre si bonnement au plaisir

plaisir de louer les bons Rois ; Voyez, dis-je, come il se divertit,  
dans cette Fable même, aux dépens d'un Nez Royal.

*L'Oiseau, par le Chasseur, humblement présenté,  
(Si ce Conte n'est apocrife)  
Va tout droit imprimer sa griffe  
Sur le Nez de sa Majesté.*

*Quoi ! Sur le Nez du Roi ? Du Roi même en personne.*

*Peut-être il n'avoit lors ni Sceptre ni Couronne ?*

*Quand il en auroit eu, ç'auroit été tout un.*

*Le Nez Royal fut pris comme un Nez du commun.*

*Dire des Courtisans les clameurs et la peine,*

*Seroit se consumer en efforts impuissans.*

*Le Roi n'éclata point : les cris sont indécens*

*A la Majesté Souveraine.*

*L'Oiseau garda son poste : on ne put seulement*

*Hâter son départ d'un moment.*

*Son Maître le rapelle, et crie, et se tourmente ;*

*Chacun s'empresse ; et tous en vain.*

*On crut que jusqu'au lendemain*

*Ce maudit Animal à la serre insolente*

*Nicheroit là malgré le bruit,*

*Et sur le Nez sacré voudroit passer la nuit.*

Ces vers ne sont pas même les seuls de la Pièce qui conviennent à mon sujet : Mais il faut vous laisser voir coment j'y trouve les autres tout-amenés par notre jeune Ecclésiastique. Il m'avoit promis quelques notables échantillons des discours d'un Savant fameux, pour lequel il assure que vous avez une espèce de vénération, et qu'il appelle le *Grand Scaliger*. Il vient de m'envoyer ce qu'il avoit promis ; et quelque-chose de plus, puisqu'il y fait entrer mon nouveau passage de La-Fontaine, comme vous verrez par la lecture de son billet. Car quoique tout cela ne soit pas de l'excellent, de l'admirable, du délicieux, cependant, le Mémoire entier n'étant pas bien-long, je ne plaindrai pas la peine que je vai prendre de vous le transcrire.

“ Dans le livre intitulé Scaligerana, et dans l'article de la lettre A qui  
“ comence par le mot Angleterre ; après avoir conté en Latin, que Jacques  
“ premier disoit à Mr. de Rosny, Je prétens que je suis le seul Roy de  
“ France, Scaliger ajoute en bon François : C'est une grande fatuité.—  
“ Sous le mot Capitaine ; parlant d'un autre Roi, il dit en autant de termes ;  
“ Le Roy a fait bien des pas de Clerc.—Sous le mot Jacques, je trouve  
“ les paroles suivantes : [Jacques Roi d'Angleterre, lorsqu'il fut couronné..  
“ fit battre une nouvelle monnoie où il avoit fait mettre Caesar Caesarum.  
“ Chose absurde .. Le Roi d'Angleterre d'aujourd'hui .. O le pauvre Roi !  
“ Le Roi d'Angleterre est clément ; hormis à la chasse qu'il est cruel, et se cour-  
“ rouce ne pouvant attraper la bête. Dieu, dit-il, est courroucé contre moi ;  
“ si est-ce que je l'aurai. Lorsqu'il l'a, il met son bras tout entier dans le  
“ ventre et les entrailles de la bête. Le Roi d'Ecosse Jacques V. étoit camarad,  
“ ce qui étoit bien laid, quia nasus honestamentum faciei.]—Sous le mot  
“ Roys ; le même Scaliger est introduit disant : [Le Roi de Pologne est mené  
“ par les Jésuites. Le Roi de Suède fait mourir les hommes à crédit. De joixan-  
“ te-trois Roys en France, nous n'en avons pas dix qui ayent valu quelque  
“ chose.]—Mais un trait qui surpasse tous les autres, c'est celui qui se présente  
“ sous le mot Philippe. Scaliger y observe qu'aujourd'hui, cum nates de-  
“ tectae sint Pontificatui, personne cependant n'oseroit écrire au Pape comme  
“ Philippe le Bel écrivit à Boniface VIII. en l'appelant Vestra Fatuitas.  
“ Voila



*“Voilà qui est pis que Lèze-Majesté Royale, ou même Impériale. C’est le crime de Lèze-Majesté Papale. La-Fontaine étoit plus sage. Il savoit la différence que l’on doit faire entre le Pape et le Roi. Vous en avez un bel exemple dans sa fable du Roi, du Chasseur, et du Milan, lorsque c’est le nez du Chasseur, qui se trouve sous une des pattes de l’Oiseau :*

*“Monarque et Courtisans ; qui n’eût ri ? quant à moi,*

*“Je n’en eusse quitté ma part pour un Empire.*

*“Qu’un Pape rie, en bonne foi*

*“Je ne l’ose assurer ; mais je tiendrois un Roi*

*“Bien malheureux s’il n’osoit rire.*

*“Et la délicatesse de La-Fontaine me remet celle de Guy Patin dans sa lettre du 9 Janvier 1665, dans laquelle, à l’occasion des Charlatans qu’on avoit employés ou mandés pour guérir la Reine Mère d’un Cancer ; Mon Dieu, dit-il, qu’il y a de sottés gens au monde, et particulièrement chez les grands Seigneurs ! Cela nous laisse, comme vous voyez, une entière liberté de croire, que les Reines et les Rois qui se laissent mener par de sottés gens, n’en sont pas moins eux-mêmes des gens de beaucoup d’esprit.”*

Ici finit le Mémoire de notre futur Prélat : et certes je n’en suis pas fâchée. Je tremblois que le nom du *Grand Scaliger* n’y revînt encore. Il me semble que ce nom seul me donne ici un air de Dissertation que je n’aime pas, et qui ne me sied point. Peut-être devrois-je ajouter, qu’il est tems aussi que ma lettre finisse. Mais dussiez-vous me traiter de babillarde, il faut que je vous cite encore un trait dont je me souviens. J’étois à Londres. Je fus au sermon d’un Prédicateur pour qui je fais que vous avez de l’estime. Il parla de ce Roi des Juifs, qui un beau jour de Jeûne solemnel, se chauffant à son aise dans un appartement d’hiver, jetta au feu un ouvrage de Jérémie, après y avoir donné des coups de canif. L’Orateur contoît le fait à sa manière : et dans un endroit de sa narration, au-lieu de dire le Roi, il dit l’impertinent Monarque. Il est vrai que quelques auditeurs en parurent choqués. Mais vous êtes trop équitable pour vouloir, que tout ce qui déplaît à quelcun soit mauvais. Car à ce compte il seroit décidé, que la critique de ces Messieurs étoit mauvaise aussi, puisqu’elle déplut aussi à quelcun, ne fût-ce qu’au Prédicateur. J’ai lu les papiers que vous m’avez prêtés, du feu Comte votre Père. Il y dit en autant de termes, dans un endroit que j’ai sous les yeux : *Croyez moi : quoique les gens d’esprit aient souvent de la peine à deviner pourquoi on les blâme, ils ne sont pas si bêtes qu’ils ne pressentent souvent que certaines choses ne seront pas du goût de certaines personnes : mais ils ne laissent pas d’aler leur train ; et c’est quelquefois à cette sage témérité que nous devons leurs saillies les plus heureuses.* Ne glissons pas trop légèrement sur cette reflexion. J’ai dans Boileau, dans Corneille, dans Pope, de quoi la confirmer, sans sortir de mon sujet. Ils m’offrent tous des passages où, non-contens de parler des Rois en riant, ils parlent en riant des scrupules mêmes, et des maximes timides, qui semblent se présenter pour les empêcher de rire. Voulez-vous que je vous épargne la peine de chercher les passages ? J’y consens. Aussi bien ma lettre a-t-elle déjà tellement passé les bornes ordinaires, que je ne la regarde plus come une simple lettre. Je songeois tantôt à gagner du terrain, quand je vous copiois l’endroit où Boileau met en jeu le Grand Alexandre. Si j’avois copié les vers qui nous amènent cette belle tirade, vous auriez vu que c’est par un juste mépris des faux scrupules, qu’elle est préparée. Après qu’il a ri de l’Ambition qui s’emparant d’un homme, l’envoie en furieux au milieu des hazards Se faire estropier sur les pas des Gé-sars, &c, voyez coment les scrupules vulgaires ont leur tour :

*Tout-beau,*

*Tout-beau, dira quelcun, raillez plus à propos :*

*Ce vice fut toujours la vertu des Héros.*

*Quoi donc ! à votre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre ?*

C'est la même ironie au-fonds, que celle-ci dans la satire 5 :

*Je m'emporte peut-être, et ma Muse en fureur*

*Verse dans ses discours trop de fiel et d'aigreur :*

*Il faut avec les Grands un peu de retenue . . .*

J'ai promis un passage de Corneille. Sa Médée elle-même, et cela par la bouche d'un personnage Royal de la Pièce, dégagera ma parole. Dans la seconde Scène du troisième Acte, Créon Roi de Corinthe, parlant de l'amoureuse passion du vieux Égée, Roi d'Athènes, ne veut pas qu'on en rie. Mais sa façon de ne le pas vouloir, est plus railleuse que la raillerie même dont elle semble faire un crime.

*Je voudrois pour tout autre un peu de raillerie,*

*Un vieillard amoureux mérite qu'on en rie :*

*Mais . . .*

Regardez bien la gravité de ce MAIS !

*Mais le throne soutient la Majesté des Rois*

*Au dessus du mépris comme au dessus des Loix.*

*On doit toujours respect au Sceptre, à la Couronne !*

Il nous faut à présent quelque passage de Pope. Que direz-vous de celui-ci ? Je le prens de l'Épître au Dr. Arbuthnot : il y commence avec le y. 69.

*'Tis sung when Midas' Ears began to spring,*

*(Midas, a sacred Person and a King)*

*His very Minister who spy'd them first*

*(Some say his Queen) was forc'd to speak, or burst.*

*And is not mine, my Friend, a sorer Case,*

*When every Coxcomb perks them in my Face ?*

*" Good Friend, forbear ! you deal in dang'rous Things,*

*" I'd never name Queens, Ministers, or Kings !*

*" Keep close to Ears, and those let Asses prick,*

*" 'Tis Nothing." Nothing ? if they bite and kick ?*

*Out with it, Dunciad ! let the Secret pass,*

*That Secret to each Fool, that he's an Ass :*

*The Truth once told, (and wherefore should we lie ?)*

*The Queen of Midas slept, and so may I.*

J'ai reçu depuis quelques jours un livre de Paris, que j'ai lu avec bien du plaisir ; et qui étoit tout-nouveau pour moi, quoiqu'imprimé en 1746. Il a pour titre, *Les beaux Arts réduits à un Principe*. Et voyez ma bonne foi : je vous en parle pour vous avouer, que j'y trouve un passage qui contient peut-être tout ce qu'on peut dire de plus fort en faveur de vos scrupules. Voici les propres paroles de l'Auteur, p. 219. " La Tragédie [dit-il] ne fait pas rire, parceque les sottises des Grands sont des malheurs : *Quicquid delirant Reges, plectuntur Achivi*. La Comédie fait rire, parceque les sottises des Petits ne sont que des sottises ; on n'en craint point les suites." Mais voyez aussi mon opiniâtreté. Quelque juste que soit cette réflexion, je persiste à croire que les sottises des Grands peuvent être quelquefois matière à rire : soit parcequ'elles ne sont pas toujours des sottises tragiques ; soit parcequ'il est possible de les envisager sous plus d'une face ; et que comme il est naturel d'en frémir d'horreur, ou d'en gémir de pitié, lorsqu'on les regarde du côté horrible ou pitoyable, de même il est naturel d'en rire lorsqu'on les observe du côté risible ou ridicule. Qu'un Empereur, en colère au sujet d'un rien, s'élance de son throne ; qu'il coure en furieux

vers

vers un Page pour lui donner des chiquenaudes promises avec serment ; et qu'alors faisant un faux pas il se casse un-peu le nez ; dites nous en conscience, mon cher Oncle, s'il-n'y-aura pas autant dequoi rire, que dequoi pleurer ? Notre *Henri-buit*, s'échauffant beaucoup dans une dispute avec *Anne de Boulen*, paroît saisi d'un accès de rage qui la fait trembler, je tremble avec elle : J'apprens que la dispute rouloit sur un maigre point de Scholastique, et je me mets à rire : Qu'y-a-t-il là, s'il vous plaît, qui soit contre la vérité, contre la justice, contre la bienfaisance ? Je vois les objets conformément à ce qu'ils sont, et je sens conformément à ce que je vois : cela n'est-il pas dans l'ordre ? Je pressens vos objections. Pensez y bien, et vous pressentirez mes réponses. Nous pouvons ici nous épargner de longs raisonnemens. Il me suffisoit d'observer, que le passage même qui semble vous fournir des armes contre moi, m'en fournit réellement contre vous. Je voudrois avoir vu de quelque coin, la mine que fesoit l'Auteur quand il écrivoit ces mots, *Les sottises des Grands*. Ou je suis fort trompée, ou il sourioit : et sourioit en homme qui veut faire sourire avec lui ses lecteurs. Qu'en dites-vous ? Je dis moi qu'il vous a fait sourire vous-même, ou qu'au moins il ne vous a pas mis de mauvaise humeur. Vous voyez bien cependant que cette belle phrase, *Les sottises des Grands*, accouple des termes qui devroient, suivant l'extrême délicatesse de vos scrupules, ne se rencontrer jamais ensemble : Et le vers Latin qu'il ajoute à la phrase Française, passeroit encore moins. Je fais assez de Latin, Monsieur, pour comprendre que c'est come qui diroit,

*Les Peuples sont punis des sottises des Rois.*

J'ai même cru me souvenir que j'avois lu ce vers dans *Horace*. J'ai cherché l'endroit, et je l'ai trouvé. Ce n'est pas bien-loin du commencement de cette belle Epître dans laquelle, après avoir mis en fait qu'il apprend plus de Morale par la Poésie d'*Homère* que par toute la Philosophie des *Chryssippes* et des *Crantors*, le Poète établit sa thèse par les grandes sources d'instruction qu'*Homère* nous ouvre, dans les grands exemples qu'il étale, tantôt de la sagesse des Rois, tantôt de leur folie ou de leur sottise, aussi-bien que de celle des Peuples. On diroit même, à la manière dont il débute, que les exemples de folie et de sottise, sont à eux seuls toute la teneur de l'*Illiade* :

*Stultorum Regum et populorum continet aestus.*

Cela me rapelle un mot de notre chère *Sucky*. Nous avions un-jour chez nous un Etranger fort-poli, quoique grand admirateur d'*Homère*. Il eut une occasion naturelle d'en parler, parceque nous avions en même tems ce vieux Ministre (qui pour le bien de nos oreilles n'est plus) dont le babil âpre et superficiel vous a toujours fait tant de peine ; et qu'au seul nom de Madame Dacier, il s'étoit mis à nous débiter contre *Homère* tout ce qu'il avoit bien-ou-mal retenu des livres de Perrault, ou de tels autres bons Critiques. Notre Voyageur, en homme qui savoit vivre, lui témoigna son attention par quelques remarques, où vous n'eussiez pas trouvé la moindre teinture de pédantisme. Plus celui-ci montrait de politesse, plus l'autre criaillloit, s'égosilloit, et aigrissoit son stile. Mais où son impolitesse triompha principalement, ce fut dans une longue invective contre l'impolitesse des Héros du Poète Grec ; contre les injures que les Rois se disent les uns aux autres dans son *Illiade*. Quelcun qui s'impatientoit, interrompit le Censeur et lui dit : *Qu'est-ce, Monsieur, qui vous arrête ? Lâchez le mot : Vous avez traité vingt fois de sottises les défauts réels ou prétendus d'Homère : articulez nous nettement qu'Homère étoit un sot.* Votre petite Nièce, qui n'avoit alors que sept ans,



ans, et qui, tout en faisant sa tapisserie, écoutoit la conversation, prit ici la parole. *Oh! pour moi, dit-elle, je ne crois pas qu'Homère fût un sot : je crois plutôt qu'il étoit un espiègle, qui vouloit donner la Comédie aux dépens des Rois. . . .* Mais cela n'est-il pas trop badin ? En-vérité je m'oublie tout-à-fait. Je ne songeais plus que j'avois promis de ne me mêler ni des Latins ni des Grecs. Pardon, Monsieur; je rentre dans ma sphère; ou si vous voulez, dans ma coquille. Je m'y trouve assez forte encore pour ne vous pas craindre; surtout quand j'aurai mis devant moi un petit rempart que voici. Ce sont trois petits faits que m'apprennent les Notes de *Broffette* sur la 9<sup>e</sup> Satire de Boileau; où le Poète parle de certaines gens, en ces termes :

*Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,  
Amasser contre vous des volumes d'injures,  
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,  
Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.  
Vous aurez beau vanter le Roi dans vos ouvrages,  
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages :  
Qui méprise Cotin, n'estime point son Roi,  
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni Foi, ni Loi.*

Le premier fait que je tire des Notes sur ces vers, c'est que le Duc de Montausier auroit voulu faire un crime d'Etat à Boileau, de ce qu'il avoit traité ce siècle de *siècle de fer*, dans sa première Satire. — Le second fait, c'est que *M. Pélisson*, piqué contre l'Auteur, insinuoit que dans ce vers : *Midas, le Roi Midas, a des oreilles d'Ane* : Boileau avoit eu, à l'égard du Roi, le même dessein que *Perse* contre Néron dans le vers qui disoit : *Aurículas asini Mida Rex habet*. — Le troisième fait, c'est que l'Abbé *Cotin*, dans sa *Critique désintéressée des Satires du tems*, avoit accusé notre Poète de Lèze-Majesté Divine et Humaine. — Avouez que voila un joli Trio ! Si je n'eusse nommé que le Duc de Montausier et *M. Pélisson*, vous pouviez être tenté de faire le troisième. Mais la place est prise; et le Compagnon qui l'occupe, c'est l'Abbé *Cotin*. Soyez à-présent le quatrième, si vous ôsez. Je vous en défie. J'ai trop bonne opinion de vous. Et s'il faut tout dire, je me fais presque un reproche d'avoir mis votre lettre sur votre compte. Ne vous auroit-elle pas été dictée, par votre complaisance pour quelcun qui ne pense pas aussi raisonnablement que vous ? Vos *ON-dit*, vos *ON-trouve*, me semblent indiquer cela. Qui est cet *ON* là, je vous prie ? Je serois fort-aise de le connoître. Bon soir, mon cher Oncle; et rancune tenant (s'il vous plaît) come à l'ordinaire.

P. S. Avant de fermer mon paquet j'ai cherché dans mes papiers deux Fables que je voulois vous envoyer, à-cause du rapport qu'elles ont avec le sujet de ma lettre. Les voici. Mais je vous prie de les garder soigneusement, pour me les rendre à la première occasion : car elles sont écrites de la propre-main de ma chère Mère, à qui une de ses Amies les avoit prêtées pendant son séjour à la Haye en 1727. J'étois bien jeune alors. Je me souviens pourtant qu'on lui dit, qu'elles étoient de la façon d'un jeune Ecclésiastique, nouvellement arrivé de Berlin. La première est plutôt un Conte qu'une Fable. Mais cette distinction n'est pas fort importante. A propos de Berlin, et à propos de Rois : pour vous montrer que j'aime les Rois quand ils sont aimables, je vous recommande la lecture d'un nouveau Journal de Hollande, intitulé *Bibliothèque impartiale*, dont le premier volume qui vient de paroître, contient une Epître du Roi de Prusse au célèbre Mr. de Voltaire. Il y a dans cette pièce, des vers qui vous charmeront, si je puis juger de

de votre cœur par le mien. Qui eût jamais cru que de la plume d'un Roi et d'un grand Roi (environné de toutes les tentations les plus propres à faire oublier qu'on est homme) sortiroient un-jour des vers tels que ceux-ci ?

*J'ai vu par la faux du Trépas,  
Mes plus tendres amis moissonnés dans mes bras :  
O Ciel ! faut-il que ta lumière  
Eclaire encore ma paupière,  
Lorsque mon cœur me quitte et vole sur leurs pas ?  
Ce cœur leur sert de Mausolée,  
Et dans mon Ame désolée  
Leurs noms sont immortels ainsi que mes regrets.*

## N°. III.

## TIBÈRE ET LE PÊCHEUR DE L'ÎLE DE CAPRÉE.

*In paucis diebus quam Capreas attigit, piscatori, qui sibi secretum agentis grandem mullum inopinanter obtulerat, perfricari eodem pisce faciem jussit, territus, quod is a tergo insulae per aspera et devia erepsisset ad se. Gratulanti autem inter poenam; quod non et locustam, quam praegrandem ceperat, obtulisset, locusta quoque os lacerari imperavit. Suet. in Tib. c. 60. TIBERIUS . . ludibria jeriis permiscere solitus. Tacit. Annal. VI. 2.*

**T**IBÈRE un-jour s'amusant quelque-part  
Dans les bosquets de sa chère Caprée,  
S'étoit flaté d'être seul à l'écart  
Non-loin d'un lieu que baignoit la marée ;  
Quand à ses yeux se montre tout-à-coup  
Un inconnu qui l'effraya beaucoup.  
Il se piquoit d'être grand-Hypocrite,  
Mais cette fois son art l'abandonna :  
Et tel qu'un Diable aspergé d'eau-bénite,  
De tout son corps l'Empereur frissona.  
C'est un Pêcheur, que l'objet dont il tremble :  
C'est donc bien-peu : Mais assez, ce me semble.  
Pareils Galands ne sont exemts de soins,  
Et, seuls ou non, tremblent peut-être à moins.  
Qu'en pensez-vous ? moi je crois, quand j'y pense,  
Que quelque Bien qu'on m'offrit en retour,  
Onc ne voudrois troquer de Conscience  
Avec aucuns qui brillent à la Cour.  
Tranquille Paix n'aime point ce séjour :  
Troubles illec, sous brillante aparence,  
Tiennent les cœurs en piteuse souffrance.  
A des Vauriens come lui dissolus  
Le vieux Tyran, dans son lieu de plaifance,  
Pouvoit paroître un bienheureux Reclus,  
Lorsqu'avec art sa docte Incontinence,  
Multiplioit les plaisirs défendus ;  
Ne s'épargnant ni forfait ni dépense  
Pour contenter maints desirs biscornus :

U

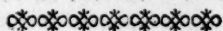
Ou

Ou même encore à des gens plus honêtes,  
 Mais moins instruits, et d'ailleurs un-peu bêtes,  
 Le vieux Tyran, de son Ile amoureux,  
 Pouvoit paroître un Mortel fort-heureux :  
 Le vieux Tyran, joyeux et magnifique,  
 N'en est pas moins un pitoyable Objet :  
 Un cœur flétri, que ronge un ver secret,  
 Et que parfois saisit frayeur panique :  
 Comme Saül (par le Diable obsédé)  
 D'un noir chagrin par-access possédé :  
 Et comme lui, dans sa triste manie,  
 Mal-consolé par la triste Magie.  
 Mais après-tout, il faut faire un aveu.  
 C'est que Tibère, en sa mélancolie,  
 Fort drôlement savoit mêler de jeu  
 Le sérieux de sa sombre Folie :  
 Témoin le fait qu'en ces vers je publie.  
 De son émoi revenant peu-à-peu,  
 Peu s'en-falut que son ame rusée  
 N'en fit bien-vite un sujet de risée.  
 Le Dépit seul mit le Rire en défaut.  
 Sa Majesté pouvoit rire sous-cape :  
 Mais que le Rire ou se cache ou s'échape,  
 Dans ce moment, où le Dépit prévaut,  
 Le Dépit seul éclatera tout-haut.  
*Homme ou Démon, ou Spectre à face humaine,*  
*Quel attentat jusqu'en ce lieu t'amène ?*  
 Pour bien répondre au coup qui l'étourdit,  
 Le pauvre hère étoit trop-interdit.  
 Spectre tout-neuf, et Démon malhabile,  
 En faisant peur telle peur l'avoit pris,  
 Qu'il ne pouvoit rappeler ses esprits  
 Ni remuer sa figure imbécile ;  
 Ni seulement bégayer quelques mots  
 D'où résultât un pertinent propos,  
 Qui tempérât ou n'irritât la bile  
 Du vieux Tyran. Un regard furibond  
 Qui touche au vif le Pêcheur moribond,  
 Le fait trembler sans lui rendre l'usage  
 De ses esprits. Tout-au-plus bien-trembla,  
 Parler voulut, et pourtant ne parla.  
 Tibère écume un-moment : puis sa Rage  
 Se tourne en Rire : et son Rire deux-fois  
 Tant éclata, que l'éclat seul, je crois,  
 Fit au mourant reprendre un-peu courage.  
 Déjà pour vivre il fait quelques efforts :  
 Contorsions défigurent son corps :  
 Ses yeux, tantôt roulans sous la paupière,  
 Tantôt aussi, s'élancent au dehors  
 Par des regards : Et sur sa face entière  
 Vous n'eûssiez vu que mine grimacière  
 Telle à-peu-près que dans son lit gisant  
 En fait parfois Malade agonisant  
 Quand il-lui-vient de sa force première



Quelque retour. L'Empereur l'observant,  
 Voit que de-plus Ne-sai-quoi de vivant  
 Se tremoussait, de façon singulière,  
 Sous son habit. Aussi-tôt sa crinière  
 Se hérissa sur son front palissant :  
*Allons, mon cœur ! point d'humaine faiblesse !*  
 Puis pour un pas qu'il fait en avançant,  
 Il en fait deux qui montrent sa détresse :  
 S'imaginant que l'Homme anéanti  
 S'est derechef en Spectre converti.  
 Plus ne rioit, et tordant la prunelle  
 Sembloit vouloir enfler la venelle,  
 Lorsque l'Esprit reprend l'air d'un Humain ;  
 Et de dessous un pan de sa vêtue  
 Bien-proprement retire avec sa main  
 Un beau Poisson, toute-fraîche capture ;  
 Puis de Tibère approchant doucement,  
 Le lui présente avec un compliment,  
 Des mieux trouffés, vu l'homme et sa roture ;  
 Et vu le trouble où devoit l'avoir mis  
 De son Héros la hideuse figure,  
 Ajoutez-y qu'horrible est l'aventure  
 D'un Orateur qui se trouve surpris  
 A rester-court : Se tirer lors d'affaire  
 Tant bien que mal, est un coup important,  
 Si ce Gaillard le fit devant Tibère,  
 Peu d'Orateurs en eussent fait autant.  
 Tibère en rit : Et de la main tremblante  
 Du Poissonnier nouveau Déclamateur,  
 Il accepta l'ofrande frétilante  
 D'un-certain-air si rempli de douceur,  
 Que transporté d'une allégresse extrême  
 L'honête Gars se disoit en lui-même ;  
 Puisqu'un Mulet t'a valu cet honneur,  
 Fais un bon-coup ; peut-être dans ta barque  
 Tu trouveras quelque Poisson de marque  
 Plus digne encor d'obliger ton Seigneur.  
 Las ! le Pauvret étoit dans l'ignorance,  
 Ne sachant pas que le Prince peureux,  
 Diversément poussé par sa démence,  
 Etoit parfois un Bouffon dangereux,  
 Vil Polisson, trop capable de jeux  
 D'un franc Goujat. L'Inocent, sans rien dire,  
 Volé joyeux où son zèle l'atire ;  
 Puis à vingt pas, l'Empereur l'apelant,  
*Me voici Sire . . .* il revient en volant :  
 Et dans le cœur se promet des merveilles ;  
 Lorsque soudain, d'un petit air folet,  
 Mon Empereur, avec son beau Mulet  
 Lui vient froter le groin et les oreilles,  
 Criant bien-fort *Au-secours !* — Aussi-tôt  
 Gens de paroître, à qui le bon Tibère  
 Remet le soin de froter ce Lourdaud :  
 Puis en riant, il contemple l'affaire,

Ce plaisir-là n'étoit point aprêté,  
 C'est un atrait. Et d'ailleurs Cruauté  
 (Qui chez les Grands va fort-bien sans excuse)  
 Venoit ici jointe-avec Nouveauté :  
 Or le Nouveau, come on fait, nous amuse.  
 " Mais par-ma-foi [dit enfin le froté]  
 " Si de mes dons c'est ainsi que l'on use,  
 " J'ai fort-bien fait de n'avoir présenté  
 " Que mon Mulet : car en telle infortune  
 " Si j'eusse encor ma Langouste apporté" . . .  
*Une Langouste ! Alons, qu'on en cherche une,  
 Et qu'on l'apporte en ce lieu promptement.*  
 Langouste arive. Et tout l'amendement,  
 C'est que Mulet à Langouste fait place ;  
 Et qu'au défaut du Mulet tout-usé,  
 Fraiche Langouste au gros malavisé  
 Bien-mieux entor va charcuter la face.  
 Jusques ici ma Muse m'a guidé  
 Dans le détail de la plaisante histoire :  
 Mais s'excusant sur son peu de mémoire  
 Ma Muse a ri, lorsque j'ai demandé,  
 Pour clorre l'œuvre, un nouvel accessoire.  
 Par mes Lecteurs soit donc imaginé,  
 Selon leur goût, comment finit la Scène.  
 Car à quel point l'Empereur obstiné  
 Se divertit à pousser sa fredaine ;  
 Et si l'Objet de sa comique haine  
 Mourut ou non d'être ainsi mal-mené ;  
 Sur ces points-là, ma Muse est ignorante,  
 Mais du malheur de l'innocent Garçon  
 Conclurons-nous l'histoire désolante,  
 Sans en tirer quelque utile leçon ?  
 Sur ce point-ci, ma Muse plus savante,  
 D'un ton précis m'a répondu que non :  
 Et m'a donné la maxime suivante  
 Comme fort-propre à clorre mon propos,  
 Si je n'aimois pas plus qu'elle les sots  
 Qui quelque-jour pourroient me faire un crime,  
 D'avoir écrit une telle maxime :  
 " Que fuir de-loin les Princes et les Rois,  
 " S'ils ne sont doux, afablés et courtois,  
 " Dans tous les tems est chose salutaire ;  
 " Mais que surtout c'est chose nécessaire —  
 " Quand on peut voir, à certaines façons,  
 " Qu'ils veulent être, à l'instar de Tibère,  
 " Maîtres hautains, et burlesques Boufons."

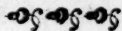


*Felisque Simiaque lusus perfidos qui non times,  
 Lusus Tyranni (ni furis) vel tu timere discito. O dāiva.*

*Τοῖς τυράννοις ἐλίσσεται ὡς ἡμισία, ἢ ὡς ἡδίστα. Xenoph. ap. Laërt. ix. §. 19.*

*Οὐδὲν αἰὶ δι' δεσποτάς θυμωμένους. Poët. min. Gr. p. m. 521.*

*Melior est puer pauper et sapiens, Rege sene et stulto. Eccl. iv. 13.*



N<sup>o</sup>. IV.

LES GRENOUILLES ET LEURS ROIS.

Traduction libre d'une Fable Hollandoise,

*Audiat hoc quisquis civi nova retia nostro  
Tendere, vel Batavis regia sceptrum parat.*

P. B. S.

\*\*\*\*\*

J'EPARGNE cette-fois la moitié de ma peine ;  
J'emprunte mon sujet du Conteur Phrygien :  
Et tous mes lecteurs verront-bien  
Que j'ai de l'heureux La-Fontaine  
(A l'heureuse manière près)  
Dans ma morale même imité quelques traits.

Des Grenouilles jadis, maitresses d'un Marais,  
Pour couper-court à certaines querelles,  
Crièrent à Jupin. *Un Roi seul*, disoient-elles,  
*Peut mettre ici le bon ordre et la paix.*  
Jupin rit ; et conclut, que s'il falloit leur plaire,  
Un Soliveau doré feroit-bien leur affaire. . .  
Un Soliveau superbe, et doré come un Roi,  
Leur tomba de la Nue : et sa chute éclatante  
A-l'instant fit régner la paix avec l'éfroi.  
Nul Grenouillon qui grouille, en pareille épouvante,  
Nulle Grenouille si méchante,  
Au-milieu d'un si grand émoi,  
Qui ne s'aille blotir, muette et tremblotante,  
Dans quelque cachette à-part-soi.  
Bref jamais telle Gent ne fut moins remuante,  
Jamais ne fut Marais si coi.

Mais une, moins timide, et plus-entreprenante,  
Lève le nez enfin ; montre à-plein son museau ;  
Contemplant du Grand-Roi la majesté brillante,  
Et lui trouve un grand air d'être un franc soliveau.  
*Ho ho !* (dit-elle alors d'une voix insolente)  
*Toujours au même endroit où tu fis ta descente ?*  
*Et de-même qu'un Mort sur ton dos étendu ?*  
*Est-ce un songe ? Voyons.* Et mon impertinente  
Lui saute sur le ventre. *Il n'en est point ému ?*  
*Courage !* et-puis sans-plus, elle y danse, elle y chante,  
Une aître suit de-près, qui d'un-ton plus aigu  
Le salue, en sautant, *Puissant-Roi de charpente :*  
Et bientôt sur son corps, d'un chacun reconnu,  
Voilà toute la Gent sauteuse et coassante.  
En moins d'une heure adieu toute l'autorité  
De la très-grave Majesté.

Nouveau murmure alors à Jupin rompt la tête :  
Elles veulent un Roi plus craint, plus respecté :  
Et Jupin pour complaire à leur vive requête,  
Leur donne un beau Dragon richement marqué,

Couronné



Couronné (come Roi) d'une superbe crête,  
Monarque plein de vie, et plein d'activité.

On en eut une preuve honête,

Dès-que l'on eut joyeusement

Proclamé du bon Roi l'heureux Avènement.

Le Marais à ses yeux fut pays de conquête :

La nuit aloit venir : à-la-hâte il soupa

Du gros et du menu que sans choix et sans quête,

Come il s'ofroit à lui, son sacré Bec hapa.

Le lendemain fut une Fête,

Où maint Dragon participa :

Et dans ce jour fameux, où la Royale Bête

Tant de beau-monde atroupa,

Sans compter le fretin quatre fois on fripa

Vingt grosses Grenouilles par-tête.

S'ala cacher qui put : mais on fit telle enquête,

Qu'un bien-petit nombre échapa :

Hors les heureuses gens que la Royale Grace

Avoit soin de sauver pour provigner la race,

Ou ceux qu'on laissoit-là come gens de rebut ;

Et quelques-uns qui dans la fuite

Avoient eu le bonheur de trouver leur salut.

Un mot de ces derniers, et j'ai fait. Leur conduite

Visoit à quelque-chose. Assemblés tout-de-suite,

Et gagnant un Marais convenable à leur but,

Ils y surent fonder République nouvelle

Où l'on ne parla plus d'avoir besoin de Rois :

Ou si quelque Animal en parla quelquefois,

Les autres tinrent-bon, le traitant de Rebelle,

Ou riant des projets de sa folle cervelle :

Et Jupin les loua, réglant dès-lors (je crois)

Que leur exemple un-jour serviroit de modèle.

Il me semble au moins que je vois,

Dans de certains Marais, certaine République,

Où malgré les Jaseurs de quelque obscure Clique

Qui semblent quelquefois vouloir des Rois nouveaux,

La dominante Politique

Est de craindre toujours, pour le Peuple aquatique,

Des Rois Dragons ou Soliveaux.

N'outrons pourtant pas ce propos :

On dit qu'il est des Rois fort-humains et fort-sages ;

J'aime ceux-là, je les bénis.

Tout bon Roi, tout bon Prince, a droit à mes hommages...

J'en dis peut-être trop, mais enfin, je le dis :

Fussiez-vous le Grand-Turc, ou quelqu'un des Sophis,

Fussiez-vous le Pape de Rome ;

Je veux qu'on soit de vos amis,

Si vous êtes un Galand-homme.



*Haud facile Libertas et Domini miscentur. — Sicut vetus populus vidit quid  
ultimum in libertate esset, ita nos quid in servitute. — quamquam — Nerva  
Caesar res olim dissociabiles miscuerit, Principatum ac Libertatem.  
Ex Taciti Hist. iv. 64. & Agric. 2 & 3.*





## T A B L E

*des Pièces contenues dans ce Volume  
(oùtre les Morceaux préliminaires et l'Appendice)  
entre le Prologue et l'Epilogue.*

A.	L'ABBE' et le Doyen. — — — — —	No. 46
	L'Absence du Roi des Abeilles. — — — — —	52
	L'Aigle et le Renard. — — — — —	15
	Alcandre et Madonte. — — — — —	43
	L'Allemand avec le François, &c. — — — — —	8
	L'Amitié trompée. — — — — —	17
	Les Amours d'Iris et de son Miroir. — — — — —	27
	L'Ane Philosophe. — — — — —	65
	Atalante. — — — — —	36
	L'Autruche et le Pélican. — — — — —	6
B.	Le Bel-Esprit et le Sçavant. — — — — —	16
	Le Bouffon et le Villageois. — — — — —	78
	Le Bretteur et l'Abbé. — — — — —	70
	Les Brugnons. — — — — —	40
C.	Le Catarrhe. — — — — —	30
	Le Chat et l'Huître. — — — — —	5
	La Chauve-Souris. — — — — —	28
	Le Chêne, le Vautour, et l'Aigle. — — — — —	50
	Les deux Chiens. — — — — —	12
	Le Chiffre 9 et le Zéro. — — — — —	25
	Climène. — — — — —	26
	Le Combat d'Eloquence entre le Singe et l'Eléphant. — — — — —	79
	Le Conseil mis à la Raïson par un Badinage. — — — — —	24
D.	Damis et les deux Coquins. — — — — —	80
	Les Dernières-heures de Macrobe. — — — — —	74
	Dispute entre deux Laïques sur les Gens d'Eglise. — — — — —	68
	Le Duel et la Guerre. — — — — —	62
E.	Egon. — — — — —	64
	L'Enipée. — — — — —	39
	L'Esprit et l'Occasion. — — — — —	44
F.	Le Faïseur de Sonnets et l'Ivrogne. — — — — —	49
	La Fortune, la Mort, et Maître Gui. — — — — —	9
G.	Le Grain de Chênevis et le Grain de Moutarde. — — — — —	14
H.	Héro. — — — — —	33
J.	Junon. — — — — —	29
	Le Jeune Enseigne et le Grand Grenadier. — — — — —	56
L.	Le Lapreau croqué par un Chat. — — — — —	42
	Le Laquais battu par son Maître. — — — — —	11
	Léandre. — — — — —	32
	Le Lézard et la Pie. — — — — —	22
	La	

# T A B L E.

	La Lîcê Coquette.	—	—	—	—	—	—	N <sup>o</sup> .	35
	Le Lion et le Levreau.	—	—	—	—	—	—	—	4
	Le Lion et les Fourmis.	—	—	—	—	—	—	—	45
	Le Loup et le Chien.	—	—	—	—	—	—	—	82
M.	Martin, son Ane, et les Voleurs.	—	—	—	—	—	—	—	51
	Le Masque de Théâtre.	—	—	—	—	—	—	—	20
	Les Moineaux et la Cigogne.	—	—	—	—	—	—	—	10
	Le Monstre.	—	—	—	—	—	—	—	23
	La Mort de Sapho.	—	—	—	—	—	—	—	31
	La Mouche et le vieux Pelé.	—	—	—	—	—	—	—	1
N.	Naïveté d'un Courtisan.	—	—	—	—	—	—	—	77
O.	L'Océan et les Ruiffeaux.	—	—	—	—	—	—	—	59
	L'Oculiste et sa Patient.	—	—	—	—	—	—	—	67
	L'Œuf pourri.	—	—	—	—	—	—	—	66
	L'Oignon de Tulipe et le Grain de Senevé.	—	—	—	—	—	—	—	73
	Le vieux Oncle et le jeune Neveu.	—	—	—	—	—	—	—	2
P.	Le Pêcheur imprudent.	—	—	—	—	—	—	—	75
	Les Perdrix de Ménuaill.	—	—	—	—	—	—	—	53
	Le Philosophe jaloux.	—	—	—	—	—	—	—	41
	Le Plaisir de gronder.	—	—	—	—	—	—	—	38
	Les Pous jugés bons à quelque chose.	—	—	—	—	—	—	—	34
	Le Prédicateur instructif et le Coq de Paroisse.	—	—	—	—	—	—	—	76
	Le Prédicateur peu galand.	—	—	—	—	—	—	—	81
R.	Le Rat et la Carpe.	—	—	—	—	—	—	—	84
	Le Régent et l'Ecolier.	—	—	—	—	—	—	—	83
	Réponse d'un jeune Fat.	—	—	—	—	—	—	—	72
	La Richesse et la Libéralité.	—	—	—	—	—	—	—	7
	Le Roi et les Courtisans.	—	—	—	—	—	—	—	61
S.	Les Sçavans et le Buveur.	—	—	—	—	—	—	—	60
	Les Singes Batisseurs.	—	—	—	—	—	—	—	63
	Le Soldat, le Prêtre, et la Poule.	—	—	—	—	—	—	—	69
	Le Songe.	—	—	—	—	—	—	—	71
	Le Stockfisch et les Huitres à l'écaille.	—	—	—	—	—	—	—	19
T.	La Taupe et les Aiglons.	—	—	—	—	—	—	—	85
	Le Tonnerre.	—	—	—	—	—	—	—	47
	La Tourterelle et l'Oïseleur.	—	—	—	—	—	—	—	13
	La Trouvaille.	—	—	—	—	—	—	—	37
	Turenne et La-Varenne.	—	—	—	—	—	—	—	48
V.	Le Vaurien et le Bâtard.	—	—	—	—	—	—	—	3
	La Vengeance d'Esop.	—	—	—	—	—	—	—	18
	La Vérité et la Princesse.	—	—	—	—	—	—	—	54
	La Vérité, le Suisse, et le Roi.	—	—	—	—	—	—	—	55
	Les deux Vérités prétendues.	—	—	—	—	—	—	—	57
	La Vérité et le Mensonge.	—	—	—	—	—	—	—	58
	L'Usurier mourant et l'Abbé.	—	—	—	—	—	—	—	21





V · E · R · S

D E

MONSIEUR DE-MISSY,

*Pour le Tableau de la nouvelle Eglise  
de St. Jean, mis en vûe dans la Chambre Con-  
sistoriale de la dite Eglise.*

Aux quels on a joint

Une petite Epître du même qu'on a inti-  
tulée,

*Envoi des Vers précédens*

A MR. BEUZEVILLE,

*Pasteur de la sus-dite Eglise.*





## A V E R T I S S E M E N T D E S E D I T E U R S :

*QUELQUES amis de M. De Miffy, auxquels il étoit naturel qu'on s'adressât pour avoir copie de ces deux petits poëmes, ont cru mieux faire de les répandre par l'impression, que de les voir défigurés come à l'ordinaire par des copies manuscrites. Nous n'en dirons pas d'avantage sur nos motifs : et nous n'avons aussi que peu de chose à dire sur les pièces mêmes.*

*M. Beuzeville avoit prononcé le Sermon de dédicace dans sa nouvelle Eglise dès le mois de Décembre 1765 ; et l'année suivante n'étoit pas finie qu'il avoit déjà prié M. De Miffy de lui faire des vers pour le tableau mentionné dans le titre. Les vers cependant sembloient si peu vouloir venir, que le sujet même des vers sembloit être une affaire presque oubliée, quand vers la fin de Décembre 1770, il reçut un bel exemplaire du Sermon de dédicace imprimé avec un Discours historique sur l'Eglise de St. Jean, depuis son origine en 1687 jusqu'à son heureux renouvellement en 1765. Mais aussi peut-on témoigner que ce fut-là come un signal que sa Muse auroit attendu pour se réveiller. A-peine eut-il achevé de lire le livre, qu'on lui vit prendre la plume pour écrire quelque chose, qui mis au net et retouché plusieurs fois, devint au bout de quelques jours ce que nous ofrons aujourd'hui correctement imprimé à nos amis, et par eux de proche en proche à quiconque en voudra. C'est là tout ce que nous avons cru devoir noter pour mettre les lecteurs au fait.*

*Mais nous ne finirons pourtant pas sans les avertir que le mieux pour eux à tous égards, sera de lire l'ouvrage même de M. Beuzeville : c'est l'affaire d'une demie heure, et qui ne sera pas un tems perdu, supposé même qu'ils n'y gagnent rien pour l'intelligence des Vers. On*



*en peut appeler là-dessus à plusieurs bonêtes gens du Refuge, qui sont en état de juger par expérience, que le Refuge n'a point de famille bonête où l'ouvrage de M. Beuzeville ne fût bien placé.*

*Les Vers au-reste sont d'un format à pouvoir être cousus avec son ouvrage, quoique nous en ayons aussi fait tirer des exemplaires en plus grand papier pour quiconque voudra les joindre aux Paraboles ou Fables de M. De Miffy, lesquelles continuent à se vendre chez Elmſly dans le Strand, chez Pearch, N°. 12 de Cheapſide, et chez Brotherton vis-à-vis la Bourse. Ces Messieurs auront des exemplaires du grand papier pour les livrer gratis aux acheteurs des Paraboles.*

*Fait à Londres le trentième jour  
de Juillet 1771.*



VERS

## V E R S

DE MONSIEUR DE-MISSY,

*Pour le Tableau de la nouvelle Eglise de  
St. Jean, mis en vûe dans la Chambre Con-  
sistoriale de la dite Eglise.*

NOS Pères fugitifs pour le saint Evangile,  
Pour ta propre cause, grand Dieu !  
Dans l'heureuse Albion trouvèrent un Azyle ;  
Et dans leur Azyle un Saint-lieu,  
Doux dédomagement de leurs longues alarmes  
Pour tes Saints-lieux ailleurs si souvent assaillis,  
Et des ruisseaux d'amères larmes  
Que leur coutoient encor leurs Temples démolis.  
D'autres larmes alors coulèrent ;  
Les larmes de la joie en leurs yeux se mêlèrent  
Aux larmes de la douleur ;  
Et bientôt, dans la paix, les tristes pleurs cessèrent.  
Ou s'il en fut encor, ce fut ceux qu'ils versèrent  
Sur les touchans tableaux du trop constant malheur  
De tant d'aûtres Brebis errantes sans Pasteur ;  
Toujours en-butte à la furie  
Des Loups à leur perte acharnés  
Que pour leur perte encor, dans ces tems forcenés,  
Nourissoit en son sein leur afreuse Patrie.  
Ils ne pleuroient, ô Dieu, que pour ta Bergerie !  
Et leur tristesse alors, non-moins que les plaisirs,  
Non-moins que les élans de leur reconnoissance,  
Honoroit à-la-fois, selon tes saints desirs,  
Et leur Zèle, et le Temple, où cherchant ta présence,  
Leur Zèle éclatoit tour-à-tour,  
Par leurs Concerts, par leur Silence,

Pour

Pour célébrer le nom de Ta Magnificence,  
 Pour écouter la voix du Fils de ton amour.  
 Nous n'avons point ici de Demeure éternelle ;  
 Ils sont morts, et leur Temple a disparu come eux !  
 Mais de leurs Descendans le concours généreux  
 L'a soudain remplacé par la Maison nouvelle  
 Dont le Modèle ici ne frappe encor nos yeux  
 Que pour dire à nos cœurs, admoniteur fidelle,  
*Ne démentez jamais ce début glorieux.*  
 Ah puissions-nous ainsi, dignes de nos Ayeux,  
 Remplacer jusqu'au bout leurs vertus et leur zèle !  
 Ainsi qu'eux profiter du céleste Secours,  
 Qui pour nous sauver mieux des erreurs du Vulgaire  
 Redouble quelquefois sa clarté salutaire !  
 Et come eux par degrés avançant tous-les-jours  
     Dans la lumineuse carrière  
 Que la Raison Divine ouvre à notre Raison,  
 Faire dire avec joie aux Enfans de lumière :  
*Dieu fait le même Bien de plus d'une manière,*  
*L'Oracle s'accomplit dans plus d'une saison ;*  
*Sous nos yeux en ce lieu, LA SECONDE MAISON*  
     SURPASSE EN GLOIRE LA PREMIERE !

~~~~~

Voyez Aggée, ch. 2. y. 10.



ENVOI



E N V O I  
DES VERS PRÉCÉDENS  
A MONSIEUR BEUZEVILLE,

*Pasteur de la sus-dite Eglise.*



**V**OILA les vers, cher Beuzeville,  
Que ton zèle exigeoit de moi,  
Pour un Troupeau chéri qui sous la sainte Loi,  
Conduit par son Pasteur, se montre encor docile.  
Puissent-ils être un-jour un monument utile  
Du zèle mérité que nourrissoit mon cœur  
Pour le Troupeau, pour le Pasteur !  
Ce zèle, par des vers, fut longtems à paroître ;  
C'est-là souvent le sort des plus vifs sentimens.  
Quand il faut qu'avec art on les fasse conoître,  
L'on a besoin d'heureux momens  
Dont le cœur seul n'est pas le maître :  
Et ces momens heureux, mon Ouvrage peut-être  
Les eût, dans mon obscur séjour,  
Atendus sans succès jusqu'à mon dernier jour,  
Si ton Ouvrage enfin ne les avoit fait naître.  
Mais en le dévorant, j'ai de ton cœur ému  
Si vivement aimé le langage ingénu,  
Que plein d'un feu nouveau, j'ai senti mon Courage  
(Depuis quatre ans entiers toujours irrésolu)  
Capable d'entreprendre et finir — un Ouvrage  
Que j'oserois vanter, si ma Muse sur-l'âge,  
Trop-peu

Trop-peu maitresse hélas ! de son art prétendu,  
N'avoit à mon Courage assez-mal répondu ;  
Qui vainement peut-être aura flaté ma Muse  
Que l'Amitié dumoins lui serviroit d'excuse.



Freely translated by HIMSELF.

*In usum amicorum.*



L O N D O N :  
Printed by BAKER and GALABIN, in  
CULLUM-STREET.  
M.DCC.LXXII.

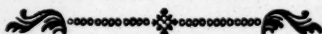






FORTUNE, DEATH, *and* TIM:

From Number 9.



**T**IM after Fortune ran full-hardy,  
 While Death was running after Tim:  
 But he for Fortune prov'd too tardy,  
 And Death, alas ! too swift for him.

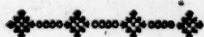
Thus Fools fall victims to a Fate  
 Which easily the Wife will shun.  
 For Death and Fortune let us *wait* !  
 'Tis mad for either's sake to *run*.





*The* BEATEN LACQUEY.

From Number 11.



*A* SERVANT is a needful evil,  
 Th'old Proverb says ; and I'm too civil  
 With its Admirers to contest ;  
 So let 'em use it, and be blest :  
 I only mean a Tale to tell  
 That may be deem'd to match it well,  
 If you but like the Tale — or e'en,  
 If it of some should raise the spleen :  
 For some indeed one daily sees,  
 Whom 'tis an honour to displease.  
 My Tale, howbeit, shall be told :  
 Then let 'em all approve or scold,  
 As Fancy bids ; whose usual sway  
 If others will controul, they may :  
 My humbler task is, in plain verse,  
 The promis'd story to rehearse,  
 Of one who, though a Lacquey, would,  
 More smartly than his Master could,

Apply



Apply th'old Proverb to his use ;  
 As you may hear now, if you chuse.  
 This fellow then, some nights ago,  
 (The reason why, I do not know,  
 Nor he perhaps,) was, in a trice,  
 By his good Master, twice or thrice,  
 So finely curs'd, and thresh'd so soundly,  
 That he at last swore loud and roundly,  
 He'd never wear a Liv'ry more :  
 And I, there present as he swore,  
 Seeing how oaths about us flew ;  
 How they, most elegantly new,  
 (In forms too fine for me to trace)  
 Rush'd forth, and with an easy grace  
 Even out-ran, through thin and thick,  
 His Master's hellish Rhetoric ;  
 I thought it sure as Heav'n's Decree,  
 He now must live for ever free  
 (Except he were, for some good Reason,  
 Compell'd by Law to live in Prison).  
 Nay, thinking so, I went away ;  
 And thought so to this very Day ;  
 When lo ! this morning, in the street,  
 Whom can you guess that I should meet

But

But our late framer of new oaths !  
 Who, prancing now in fine new-cloaths,  
 Draws near and bows — with such an air  
 As made me needs stop short and stare.  
*Ho ho ! said I, 'tis you 'Squire Will !*  
*But is not this a Liv'ry still ?*  
 “ Alas good Sir ! (reply'd the Man)  
 “ I do, like others, as I can ;  
 “ And see too-plainly now, poor Devil,  
 “ *A Master is a needful Evil.*”





*The TURTLE-DOVE and the FOWLER.*

From Number 13.



**A** Loving Turtle's dismal Fate !  
 Missing, one morn, her faithful Mate,  
 In quest of him she ventur'd out ;  
 And, while she pensive rov'd about,  
 Was taken in a Fowler's Net ;  
 Where now, with Grief and Threads beset,  
 She vainly cry'd, *Oh where am I ?*  
*O cruel Man ! Oh let me fly !*  
 The Fowler, with a wanton Grin,  
 Shew'd her a Cage, and put her in :  
 Which Outrage griev'd her so, that she  
 Lastly cry'd out ; *Or set me free,*  
*Or let me know, for mercy's sake,*  
*Why in your treach'rous nets you take*  
*Such harmless Birds, while none you lay*  
*To catch those noxious Birds of prey ?*

But



But all in vain ! He, with a sneer,  
 Coolly reply'd : *To this, my dear,*  
*What shall I say ? When all is said,*  
*Mankind by Custom will be sway'd ;*  
*And Custom'tis (though Custom sad)*  
*To vex the good and spare the bad.*



